

La
Science
Philosophique

PAR

A. M. A.



GENÈVE

IMPRIMERIE „LA SIRÈNE“ S. A.
11, Rue de Lausanne, 11

—
1917

Droits de reproduction et de traduction réservés, sauf autorisation
de l'auteur.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A paraître :

La Destinée.

La Mort et ses hypothèses.

PRÉFACE

A l'époque de troubles et de difficultés sans nombre où nous nous débattons, où la guerre, le plus noir de tous les fléaux, dévaste l'humanité et fait sombrer toutes les espérances, toutes les croyances, en Occident, il est peut-être téméraire d'oser parler de philosophie.

Qu'est-ce, en effet, que la Philosophie actuelle ? Perdus dans la discussion des mots, ou lancés à la poursuite de théories subjectives, parfois même paradoxales, des esprits éminents se sont égarés dans le dédale des conceptions les plus contraires à la nature, à la raison, au modeste sens commun des choses les plus vulgaires.

Ce n'est pas le moment ici de relever, par exemple, en quoi les idées socialistes actuelles, déformées ou mal comprises, ont été préjudiciables au sain développement de la société, ni comment le Nationalisme, dans ses formes extrêmes, a conduit la civilisation à l'effroyable faillite où nous la voyons s'abîmer.

Si, fouillant sans parti-pris dans les consciences populaires, nous voulons sonder les raisons et les causes d'une telle chute, nous ne tarderons pas à découvrir qu'il faut les rechercher dans la fausse Philosophie — ou même son absence — qui constitue l'éducation moderne.

Depuis plus d'un siècle, sinon davantage, la philosophie n'est que le vain jeu ou l'étude élégante de systèmes et de commentaires à la base desquels, en dernier examen, on ne trouve qu'une idée préconçue ou un principe facile à discuter autant qu'à réfuter.

Les contradictions, les doutes, les oppositions se croisent et se combattent avec tant d'énergie, qu'un esprit impartial peut demeurer indécis, et d'autres se lancer dans des sophismes, pour terminer enfin par le découragement et l'abandon de toutes recherches effectives. Las d'étudier l'inaccessible problème, les uns tournent au scepticisme absolu, négligeant même parfois d'élever leurs enfants dans aucune direction, tandis que d'autres se demandent avec inquiétude, devant leur responsabilité, quel chemin ils doivent enseigner pour en faire à la fois des honnêtes gens et des heureux.

C'est que depuis trop longtemps on s'occupe de tout renverser, de tout démolir, sans chercher à remplacer ou à reconstruire ce qui a été détruit.

Et pourtant, les morales sont bonnes en elles-mêmes, prises en particulier. Chacun a essayé, suivant ses sentiments, de créer chez l'être une

forme de raisonnement destinée à l'éclairer dans la vie. Mais perdus dans l'examen ou la critique de détails ou d'idées trop étroites, ils n'ont pas su réaliser une doctrine, un ensemble de concepts suffisamment étayés, suffisamment solides, pour qu'ils puissent sans hésiter dire, en discutant à leur tour :

« Ceci est une erreur », ou « Voilà la vérité ».

Si tout est doute, en effet, si rien n'est sûr, si au bout de toutes les discussions le problème peut être reposé, alors à quoi bon nous donner tant de mal, pour rechercher une solution à jamais trouvable ?

Le mieux, dira-t-on, est de vivre en s'inspirant des circonstances, en profitant des événements, pour en tirer le meilleur parti possible.

Ce raisonnement est plus commun qu'on ne le pense. On le retrouve presque identiquement exprimé chez tous les étudiants, chez tous les hommes qu'une vision attentive de la vie amène à choisir entre un idéal hypothétique et la froide réalité. — Et ce sont en général les plus intelligents.

Chez d'autres, moins scrutateurs, et plus poussés par leur milieu et l'ambiance de leurs idées, c'est l'acceptation pure et simple de théories, sans chercher à les éclaircir ou à les modifier, simplement parce qu'elles donnent une couleur à la vie, comme on tapisse une chambre pour l'harmoniser avec un ameublement. Il suffit de parcourir tous les ouvrages philosophiques répandus

en si grand nombre dans le public pour pouvoir affirmer, sans crainte d'être sérieusement contredit, qu'il n'existe pas de doctrine, pas de système philosophique capable, à l'heure actuelle, de donner à l'homme moderne :

- 1° Une ligne de conduite,
- 2° Une espérance solide,
- 3° Une forme de bonheur.

Il pourra certainement être objecté ici qu'il ne doit rien être demandé de semblable à la philosophie, ces trois propositions rentrant plus spécialement dans le cadre et les attributions des Religions.

Mais on oublie trop facilement que toutes les religions, quelles qu'elles soient, ont toujours commencé par des discussions philosophiques synthétisées plus tard sous une forme dogmatique plus ou moins bien étayée. Il ne serait pas difficile de démontrer que la plupart des croyances fétichistes, c'est-à-dire les plus inférieures dans l'échelle des conceptions humaines, ont pour point de départ tel ou tel axiome philosophique, et il suffit d'avoir étudié sur place, et non d'après différents auteurs, comme on le fait, hélas ! trop souvent, les Peuples qui en font usage, pour en être pleinement convaincu.

Citons un exemple aussi court que possible. On voit souvent les Malgaches porter sous forme de collier, en même temps que d'autres objets, un certain nombre de petites graines odoriférantes,

mélangées à des fragments de canelle. Ils attribuent à ces « talismans » un pouvoir protecteur contre le « mauvais œil » et les maladies.

Cette pratique, qui nous fait rire, part d'une connaissance plus profonde qu'on se l'imagine du cœur humain et de ses faiblesses.

La vertu réelle ou supposée de ces objets étant universellement admise chez eux, il est incontestable que tout ennemi rencontré, animé de mauvais sentiments, ne saura échapper au mouvement d'hésitation qui le saisira à la vue du talisman protecteur, et ce mouvement peut suffire à sauver la vie de celui qui le porte.

Quant à la valeur curative du fétiche, tout le monde connaît les propriétés antiseptiques de la canelle, rendues encore plus efficaces par les autres graines dont le parfum éloigne les mouches et les insectes dangereux.

Un talisman de cette sorte est donc établi à la fois sur des connaissances médicales et sur d'autres, d'ordre purement philosophique.

D'ailleurs, et en dehors de toutes les idées de culte, les Religions sont toujours une sorte de code moral, une forme d'hygiène spécialisée dans une certaine direction et, à ce point de vue, leur étude appartient aussi de droit à la philosophie. — Examinez enfin les différents systèmes qui ont vu le jour depuis un certain nombre d'années et dites-nous si vous pouvez y rencontrer avec toute certitude une base, un moyen de grouper, d'organiser et de conduire à la fois une famille et une

société ? Les mille et une lois, usages et coutumes qui régissent aujourd'hui un peuple civilisé, dans leur appareil compliqué, ne vous apparaîtront-elles pas comme un chaos indescriptible, plutôt qu'un ensemble de règles destinées à guider un individu intelligent et réfléchi, à lui permettre d'apporter utilement sa coopération à l'œuvre commune ?

Au bout de toutes ces hésitations, de tous ces doutes, n'apercevez-vous pas l'indifférence aux sains idéals, et, en dernier lieu, le désespoir suprême ?

Pourquoi, en somme, voulez-vous que l'homme soit malheureux dans un monde mal fait, par nécessité comme par conviction, simplement parce que vous ignorez les moyens d'accomplir sa destinée, ou que vous lui enlevez la possibilité d'y arriver ?

Pourquoi lui laisser croire que l'imperfection est la note dominante de sa nature, pour ensuite l'inviter à s'améliorer, en écrasant justement en lui tout ce qui constituait sa personnalité originale ?

Il serait intéressant de voir comment un Législateur ou un Philosophe moderne s'y prendrait pour imaginer un monde ou une société dans laquelle leurs idéals seraient appliqués dans leur dernière conception, dans leur ultime développement ! La moindre observation ne tarderait pas à renverser tout leur échafaudage en en montrant toute la fragilité.

Aujourd'hui on rit des idées enfantines du Pa-

radis terrestre, tel que le concevait le Moyen-Age, de ces jouissances futures promises à l'homme qui aurait renié toutes celles qui lui étaient offertes ici-bas ; on se moque agréablement de Mahomet et des joies grossières qu'il offrait, tout autant que de la vallée de Josaphat, à peine assez grande pour contenir dix mille personnes, et dans laquelle devrait se réveiller un jour toute l'humanité.

Mais à ces croyances naïves, attaquées et tuées dans le cœur des hommes par une philosophie hautaine, impitoyable, pédante, qu'a-t-on offert depuis plus d'un siècle ?

RIEN !...

Rien qu'une forme plus qu'attaquable d'altruisme et de socialisme, qu'il n'est pas nécessaire de discuter ici pour en montrer les faiblesses et les erreurs. La meilleure analyse ne vaudrait pas l'expérience qui a été faite avec la guerre actuelle, et les fruits recueillis parlent mieux que toute digression.

On a démoli, démoli sans cesse dans certains milieux, et la parole empoisonnée, allant à l'encontre des saines doctrines morales enseignées naguère a été tant répandue parmi les soi-disant SOCIALISTES, que nous nous trouvons enfin à la veille de la faillite universelle. De tous côtés on entend se plaindre de l'impossibilité actuelle de se procurer comme autrefois des Apprentis qui cherchent réellement à s'instruire et à se rendre dignes, par leur travail et leur bonne conduite. Ces redoutables doctrines qui envahissent

peu à peu toute la classe ouvrière Européenne, à force d'exalter l'égoïsme individuel, à force d'enseigner à l'homme qu'il avait droit à tout, au même titre, sans lui prouver en même temps que ces droits se limitaient à chacun par la liberté d'autrui ; à force de lui dire qu'il pouvait et devait « vivre sa vie » sans s'occuper de son voisin ; sans lui offrir, pour orienter ses pensées, un idéal assez grand, assez lointain, pour guider ses aspirations vers un futur plus noble et plus élevé ; qu'abandonnant enfin toutes ses espérances, il a dû forcément se précipiter dans la soif des jouissances les plus prochaines et les plus faciles à atteindre. C'est ainsi qu'on a vu se multiplier la criminalité d'une manière effrayante depuis quelques années, et — symptôme plus clair et plus alarmant que tous les autres — au sein même de la jeunesse la moins avancée.

L'enfance corrompue et imparfaite est, plus que toute autre, la preuve de la noire philosophie pratiquée par les parents, les éducateurs forcés de la première heure. Mais pour atteindre plus sûrement ces derniers, pour leur montrer le chemin qu'ils doivent prendre, s'ils veulent assurer d'une manière plus convenable le bonheur de leurs enfants, il nous paraît indispensable d'écrire des livres de *Philosophie pratique* qui ne soient ni rebutants, ni difficiles à comprendre dans leurs détails.

C'est pour atteindre ce but que nous avons tenu à choisir le langage usuel et courant, plutôt que des formes pédagogiques incompréhensibles

à la multitude, en général. Nous nous sommes efforcé de le conserver en évitant autant que possible les termes techniques, en ne faisant que de rares citations, que le lecteur ordinaire ne peut vérifier.

Les personnes versées en Philosophie n'ont évidemment pas besoin d'un langage spécial. Elles nous comprendront certainement avec la plus grande facilité.

Le plan des chapitres n'est pas arbitraire. Il a été déterminé suivant les formes de la Philosophie Antique, et les questions y sont parfois reprises l'une après l'autre, pour les développer suivant les divers aspects sous lesquels elles peuvent être examinées. Chaque chapitre, en effet, est l'expression d'une vision différente, une sorte de lumière spéciale jetée sur un sujet. Lancée à la conquête des forces de la Nature, la science moderne s'est peu inquiétée du tour que pouvaient prendre les esprits. L'énorme effort de l'Industrie, dirigé sans cesse vers la découverte de procédés nouveaux, pour produire sans trêve et à bas prix, c'est-à-dire pour permettre aux petites bourses de se procurer toutes les jouissances de la vie, n'a pas laissé de place au développement parallèle de l'homme moral.

« Produis, gagne et jouis », ont remplacé comme devise celle plus ancienne et plus consolante peut-être de « Crée, soutiens et partage », qui fut, dans l'antiquité, à la fois l'idéal de la famille et la base de la société.

Mais aujourd'hui il n'est plus guère de religion ou de philosophie capable de contenter l'homme et de l'aider à supporter sa vie. A chaque instant le penseur se trouve en face d'un « positiviste » qui lui dira, un vague sourire sur les lèvres, qu'il l'abandonne volontiers à la vaine discussion, pour courir au fruit du fait et de la réalisation matérielle.

On sent très bien qu'une doctrine vous offrant une amélioration morale rencontrera certainement des âmes d'élite, mais sera par cela même très limitée dans son mouvement. Sans en nier l'incontestable valeur, elle a à nos yeux le grave défaut de créer et de continuer à maintenir, en l'aggravant, la séparation des idées philosophiques et des idées scientifiques qui, dans certains Temples de l'antiquité, étaient toujours associées et communément réunies.

Comment d'ailleurs imaginer une union de concepts purement spéculatifs avec des faits physiques ou des hypothèses d'ordre exclusivement matériel, comme on en rencontre dans tout laboratoire ?

Comment oser penser qu'il n'existe aucune science qui ne soit philosophique, ou inversement, une réelle philosophie qui ne soit en même temps scientifique ?

Par exemple, quelle liaison pourrait-on trouver entre un phénomène matériel tel que la croissance d'une plante, ou même le mouvement d'une rivière, et une volonté humaine ?

Une telle philosophie, si elle existait, donnerait immédiatement un autre cours à nos pensées, une nouvelle direction à nos recherches scientifiques.

En nous présentant l'Univers sous un autre aspect, elle nous obligerait évidemment à concevoir les choses et les faits sous une autre forme, toute différente : elle serait l'instigatrice ou le point de départ de toute une série de nouvelles hypothèses, au bout desquelles de brillantes découvertes et une évolution effective et radicale s'opérerait pour l'espèce humaine.

Une philosophie semblable existe-t-elle ? et, si elle existe, est-il possible de la trouver ?

C'est ce que ce livre s'efforcera d'étudier.

La Science Philosophique

CHAPITRE PREMIER

La « Matière » philosophique.

Tant d'explications, tant de mots, tant de discussions ont été faites sur la « Matière », que cette expression est devenue banale à force d'être vulgaire.

Cependant, et comme il arrive toujours en pareil cas, c'est en croyant connaître une chose, au moins très suffisamment, qu'on l'ignore le plus. Les Religions, d'abord, puis plus tard les philosophes, ont commencé par voir une différence immense, un abîme insondable entre « l'esprit et la matière ».

Cette idéologie vient beaucoup plus de la tendance de l'homme à classer ce qui l'environne, qu'à l'approfondir dans son essence.

Prise en effet dans ses deux points extrêmes, au moins tels que nous les concevons, cette séparation apparaît aussi distinctement que les différentes espèces, on peut même dire qu'elle est encore plus accentuée.

Mais à mesure que nous nous enfonçons dans

l'étude de la substance, nous voyons disparaître ou s'éloigner cette séparation, et, à la limite de nos connaissances physiques, nous rencontrons de la matière de plus en plus divisée, pour la voir enfin s'évanouir tout à fait dans la notion de l'énergie.

Multiplions, en effet, dans d'énormes proportions le nombre des atomes composants, nous arriverons toujours à former une masse, un volume sensible.

La substance, si immensément divisée soit-elle, ne peut échapper à cette loi qui constitue l'une des plus certaines que nous puissions énoncer, puisqu'elle semble être l'origine de la gravitation. Mais il nous suffit d'examiner autour de nous d'autres ordres de phénomènes pour changer d'idée.

La lumière, par exemple, peut être émise, concentrée, réfléchie, projetée d'une manière analogue, sinon identique aux atomes, sans accuser jamais aucun poids sensible.

Bien mieux, elle semble détruire ou tout au moins se jouer des effets de la gravitation ou de la pesanteur dans certaines conditions.

Traversant toutes les profondeurs de l'espace, tous les corps connus, elle semble ignorer complètement ou passer à côté de toutes les Lois qui régissent les atomes, tout en conservant sur eux une influence de premier ordre, au point de les gouverner comme une puissance supérieure.

Si nous rapprochons ces constatations des

idées qui prévalaient dans les siècles passés, depuis le Moyen-Age, nous serons surpris d'y retrouver une identité presque absolue avec ce qu'on avait cru de la « spiritualité », de l'« esprit » proprement dit.

Toutes les autres grandes manifestations de l'énergie nous présenteront les mêmes phénomènes dans des directions un peu différentes, tenant surtout à l'opinion que nous nous faisons des choses et à la manière dont nous savons appliquer les forces que nous distinguons. Mais là encore l'esprit de classification si cher à l'homme va se trouver à nouveau en défaut d'une étonnante manière.

À certains points *critiques* de leurs manifestations, suivant les milieux considérés, les forces se transforment, se transmuent subitement les unes dans les autres, sans qu'il nous soit possible de dire si elles ont perdu de leur énergie propre ou même leur nature primitive.

Dans ce sens, l'électricité, la lumière, le magnétisme sont une seule et même chose, et il n'est personne qui ne l'admette aujourd'hui.

Seule, nous le répétons, la gravitation semble avoir échappé jusqu'ici à cette transformation, quoiqu'on suppose bien que ses ondes soient transmises à travers l'étendue tout comme les autres manifestations de l'énergie. Nous reviendrons sur cette question tout à l'heure. Constatons seulement en passant que la gravitation semble être le seul point, aujourd'hui, qui relie la

force à la matière, tout en les maintenant séparées, — dans le sens ordinaire du terme. C'est grâce à cette idée que toute l'ancienne philosophie peut encore se maintenir debout avec quelque apparence de succès; mais déjà, et depuis quelques années, on sent que ce point d'appui s'affaiblit de plus en plus et que son effondrement n'est plus qu'une question de temps, de découverte, ou même d'une nouvelle hypothèse, — enfin que ses jours sont comptés.

Envisagée sous cette forme, la classification montre non seulement ses lacunes, mais encore son inexistence effective. Constatation pénible! La classification n'a pas plus de succès dans tous les autres ordres de l'univers, et ce ne sont ni les naturalistes, ni les chimistes, ni les géologues qui nous contrediront ici.

En botanique, par exemple, la sécurité qui avait paru régner pendant tout le XVIII^{me} et le XIX^{me} siècles a cessé complètement d'exister.

Les grandes divisions en phanérogames, cryptogames, tallophytes, etc., ont montré leurs défauts avec les nouvelles découvertes.

La classification, qui se maintenait encore tant bien que mal avec les végétaux à croissance terrestre, cesse d'avoir son prix avec les productions marines, à tel point que tout doit être de nouveau remis en question.

Les Bactéries et les algues microscopiques sont encore venues compliquer la situation peu brillante, à tel point qu'on n'aperçoit plus du tout

l'orientation qu'il faut prendre pour rester dans la logique. Le même fait peut être appliqué à la géologie, et plus durement encore. — A l'origine, cette science paraissait fort simple.

L'examen général des couches, surtout en Europe, avait semblé montrer qu'on pouvait s'arrêter à une classification générale dans la forme quaternaire, auxquelles on donna le nom d'époques.

Mais une étude plus approfondie ne tarda pas à enseigner que ces grandes divisions devaient être sectionnées en un nombre toujours croissant de sous-étages, et l'on crut pouvoir s'en tenir enfin à une soixantaine de désignations diverses.

Mais les récentes découvertes dans le nouveau Monde vinrent infirmer cette croyance, qui s'était surtout fondée sur l'étude des formations Européennes, ainsi qu'il vient d'être dit.

Un grand nombre d'étages qui manquaient, et qui semblaient par cela même donner des divisions très nettes, furent retrouvés ailleurs et l'on acquit bientôt la conviction que leur absence était due, en Europe, soit à de puissantes érosions, soit à l'immersion des terrains sous les mers actuelles.

Lancés sur cette piste, les géologues stratigraphes ne s'arrêtèrent plus. Des couches de quelques centimètres d'épaisseur à peine furent soigneusement cataloguées, repérées, partout où on les rencontra, de telle sorte qu'aujourd'hui c'est par centaines que les subdivisions se sont multi-

pliées, sans apporter d'ailleurs une plus grande clarté pour l'ensemble de la science.

Les grandes classes, les « époques » se démodent peu à peu, pour faire place à cette masse touffue d'observations partielles, et bientôt il n'en restera plus que le souvenir assez timidement exprimé aux cours professés dans les différentes Universités. La Paléontologie avait jusqu'ici servi de critérium beaucoup plus certain pour la détermination de l'âge relatif des terrains.

Elle avait, en effet, permis de reconnaître et de déterminer les espèces animales caractéristiques qui avaient tour à tour régné en maîtresses sur la terre, et par elles les différentes couches.

Mais ces distinctions très nettes et très accusées, parce que l'on envisageait des terrains formés à des distances de temps immenses les uns des autres, perdent à leur tour leur valeur dès que la liaison peut être faite entre les espèces, par la découverte d'une couche intercalaire ignorée jusque-là. En résumé, et dans son ensemble, tant qu'on s'en tiendra aux groupes d'êtres très différents qui ont vécu sur la terre, à diverses époques, on pourra conserver à peu près la grande classification adoptée, par l'identité des caractères que présenteront à la fois deux êtres, ou deux choses, appartenant à deux espèces dites dissemblables.

Le même raisonnement peut être suivi avec autant de succès dans toutes les autres branches des connaissances humaines. La physique et la

chimie modernes, si nettement séparées il y a seulement quarante ans, ont aujourd'hui de tels points de contacts, qu'il n'est plus guère possible de les distinguer aussitôt qu'on aborde la région des théories moléculaires ou atomiques.

L'atome, avec ses propriétés, est-il physique ou chimique ?

Lorsque nous le considérons dans ses mouvements, nous semblons faire de la physique, mais si nous le voyons se combiner à un autre, c'est-à-dire prendre une autre forme de mouvement, nous disons évidemment que nous faisons de la chimie.

Cependant, au fond, les deux manifestations ne sont-elles pas les mêmes ? Tout au plus dirons-nous que nous avons affaire à des *directions différentes*. C'est à dessein que nous soulignons cette phrase ici, car elle trouvera son emploi plus tard et sa satisfaction dans la suite.

En médecine, nous nous trouvons en face de questions encore plus complexes.

Le médecin consciencieux ne peut plus, de nos jours, appliquer servilement un médicament ou une méthode à la guérison d'un malade.

Il lui faut des précisions, des raisons, enfin un emploi judicieux des remèdes qu'il ordonne.

Les théories qu'il adopte, et qu'il abandonne tour à tour, variant avec chaque cas, et c'est ici le lieu de dire qu'il ne peut en affirmer aucune d'une manière définitive.

Bien mieux ! En examinant soigneusement les

choses, il se surprend à faire de la philosophie beaucoup plus que de la médecine.

En ordonnant, par exemple, comme c'est le cas le plus souvent répété, des pillules de mie de pain ou un traitement dit *d'attente*, il sait très bien qu'il se fonde sur la connaissance de la nature morale de l'homme, et non sur les symptômes ou les caractéristiques d'une maladie qui, tout en présentant les mêmes analogies avec d'autres, sont parfois complètement différentes.

Préoccupé de ces questions qui le pressent et l'inquiètent, le jeune étudiant en médecine va souvent trouver son Maître pour lui poser des problèmes, où le côté psychique semble jouer un rôle au moins aussi important que le côté dit physique. Mais le maître, embarrassé, le renvoie au philosophe, qui lui... le renvoie au docteur.

La médecine évolue aujourd'hui de plus en plus vers une autre conception. La classification, là encore, va se trouver en défaut, et ne seront bons docteurs, en dernier lieu, que des physiciens, des chimistes, ou peut-être... des philosophes.

Quant aux mathématiciens, il ne semble pas nécessaire ici de démontrer qu'ils tournent de plus en plus vers l'idéal philosophique, qu'ils reniaient tant il y a seulement un demi-siècle, et il suffit de citer le grand nom de Poincaré pour en être convaincu.

Si, abandonnant les sciences pures pour aborder les autres régions de l'activité humaine, nous nous jetons d'abord dans l'économie politique

(cette science qualifiée d'illusoire ou de décevante par certains auteurs), nous verrons immédiatement qu'elle s'adresse surtout à la philosophie pour rechercher des résultats solides.

Mais ici la classification semble se perdre, ou revêtir un intérêt tout à fait secondaire en apparence.

Les différents produits sont simplement catalogués suivant les besoins des classes humaines (autre désillusion plus grande peut-être que toutes celles déjà passées en revue) et les nécessités si variables d'une région à une autre.

Ce pas une fois franchi, c'est à l'étude morale de l'humanité qu'elle s'adresse pour en tirer des conclusions avantageuses à la collectivité.

La philosophie apparaît ici dans ce qu'elle a de plus précieux. L'économiste cherche à étudier les différentes races, à s'inspirer de leur besoins, s'ingénie même à leur en créer de nouveaux (!), pour trouver chez les autres les ressources qui constituent l'échange réciproque, la véritable « circulation sanguine » du corps social.

Tant qu'il se tient entre ces limites, les résultats sont appréciables, mais dès qu'il songe à des catégories, il tombe dans le Protectionnisme et toutes ses erreurs; il imagine une sorte de classification dans laquelle la valeur intrinsèque des Races prend forcément une place prépondérante. Il rêve d'un peuple privilégié, et nous savons quels effroyables résultats ont amené une pareille croyance en Allemagne!...

Reste l'Art, peut-être ?

Mais, ici plus que partout, la classification n'a plus de raison bien sérieuse d'exister.

Chaque maître sent et rend ses impressions d'une manière différente, avec des moyens qu'il se choisit lui-même, et qu'il modifie à son gré suivant ses sensations, et aussi, sans qu'il s'en doute, suivant son siècle.

Un genre, une école, ne sont pas une classification. Ce sont des expressions d'une vérité, d'un idéal, des concepts, et des tours de mains, pour leur exécution plus ou moins heureuse.

Parmi les arts, pourtant, la musique doit occuper un rang un peu spécial, non qu'elle échappe jusqu'à un certain point à ce que nous venons de dire plus haut, mais parce qu'elle s'entoure des Lois mathématiques du son, mieux connues aujourd'hui, et qu'elle est, de ce fait, à tous les points de vue, le plus avancé des arts.

Il serait cependant téméraire de rechercher en elle une classification méthodique, capable de déterminer autrement que pour chaque auteur des genres et des espèces, comme on le fait pour les autres sciences.

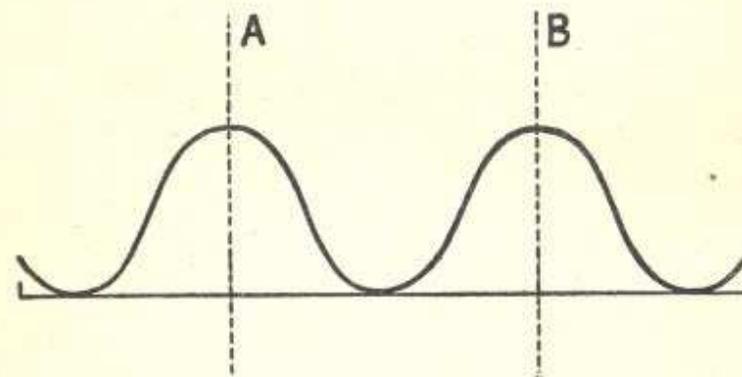
A peine arriverait-on à un *classement* suivant certains modes gais ou graves, reflets de nos sensations si complexes et si peu accusées dans leur passage d'un détail à un autre.

Résumons-nous :

La classification ne devient possible, à nos yeux, que si l'on considère, non pas l'échelle de

graduation conduisant d'un être à un autre, mais bien des *centres*, des *milieux différents*, dont une espèce à choisir aura tous les traits, tous les caractères dominants.

Pour mieux faire comprendre notre pensée, il suffit de considérer une onde de forme quelconque dont chaque sommet A, B, représenterait une



espèce distincte. Il est évident qu'envisagées dans leur distance sans tenir compte de la courbe qui les relie, on aurait une série d'étapes, d'échelons conduisant à travers la création, à la fois dans l'espace et dans le temps, susceptible de faire saisir beaucoup plus facilement dans son ensemble le plan de l'Univers.

Constatons enfin que si la *Loi du discontinu* semble être celle de la matière dans son agglomération des atomes, la *Loi du Continu*, au contraire, paraîtrait avoir gouverné la succession des êtres organisés, *et peut-être même la pensée*. Ce simple et modeste aperçu d'une importante question sera traité plus tard.

Il suffit pour le moment de faire ressortir toute l'illusion de certaines méthodes.

Si, quittant le domaine physique pur, nous mettons le pied dans les conceptions d'ordre métaphysiques, les incertitudes vont s'étendre encore au delà de toutes limites, pour revêtir enfin dans l'esprit du chercheur, non prévenu, des contradictions et des doutes en apparence plus grands encore que dans toutes les autres branches déjà considérées. C'est que, dans les questions psychiques, la possibilité d'expérience, ce critérium des laboratoires, devient presque complètement nul.

Nous ne possédons jusqu'ici aucune voie nous permettant de contrôler ou de reproduire avec précision et exactitude les phénomènes que nous avons pu constater.

Il est évident que des lois encore inconnues gouvernent ce secteur de la nature, et quoiqu'il soit téméraire de nier, à priori, ce que tant d'hommes de bonne foi et de valeur incontestable ont observé, il paraîtrait également aussi mal avisé de tout admettre sans un minutieux et sage examen.

Et cependant on commence à sentir aujourd'hui que peut-être le secret de toutes les sciences, de toutes les classifications pourrait bien se trouver justement dans l'étude des causes psychiques.

Quelque chose que l'on fasse, l'idée de la matière *inerte* perd de jour en jour du terrain, et le temps n'est pas lointain, certainement, où vie,

matière, essence, force, etc., ne seront plus qu'un seul et même terme, que nous nommerons ici, pour mieux nous faire comprendre :

L'ÉNERGIE,

avec sa conséquence immédiate et absolue :

LE MOUVEMENT.

Plus nous pénétrons, en effet, dans la constitution intime de la matière, plus nous reconnaissons son identité, à la fois dans la manière dont elle opère et dans celle qu'elle emploie pour reproduire ou dissoudre des êtres.

Des Êtres ! c'est-à-dire des *formes de mouvement*.

Allons de l'animal au minéral en passant par le végétal, et partout nous retrouverons un ordre, une harmonie, une pensée évidemment unique dans la manière dont la multiplication des cellules, l'agglomération des atomes, la reproduction des êtres, s'effectue.

Je ne crois pas utile ici de m'appesantir davantage sur cette question.

Chacun sait aujourd'hui que le végétal et l'animal sont *absolument* identiques dans leur reproduction. L'émission d'anthérozoïdes ou de spermatozoïdes, également doués d'un mouvement *autonome et personnel*, nécessite forcément des muscles ou des organes de mouvement mûs par la seule VOLONTÉ. Cette volonté sans cerveau ne

peut être envisagée comme des réflexes, ainsi que le veulent certains auteurs. Ce serait d'ailleurs des réflexes de quoi ? La question ne ferait que se déplacer sans être résolue. On sait depuis longtemps, sans y avoir attaché autrement d'importance, que certaines solutions salines, le sulfate de zinc par exemple, ont la propriété, en se cristallisant sous de minces couches, de prendre de merveilleuses formes imitant parfaitement les plus belles feuilles de fougères ou des lichens de rochers, comme on en rencontre communément dans la nature. Plus récemment encore, on a constaté que, dans certaines conditions de milieu, la solution saline donnait rapidement naissance, non plus à une feuille quelconque, mais bien à une forme végétale tout entière, avec la ressemblance la plus parfaite dans ses moindres détails (racines, tiges, feuilles, etc.). Cette singulière propriété n'a semblé qu'une curiosité scientifique, comme on en rencontre un certain nombre d'autres dans les laboratoires.

Il ne semble pas que personne ait tiré la conclusion que les végétaux pouvaient très bien n'être, à leur tour, qu'une série d'adaptations de molécules différentes à un milieu plus ou moins favorable.

On m'objectera bien que la croissance des végétaux est tout à fait différente de ces formations purement chimiques (je n'exagère rien en prenant cette définition, qui m'a été soumise autrefois), mais on peut répondre tout d'abord

que cette formation n'a pas été suffisamment suivie au microscope pour permettre cette assertion ; mais cela importe peu à la question.

En effet, ce n'est pas une raison, parce que des phénomènes ont des résultats analogues, pour qu'ils soient semblables dans toutes leurs parties.

La nature possède tous les moyens nécessaires pour arriver à ses fins par une foule de chemins différents.

Les formations arborescentes salines, tout aussi bien que tant d'autres phénomènes, sont simplement une preuve à nos yeux qu'il existe une sorte de plan d'ensemble, un processus général et graduel de formes synthétiques, autour desquelles tous les corps gravitent, c'est-à-dire tous les atomes tendent à se grouper.

Ne serait-ce pas justement dans ce sens que la classification générale et logique, si elle existe, devrait être recherchée ?...

Conçue, en effet, de cette manière, la liaison se ferait nécessairement entre les êtres, les formes et les idées, et nous nous trouverions alors en face d'une immense découverte : Nous serions à même, par le seul examen d'un objet quelconque, de définir ou de déterminer immédiatement, non seulement à quelle classe il appartient, mais ce qui est plus précieux, on en conviendra sans peine, à quel ordre d'idée créatrice on doit le rattacher, pour le voir s'engendrer ensuite dans la nature.

Ainsi posée, la classification ne serait plus un moyen plus ou moins pratique de nomenclature, mais la forme réelle et universelle avec laquelle on trouverait non seulement l'espèce fondamentale, ainsi que je la définissais tout à l'heure, en parlant des échelons, mais encore la raison de l'espèce, et sa place nécessaire dans l'harmonie de l'Univers.

Sans nous étendre davantage ici sur cette idée et sur les bases nécessaires qu'il faut s'assurer pour la faire fructifier (ce sera l'objet d'un ouvrage ultérieur), il suffit de l'admettre un instant pour voir changer immédiatement, devant soi, toutes les notions que nous pouvons recueillir sur les espèces.

Examinée sous ce point de vue, on commencera certainement à entrevoir ce que nous entendons ici par la « matière philosophique ».

Si réellement la classification universelle rêvée n'est pas un simple jeu de l'esprit humain, s'il existe des formes primordiales et fondamentales autour desquelles viennent se ranger et se grouper les atomes pour créer les corps, quels qu'ils soient ; si ces formes sont, par elles-mêmes, à la fois l'essence et la raison d'être de tout ce qui existe ou peut exister, nous arriverons forcément à la déduction qui va suivre et sur laquelle nous appelons tout spécialement l'attention du lecteur :

La Matière possède en elle-même la capacité formatrice et créatrice de tous les corps possibles, suivant sa nature et ses propriétés actuelles,

inhérentes au mode de formation, au milieu plus ou moins passager dans lequel l'Univers gravite actuellement.

Considérée à ce point de vue, la matière ne saurait plus être le corps brut, informe en soi, sans mouvement et sans direction, tel qu'on le conçoit ordinairement. Elle n'aurait plus, comme on l'affirme communément dans les cours de physique, besoin du concours des forces extérieures pour manifester un changement, et cette proposition de la *Mécanique rationnelle* : « TOUT CORPS, NON SOLlicitÉ PAR DES CAUSES EXTÉRIEURES ET EN ÉQUILIBRE AVEC LE MILIEU QUI L'ENVIRONNE, TEND AU REPOS » n'aurait plus raison d'exister, à moins d'y ajouter des modifications telles que celle-ci : « *semble, ou à notre échelle* », etc., qui détruiraient immédiatement la proposition elle-même.

D'ailleurs la découverte des mouvements Browniens détruit cet axiome, comme elle détruit tous ceux se rapportant au principe de Carnot et à ses dérivés les plus directs.

Si, en effet, les molécules ou les atomes d'un corps sont en perpétuel mouvement ; si ce mouvement, ce « self Motion », comme on le dirait en anglais, est indépendant de toutes les conditions EXTÉRIEURES de température, de milieu, de tension électrique, etc., la proposition de l'impossibilité du mouvement perpétuel, qui a fait tant rire le XVIII^{me} et le XIX^{me} siècles, tombe de soi et, avec elle, les éléments les plus certains, les

plus indiscutés de la mécanique, la plus solide de toutes nos sciences, celle du moins qui avait donné jusqu'ici le plus de sécurité apparente. On m'objectera peut-être que vu leur petitesse infinie, les corpuscules Browniens échappent ou tout au moins ne permettent pas de se rendre compte, jusqu'à présent, de l'influence plus ou moins discutable des forces extérieures. Le regretté Professeur Jean Perrin, si malheureusement tombé dans cette affreuse guerre, s'est livré sur ce sujet à un calcul, afin d'évaluer le temps que prendrait une brique pesant un kilogramme pour s'élever à la hauteur d'un second étage en partant du sol avec le seul mouvement Brownien. Il a trouvé un nombre « auprès duquel la durée des périodes géologiques, et peut-être de notre univers stellaire, est tout à fait négligeable (bien supérieur à la durée inimaginable de $10^{10^{10}}$ années) ». (*Les Atomes*, p. 125, 5^e édition.)

Il s'empresse de conclure plus loin : « Ainsi l'importance pratique du principe de Carnot, à notre échelle de grandeur et de durée, ne se trouve pas atteinte » ; et il ajoute plus loin : « à l'échelle de grandeur qui nous intéresse pratiquement, le mouvement perpétuel de seconde espèce est en général tellement insignifiant qu'il serait déraisonnable d'en tenir compte. »

Sans discuter ici la valeur de ce raisonnement si prudent dans son énoncé, il ne faut pas réfléchir longtemps pour voir combien, philosophique-

ment, le principe tout-puissant de Carnot, qui a gouverné, emprisonné, devrais-je dire, plus de quatre générations sur la surface du globe, se maintient aujourd'hui sur des bases tremblantes.

Il faut constater ici pour la centième fois peut-être combien les théories émises par des savants investis de toutes les marques officielles de leurs temps ont été parfois funestes au développement de l'humanité.

A l'époque où Carnot vivait, l'astronomie avait depuis longtemps terminé ses débuts.

La constatation et l'étude des mouvements sidéraux étaient presque aussi avancées que de nos jours.

Un simple coup d'œil jeté sur la théorie de Laplace, en ce qui a trait à la formation des Mondes, et sur celle de Newton quant à la gravitation, nous apprend immédiatement que les planètes, en supposant qu'elles aient acquis leur mouvement au moment de la concentration de la nébuleuse primitive, n'auraient pu le conserver indéfiniment qu'à la condition de graviter dans un milieu absolument dépourvu de toute résistance.

Or, ce milieu n'existe pas.

Les influences stellaires qui s'ajoutent et se retranchent sans s'annuler, comme le démontre la précession des Equinoxes et tous les autres mouvements terrestres, sans compter celles plus lentes mais néanmoins très sensibles des soleils voisins, auraient amené depuis longtemps l'arrêt

de tous les corps célestes et leur précipitation dans la plus immense des catastrophes.

Il existe donc des causes différentes et incon- nues du maintien de l'équilibre actuel, et ces causes SEMBLENT se manifester pour nous comme la gravitation universelle. Déjà plusieurs auteurs (y compris M. Perrin cité plus haut) ont dénoncé l'analogie qui existait entre les corps infiniment petits et les plus grands que nous puissions voir et imaginer : les systèmes solaires et leurs cor- tège de planètes.

Cette analogie serait encore plus grande qu'ils n'ont osé peut-être l'affirmer, et les mouvements Browniens, ou mieux ceux des atomes autour de leur centre, seraient la reproduction exacte de ce que nous voyons se passer dans l'étendue.

Le mouvement perpétuel constaté aussi dans les corpuscules Browniens, « *tellement insignifiants qu'il serait déraisonnable d'en tenir compte* », se retrouverait donc analogiquement dans les plus puissants corps que nous connais- sions, où les questions de poids, de masse, de vitesse, de temps, etc., deviennent d'une formi- dable grandeur, et seul entre ces deux termes extrêmes et pourtant si indiscutables, parce que prouvés, le principe de Carnot se maintiendrait solide, sinon intangible ? Il y a bien des chances évidemment pour qu'il n'en soit rien !

En philosophie, d'ailleurs, négliger un terme parce qu'il semble trop petit ou trop grand, c'est se condamner forcément à bâtir un système sans

avenir, qui ne sera susceptible d'aucune exten- sion, d'aucune généralisation.

C'est justement pour avoir méconnu cette Loi, et grâce aussi à l'Anthropocentrisme mal compris — la plus terrible erreur, à notre gré, qui ait pesé sur l'humanité pendant près de seize cents ans, — qu'on en est arrivé à échafauder toute une théorie dans laquelle la « matière brute », « inerte », etc., a joué un rôle prépondérant, tandis que les *idéals*, en voulant se sublimer de plus en plus, ont conduit enfin l'homme à la méconnaissance com- plète de la nature, à la négation de tout ce qui l'environnait, pour se lancer à la poursuite d'un bonheur hypothétique, imaginaire, et parfois même douteux.

L'inconscience, cette expression si commode dont on a fait l'apanage de la « matière brute », est une qualification qui ne peut rien expliquer, rien résoudre des phénomènes que nous consta- tons sans les comprendre.

Bien mieux, il y a contradiction criante entre ce que l'on observe, dans certains cas, et la pré- tendue « brutalité » de la matière. Pour la dire *inconsciente*, il faudrait remonter à ses origines, à ses fins, à l'ensemble de circonstances ou de causes qui ont pu créer un objet, et c'est là le plus souvent une tâche au-dessus de nos forces. Sans retourner ici à la constatation du mouve- ment Brownien, si troublant dans son éternité, comme dans son indépendance, nous allons choisir, entre tant d'autres, deux exemples déjà

anciennement connus, banals par cela même, mais bien dignes de fixer l'attention.

Chacun sait que lorsqu'on prend des masses en fusion, voisines de leur point de solidification, comme le soufre, l'eau, certaines fontes de fer, etc., et que, sans les agiter ni les troubler d'aucune manière, on les amène peu à peu bien au-dessous de leur température de solidification, ces matières peuvent se maintenir à l'état liquide, contre toutes les lois apparentes de la physique ordinaire. C'est là le phénomène de la surfusion. Mais si l'on prend, par exemple, à l'aide d'une pince, un fragment *cristallisé* de même nature, et qu'on en touche légèrement la surface du liquide, instantanément on voit se former tout autour du cristal employé de longues aiguilles qui se propagent rapidement, et bientôt le liquide est solidifié, cristallisé dans toute sa masse.

Il semblerait qu'une sorte de sommeil se soit emparé de la matière soumise au traitement, jusqu'au moment où le choc d'un cristal de même ordre qu'elle vient en quelque façon la *réveiller*, et la rappeler brusquement à la réalité.

On a bien essayé d'expliquer ce singulier phénomène électriquement, mais la solution donnée n'a encore qu'une valeur tout à fait hypothétique. On sent très bien qu'il se passe là une chose extrêmement particulière.

Prenons une solution quelconque, de la teinture d'alun, par exemple, et mettons-y tremper des fils pour y créer un support favorable à la cristallisation.

Si nous laissons cette solution se concentrer d'elle-même par l'évaporation spontanée, nous ne tarderons pas à voir, au bout de quelques jours, un ou plusieurs individus cristallins fixés en colonies sur le fil mis à leur disposition. Il arrive assez généralement, sans qu'on sache pourquoi — naturellement, — que l'un de ces individus prend l'ascendance du mouvement, et se met à croître beaucoup plus vite que les autres, tout comme on l'observe chez les plantes ou les animaux.

L'être cristallin se nourrit mieux, et c'est tout ce que l'on peut dire de sa croissance immodérée.

Si, prenant alors un instrument quelconque, nous produisons une blessure à ce cristal plus heureux que les autres (cassure d'un angle, rayure, etc.), nous pouvons observer, en le remettant dans l'eau-mère, qu'il *ne grossira plus*, mais qu'il va s'appliquer tout d'abord à *guérir* la blessure qui lui aura été faite, en reformant justement sa masse là où elle aura été atteinte.

C'est lorsque le mal causé sera complètement réparé, et le sujet revenu à son état primitif, que nous le verrons reprendre sa croissance à nouveau, un peu interrompue par notre intervention.

Que dire enfin de ces métaux colloïdaux, encore si mystérieux, que l'on peut traiter comme des êtres vivants, au point de les empoisonner avec les mêmes substances toxiques qui tuent un organisme, les traiter et les guérir avec d'autres,

tout comme nous le faisons pour notre propre médication.

Devant un tel ensemble de phénomènes, il semble bien difficile de nier, ou tout au moins de douter, que la matière possède une « self intelligence », une forme de vie qui n'est pas encore cataloguée et reconnue par nos Universités, mais que le savant sent de plus en plus, sans oser formuler nettement ses pensées, par crainte peut-être d'en dire trop.

Si, quittant maintenant ce domaine, nous mettons le pied dans ce qu'on appelle la « matière organique », les plus étranges constatations vont nous assaillir.

Une cellule, un noyau, un modeste point microscopique, enfin, sans cerveau, sans membres, une masse à peu près informe va se conduire tout à coup comme un être doué d'une intelligence suprême, auprès de laquelle celle dont nous sommes si fiers paraîtra bien peu de chose.

Ce point, attirant autour de lui les éléments dont il a besoin et séparant soigneusement ceux qui lui sont inutiles, les décomposant le plus souvent comme nous ne serions pas capables de le faire avec nos plus délicats instruments, a bientôt créé une cellule à forme géométrique déterminée, dans laquelle il s'enferme, non pour y demeurer inactif, mais pour s'y multiplier bientôt d'une étonnante manière, et construire enfin en un temps très court un être aussi complexe qu'un végétal supérieur, ou un homme ! Examinés

cependant très soigneusement au microscope, cette cellule, ce noyau ne diffèrent guère d'un autre (pour ne pas dire qu'ils sont à peu près *indistinguishables* dans la plupart des cas), et cependant les deux êtres qui en résulteront pourront être physiologiquement séparés, comme nous venons de le dire, par une distance immense, représentée en durée par des millions d'années, d'évolution ou de temps !

Le plan de ces deux êtres était évidemment contenu tout entier dans les deux noyaux microscopiques dont nous venons de parler, sans quoi la formation eût été logiquement impossible...

Mais où était-il ?

Là est la question passionnante, la question qui ne recevra aucune réponse !

Devant une telle constatation, il faut bien admettre qu'il y a là plus que des affinités chimiques en jeu, plus que des forces brutales et fortuites : il y a de

L'intelligence !

et de l'intelligence contenue dans le noyau microscopique de tout à l'heure, comme dans l'être qui sera formé plus tard, intelligence moins étendue peut-être, moins diversifiée dans ses directions (et encore !), mais plus énergique, plus spécialisée dans sa volonté et dans ses effets.

Intelligence spécialisée ? Ne serait-ce pas là la clé de tout ce que nous avons exposé jusqu'ici ? Et le cristal dont il est question plus haut, pour

être moins étendu dans ses manifestations, ne serait-il pas, lui aussi, pourvu d'une intelligence particulière si nettement affirmée, mais arrêtée à chaque atome, à chaque molécule constitutive ?

En étendant cette conception à tout ce que nous pouvons voir et étudier, nous arriverons certainement à une constatation bien difficile peut-être à combattre, et que je livre ici à la méditation de tous les penseurs :

1° L'intelligence n'est pas la propriété exclusive de certains êtres.

2° L'intelligence est répandue, comme l'éther, dans toute l'étendue ; elle fait partie inhérente de toutes choses ; elle est *dans la matière*.

3° Lorsque nous la nions, c'est que nous ne savons ni la reconnaître ni la distinguer.

4° Il est tout aussi impossible d'isoler la matière de l'intelligence qu'il n'est possible d'isoler cette dernière de l'éther dans lequel nous baignons.

C'est à la mieux comprendre qu'on en acquiert la conviction.

Et voilà pourquoi nous l'appelons :

« *La Matière philosophique* ».

CHAPITRE II

La Science philosophique.

Avant d'aborder le sujet qui fait l'objet de ce chapitre, peut-être ne sera-t-il pas inutile de jeter un coup d'œil rapide et général sur ce qu'on entend communément par système philosophique, et comment les anciens l'ont envisagé de leur côté.

Prenez d'abord un ouvrage de philosophie moderne, et étudiez-le avec attention. Puis, quand vous l'aurez terminé, demandez quelle somme de connaissances, de satisfaction, d'espérance vous en avez retiré, ou même quel appoint cette étude vous a apporté pour le gouvernement de votre vie, votre compréhension, non du genre humain seul (on pourrait encore discuter), mais bien de la nature entière.

Quelles bases un homme soucieux de l'éducation de sa femme ou de ses enfants pourra-t-il y trouver, pour leur montrer, par ce moyen, la voie du bonheur ou la possibilité de l'atteindre dans leur vie ?

Vous me direz peut-être que ce n'est pas là le rôle de la philosophie, mais bien celui des religions.

Cette thèse n'est guère soutenable. Dans son étymologie même, le mot philosophie (ami de la sagesse) ne peut signifier que l'art ou la science même de la vie. La détourner de son but pour se jeter dans des discussions infinies, c'est la faire échouer sur l'écueil du bon sens, au point qu'il vous suffira, et je vous engage à en faire la preuve si vous y tenez, de vous présenter chez n'importe quel homme auquel vous viendrez offrir votre travail dans le but de gagner votre vie, et de lui dire : « Je fais de la philosophie », pour qu'il vous réponde : « C'est beau, et je vous engage à continuer, mais je n'ai pas besoin de vos services... »

D'autres se contenteront trivialement de cette exclamation : « Oh ! la philosophie, ce n'est pas pratique », et ils vous congédieront.

A quoi bon alors étudier une chose qui ne trouvera pas sa place, soit pour vous aider, soit pour vous consoler et vous soutenir à l'heure du danger ?

Il suffit d'ailleurs de constater sans parti-pris à quoi a abouti la philosophie en Europe pour en être convaincu : à la guerre... La guerre la plus affreuse, la plus inique, la plus cruelle dans toutes ses applications comme dans tous ses moyens.

Si la « Kultur » et ses apôtres a amené tant de douleurs et tant de ruines, devons nous nous

pencher sur les autres nations pour y trouver la haine *éternelle* et ses conséquences mortelles pour ceux qui la proclament comme pour ceux qui la subissent ? Oh ! philosophie de l'égoïsme, du couteau et de la torture morale et physique, est-ce donc là tout ce que tu as pu enfanter pour tous ceux qui t'ont écoutée, obéie et suivie ?

Nous avons prononcé tout à l'heure un mot sur lequel il faut revenir en passant, sans nous y arrêter davantage : celui de religion. La religion ne peut entrer en examen dans ce livre, et, sans prétendre à dogmatiser d'aucune manière, il semble qu'elle soit beaucoup plus la mise en forme, suivant les époques et les tempéraments des peuples, des besoins de l'âme humaine, que la recherche précise d'un système philosophique proprement dit. D'ailleurs il ne faut jamais oublier que toute religion doit, pour *vivre*, se faire accessible à *tous les esprits* et, à ce point de vue, doit être étudiée dans ses traits les plus généraux, et par comparaisons avec les autres religions. Est-ce à dire par là qu'elle ne saurait attirer l'attention des esprits supérieurs ?

Je crois qu'il n'est pas besoin de répondre à pareille question.

Quelle que soit la religion considérée, elle n'a jamais qu'un but, une tendance : assurer le bonheur de l'homme, sa sécurité, et la possibilité pour lui de vivre heureux autant que sa nature le lui permet. A ce point de vue, la philosophie tombe, et doit tomber absolument d'accord avec

elle ; et c'est là un point de contact tel qu'il ne peut en résulter qu'un rapprochement et une conciliation absolue entre les deux sciences dans l'avenir, au lieu de cet antagonisme qui doit les ruiner l'une et l'autre. Mais il ne suffit pas que religion et philosophie s'entendent pour devenir profitables à l'homme : Il faut encore que cette philosophie puisse se baser, se fixer sur des théorèmes solides et démontrables ; il faut qu'elle soit une véritable science, qu'elle se confonde avec elle : bien mieux, qu'elle soit *la Science* proprement dite.

A ce moment, et si ce but est atteint, toutes les objections vont tomber d'elles-mêmes. L'homme d'affaires de tout à l'heure ne rira plus si on vient lui en parler ; le respect, la vénération des foules et l'admiration remplaceront le doute, le scepticisme, et la méfiance que l'on voit se dresser partout aujourd'hui, et non sans raison, autour des soi-disant philosophes.

Comment la philosophie pourrait-elle devenir une science ? m'objectera-t-on. Ses études portent sur des objets hors de la portée des instruments et des laboratoires et seront toujours, pour cette raison, discutables et réfutables.

Il y a là une fausse appréciation, une fausse direction donnée tout simplement à notre esprit. La vraie philosophie est, à notre avis, le raisonnement appliqué aux facultés intellectuelles et morales de l'homme, dans toute leur étendue, et, comme telle, elle *doit* avoir des règles et des

formules aussi précises que les mathématiques mêmes, car ces facultés ne sont après tout que des PROPRIÉTÉS de notre nature. Si l'application du raisonnement mathématique devient possible à toutes les branches de nos connaissances physiques, pourquoi n'en serait-il pas de même pour l'une de ces propriétés, plus ou moins dégagée, peut-être, des ombres du passé et des erreurs d'appréciations, mais en fin de compte *physiques*, comme tout le reste, puisqu'on les rencontre dans un organisme nécessairement très matériel ?

Il semble assez difficile de sortir de là. — Il y a une grande différence, assurément, entre le problème posé de cette manière et ce que l'on rencontre communément dans ce genre d'études.

Mais à moins de rejeter absolument cette science, et de la placer au rang de toutes les erreurs du passé, *il faut* qu'il existe quelque part *une philosophie du vrai* et non une *vérité philosophique* seulement.

Allons plus loin. — Affirmons que cette vérité ne peut exister sans qu'on la trouve, puisqu'on la sent et qu'on l'a déjà dans l'esprit, et qu'il suffit de rechercher la formule avec des bases nouvelles — à trouver — pour la dresser de toutes pièces. Il faut qu'on puisse établir un théorème philosophique comme on établit un théorème de géométrie. Il faut que les deux démonstrations soient rigoureusement et concurremment exactes.

Il faut qu'en partant d'un point, d'une base considérée, ou aboutisse forcément au résultat entrevu.

Il faut enfin qu'on puisse écrire ce raisonnement, tracer une formule claire et précise, sans défaillances, sans ombres possibles. Et quand ce résultat sera obtenu, quand les principes posés et discutés seront devenus des vérités élémentaires comme des postulatus, à ce moment-là seulement la philosophie aura cessé d'être une suite de systèmes, d'hypothèses, où les bases ne seront plus des unités de mesures arbitraires et sans précision, mais bien des réalités retrouvables dans le monde physique, à chaque instant et à chaque pas.

Autant dire, par ce simple exposé, que la philosophie se trouverait ainsi à la tête de toutes les sciences. Cette idée peut-elle vous choquer, vous déplaire ou vous sembler déraisonnable ?

Il me suffira de répondre ici qu'elle n'est pas nouvelle.

Dans l'antiquité, la philosophie englobait toutes les sciences, et lorsqu'on donnait le nom de philosophe à un homme, on voulait entendre en lui un cerveau encyclopédique, ayant réuni toutes les connaissances de son temps.

Et maintenant, me direz-vous, comment y parvenir ?

Examinons ici, sommairement d'abord, la série des systèmes qui ont eu tour à tour des défenseurs et des ennemis.

1° Philosophie idéaliste. — En premier, et sans remonter trop loin, on peut voir dans Platon le père de cette école, si séduisante dans ses raisonnements comme dans ses déductions, mais poussant peu à peu l'esprit dans une direction telle que le néophyte, après l'avoir étudiée, se trouve à la fin en proie à un doute singulier que rien ne vient dissiper. L'être est laissé sans forces, sans espérance réelle ; le bonheur n'existe pas pour lui ; il ne saurait évidemment se trouver sur la terre, et le mieux est de ne pas l'y rechercher.

Les conséquences sont négatives, et ce n'est pas avec cette doctrine que l'homme a pu faire aucune géniale découverte.

2° Philosophie mystique. — L'idéal revêt ici une forme encore plus fantastique. Non seulement il n'est plus question de trouver aucune base, mais le côté physique ou matériel des choses perd de plus en plus son importance.

On se jette à corps perdu dans l'immensité, se confiant à je ne sais quel pouvoir inconnu et salutaire, qui *doit* vous protéger et vous soutenir, pourvu qu'on ait en quelque sorte cru en lui.

Se basant sur des axiomes antiques, mais indémontrés (la démonstration est d'ailleurs inutile en pareil cas), l'être admet tout, sans contrôle comme sans critique.

On ne sait pas, on se contente d'espérer, et, sur cette base un peu vague, on bâtit tout son édifice.

La philosophie mystique a donné bien des satisfactions, bien des extases, bien des consolations sur la terre, et à ce titre nous nous inclinons profondément devant elle, mais elle a fait délaissier à chaque fois le chemin de la *vie* et la lumière des faits acquis, pour se livrer à des combinaisons où, en dernier lieu, la raison n'intervient plus.

3° Philosophie positiviste. — Ici, nous entrons de plain-pied dans la réaction forcée, qui même à une époque déjà lointaine, avec Epicure, devait chercher à équilibrer le courant vers lequel tendait un idéalisme exagéré.

La philosophie de la jouissance, de l'appréciation des biens et du matérialisme ne pouvait manquer de réunir de nombreux disciples et grouper beaucoup de suffrages.

Au milieu des excès auxquels elle peut conduire, il faut néanmoins reconnaître qu'elle n'est pas complètement funeste. Elle manifeste avec force l'expression *du fait*, et à ce point de vue elle mérite bien de fixer l'attention.

Soyez convaincu que l'épicurianisme trouvera toujours beaucoup d'écho dans le monde, et qu'à chaque fois que vous y ferez appel, de nombreuses voix vous répondront toujours.

C'est qu'en dehors de toute autre considération, une doctrine qui portera à goûter les douceurs de la vie dans ce qu'elles ont d'accessible, ne peut-être hors nature. A chaque fois que nous y

condescendrons, nous trouverons une raison au moins pratique pour y céder, et cette raison constitue toute la force de son existence.

4° Philosophie rationnelle. — Dans cette doctrine, dont la paternité peut être, pour l'Europe, attribuée à Pythagore, il faut admirer la recherche du vrai, sa poursuite à travers une logique serrée et des études savantes qui se rapprochent de beaucoup, comme idées, de celle que nous abordons aujourd'hui.

Pythagore eut beaucoup de succès, et il en aurait eu bien davantage encore si les sectes religieuses, mille ans après sa mort environ, ne s'étaient emparées de tout ce qu'elles pouvaient glaner çà et là, pour se l'approprier, en prétendant étouffer jusqu'aux noms de leurs prédécesseurs.

Dans la philosophie, Pythagore mérite une place à part, en raison même des efforts qu'il fit dans sa méthode pour donner à ses disciples à la fois le rationalisme et la logique, qui peuvent faire de la doctrine la source la plus féconde pour la recherche de la *Vérité*, et donner les éléments les plus précieux pour aider aux découvertes scientifiques.

5° Doctrines secrètes. — Parmi les nombreuses doctrines secrètes qui ont vu le jour et se sont maintenues pendant une longue suite de siècles, il faut compter en première ligne les doctrines Hindoues, Chinoises (qui en découlent)

et la Kabbale judaïque, dont on a fait de soigneuses études.

Ces enseignements revêtant tous plutôt une forme religieuse, nous ne les examinons pas ici plus longuement. Il importe pourtant de dire, en passant, qu'à côté de leur caractère purement confessionnel, on peut y trouver une forme philosophique qui ne manque ni d'intérêt ni de valeur.

Nous aurons de temps en temps occasion de le rappeler.

* * *

Mais quelle que soit la doctrine ou l'enseignement considéré, on se heurte toujours au même obstacle :

L'étude de ces philosophies n'apporte pas une connaissance suffisante de la vie. Après les avoir longtemps méditées, l'adepte découragé ne peut trouver aujourd'hui aucune solution *pratique* aux problèmes qui le tourmentent. Bien mieux, il se trouve parfois en contradiction avec les données de la science, ce qui augmente son incertitude. Devons-nous pour cela les rejeter ? Non, certainement, d'autant plus qu'aux grandes distances dans le temps où elles se trouvent de nous, elles ont, à *leur époque*, exprimé beaucoup plus de vérités et satisfait beaucoup plus de besoins qu'elles ne pourraient le faire aujourd'hui.

Mais comment, me direz-vous, songer à établir des bases philosophiques indiscutables, alors que

la question présente tant de contradictions et d'insurmontables difficultés ?

Comment ? Par l'examen et le simple retour aux choses *naturelles* et *rationnelles*.

* * *

La *philosophie de la nature* est la seule qui puisse nous rendre la sécurité, la certitude de marcher vers la vérité, avec le minimum d'erreur, et la confiance dans ses résultats qui s'appuieraient à la fois sur la théorie et sur l'expérience.

Penser simplement, logiquement et sans parti-pris, est une chose beaucoup plus difficile et moins commune qu'on le croit généralement.

La tendance à dogmatiser des hypothèses est telle qu'elle étouffe chez la plupart des savants Européens l'imagination et l'originalité des vues, ces dons les plus précieux de la nature humaine.

Cependant, les éléments ne manquent pas autour de nous, et un grand nombre d'observations, de faits isolés, de réflexions passées inaperçues, ou sombrées dans le silence et l'indifférence, peuvent être recueillies et coordonnées de manière à former déjà un cortège imposant de preuves, susceptibles d'étayer une théorie synthétique beaucoup plus complète et des aperçus nouveaux sur la possibilité de certaines hypothèses, qui auraient semblé fantastiques et indignes de tout examen sérieux il y a seulement vingt ans. Il ne faudra donc pas s'étonner qu'on

nous voie nous appuyer sur des choses fort connues. C'est en effet là, à nos yeux, la valeur de toute la méthode. Apprendre à *raisonner*, à *penser*, à *vouloir*, sont des études et des exercices beaucoup plus pénibles qu'on l'imagine, et c'est pourtant dans ce sens que la clé, la clé des clés, peut être trouvée. Après tout, si on veut bien y réfléchir, la philosophie n'est autre chose qu'une *forme de raisonnement*.

Quelles que soient les objections opposables à cette assertion, il est absolument facile de les combattre et de les faire tomber.

Ce raisonnement est donc soumis à des Lois, et il suffit de les rechercher dans ce que la science de l'homme a de plus certain pour les trouver et pouvoir les employer avec succès.

Mais où trouver une science qui ne soit, comme les mathématiques, ni abstraite au point de traiter de sujets qui peuvent n'avoir rien de correspondant dans le monde naturel *connu*, ni basée sur des expériences de laboratoire, comme notre physique et notre chimie, où les forces et les réactions dont nous disposons sont toutes mesurées à *notre échelle*, c'est-à-dire susceptibles de n'être ni vraies, ni exactes, en deçà et au delà des moyens que nous pouvons employer, comme on s'en aperçoit trop vite aujourd'hui ?

Nous allons le dire ici, sans crainte de nous tromper, dans la

GÉOMÉTRIE

La géométrie est, en réalité, depuis une très haute antiquité, la plus avancée de toutes nos sciences.

Basée sur l'évidence et sur le raisonnement pur, elle nous apprend justement, avec ses suites de théorèmes, à juger des choses logiquement, en ne faisant aucun pas en avant qui ne soit déjà appuyé, en arrière, par une série de démonstrations solides et précises, ne laissant aucun doute, aucune hésitation dans l'esprit. En dehors de toute échelle, de tout système, de toute assertion chancelante, elle évoque dans l'idée des formes concrètes et est, si nous l'osons dire, la science de l'étendue, comme la Philosophie, si elle s'appuyait sur elle, serait incontestablement la Science de « l'espace Spirituel ».

Une petite explication ici, sur ce mot, que nous sommes obligés de créer de toutes pièces, faute d'autre plus clair et plus compréhensible. Il est incontestable que nous n'avons pas de l'espace une notion complète et une vision claire : Nous dirons même que nous n'en avons aucune définition, mais simplement un nom. L'illustre mathématicien Poincaré n'a vu en lui qu'une chose « flasque » presque inexistante (!) et intraduisible (voir *La Science et l'Hypothèse* de cet auteur).

Or ce qui frappe, à première vue, et d'une manière très remarquable, c'est la différence absolue qui semble séparer l'espace, *en soi*, de la matière en tant que corps TEL QUE NOUS LE VOYONS ET QUE NOUS LE CONCEVONS. En effet :

Tandis que la Matière nous offre invariablement l'aspect du discontinu, si loin qu'on puisse pousser son étude, l'espace, au contraire, nous donne l'impression du CONTINU le plus homogène que nous puissions imaginer.

Cette incomparable différence semble rebuter les philosophes, et rarement on les voit aborder la question, qu'ils ne tardent pas à abandonner du reste le plus tôt possible. Pour nous, l'espace *virtuel*, celui dans lequel se meuvent les corps célestes, n'est *qu'un seul terme* d'une expression *beaucoup plus étendue*. Il semblerait, d'après nos études, qu'il en existât plusieurs ou tout au moins plusieurs formes, ne devenant perceptibles qu'au fur et à mesure du perfectionnement de notre organisme et de notre évolution.

« L'espace Spirituel », *celui dans lequel se développent nos idées*, appartiendrait à la partie encore inconnue du problème. Pour nous faire comprendre plus aisément, prenons un exemple banal et facile à saisir. Enfermés dans notre chambre, nous pouvons très aisément concevoir dans notre esprit un triangle d'un mille de côté.

Ayant la notion de cette grandeur, non seulement nous *verrons* parfaitement bien ce qu'elle représente, mais encore nous sentirons avec justesse tout le temps qu'il faut pour la parcourir. Notre triangle sera pour nous aussi clair, aussi net que si nous le voyions tracé effectivement sur le terrain. Mais *où existe-t-il, et où est-il situé ?* Il est incontestable que ce n'est pas dans

la chambre qui nous contient ! On m'objectera bien que nous le *construisons simplement en nous*. Parfait ! Mais aucune construction ne peut s'exécuter s'il n'existe justement un *espace* pour la recevoir. Et c'est là ce que nous nommons l'espace spirituel. Ce simple aperçu va creuser en notre pensée de singulières profondeurs. C'est à les scruter que nous convions le lecteur. Plus tard, sans doute, dans un autre ouvrage, nous pourrions étudier ce problème plus en détail. Mais il suffit dès maintenant d'en avoir montré tout l'intérêt et le résultat qu'on peut en attendre pour la science dans l'avenir.

Une philosophie construite comme la géométrie aurait donc cet *incontestable* avantage, pour nous, de ne livrer à l'incertitude que le minimum de nos pensées, de se trouver susceptible d'être représentée par une formule simple et précise, d'exprimer avec quelques lettres, quelques figures, toute une doctrine, toute une théorie, mais avec cette valeur en plus de se rattacher immédiatement, par l'expression de formes trouvables dans la Nature, à ce qui *est*, sans aucune espèce de réserve, vague ou hypothétique. On sent immédiatement qu'une telle méthode doit conduire à des résultats extrêmement précieux.

Le raisonnement ne revêt plus un caractère métaphysique inaccessible, sans base, sans expression matérielle ou rationnelle : il est au contraire à chaque fois *créateur* d'une *forme* dont il devient ainsi le terme et la raison d'être.

Armés de cet instrument nouveau, nous assistons dans notre esprit avec toute la clarté possible — la lumière, devrais-je dire — à la création de tout, et, remontant jusqu'à la source, à celle du monde tel que nous pouvons le voir et le comprendre; nous pénétrons dans *l'être*, dans la *vie* des choses, parce que chaque concept trouve son expression, sa réalisation immédiate.

L'univers entier devient et doit devenir ainsi la *preuve* de ce que nous avançons; il doit, sous peine de faire fausse route, exprimer lui-même *l'expérience* dont nous avons besoin pour nous vérifier, et cette expérience doit se retrouver à chaque pas que nous faisons, nous avertissant ainsi des erreurs commises, et nous montrant la voie à suivre pour les rectifier.

C'est bien là, ainsi que nous le disions tout à l'heure, la *philosophie naturelle*, dans ce qu'elle peut nous apporter de plus précieux.

Avec elle, nous pouvons éduquer notre esprit non seulement dans la direction des choses inaccessibles à nos forces actuelles, mais encore nous guider dans la vie commune, dont elle devient le plus lumineux foyer, et surtout nous conduire à la découverte des grands secrets de la nature, par la voie d'hypothèses saines, continuellement vérifiables dans la mesure de notre échelle, sans recourir à des complications ou à des analyses poussées si loin, dans une seule direction, que la séparation de toutes les sciences doit s'ensuivre avec l'écroulement final de tout l'édifice.

Pour ne citer qu'un exemple, la philosophie actuelle opère justement par analyses successives de conceptions très étroites ou très limitées, bâties souvent sur des pointes d'aiguilles. C'est exactement le contraire de ce que fait la nature dans ses constructions.

Chaque organe, chez un être, est la synthèse *d'une série d'idées*, limitées sans doute au but à remplir par cet organe, mais en utilisant, pour le former, *les mêmes éléments que l'organe voisin, sans paraître tenir aucunement compte de leur identité, sans en être aucunement gêné.*

Le résultat obtenu est très différent. On aurait pourtant la plus fausse conception de l'Être entier, si on ne considérait justement que l'organe en question.

Il faut, pour en avoir une idée exacte, synthétiser entre elles toutes les parties de cet être, qui s'équilibrent et s'appuient l'une sur l'autre, pour finir par voir l'ensemble de leurs fonctions, l'utilité absolue de l'appareil, et créer en dernier lieu un mécanisme non seulement parfait dans tous ses détails, mais encore — et ceci est peut-être la plus grande des merveilles — indépendant dans ses actes, dans ses mouvements généraux, de chacun des organes en particulier.

La nature nous démontre, en effet, dans ses théorèmes de *substitutions*, qu'elle peut assurer la pensée, la locomotion, la nutrition, et... par de nombreux moyens appropriés aux milieux considérés, en créant ou en remplaçant les cerveaux

par certains muscles sensibles, les bras et leurs doigts préhensiles par des tentacules et des ventouses, les jambes et les ailes par des nageoires, des cils vibratiles, des mouvements vermiculaires, etc., sans qu'on ait le droit de conclure, au sens *absolu* du mot, à l'imperfection des divers systèmes, dans leur résultat final, qui est celui de l'existence et la satisfaction de l'être considéré.

A ce point de vue, les termes « êtres supérieurs », « êtres inférieurs », « Organisme simple », ou « Organisme perfectionné » sont des erreurs de philosophie d'ensemble qui n'ont que trop duré et ont amené les plus tristes résultats au point de vue de la compréhension générale et précise de l'univers. Il faut se résoudre à les supprimer dès maintenant, si on veut conserver sa vision correcte et claire. Un organisme est construit en vue *du rôle* qu'il a à jouer, au sein du milieu qui lui est destiné.

Comme telle, sa constitution est *balancée* de manière à ce que le but soit atteint avec le maximum de simplicité et le minimum d'effort utile.

Un ver de terre, par exemple (organisme déclaré « simple » au sens ordinaire du mot), avec sa forme lisse et son besoin d'humidité, peut très facilement se couler à travers le sol qu'il fouille, pour chercher sa subsistance.

Il lui serait évidemment impossible de disposer les matériaux qu'il meut à droite et à gauche de lui sans dépenser une somme d'effort en dehors de la proportion qui lui est nécessaire pour assurer son existence.

La solution trouvée est simple autant que pratique, élégante, si j'osais le dire : il les avale et les restitue derrière lui, y trouvant à la fois sa nourriture et sa facilité de locomotion. Il est très certain qu'un être pareil est loin de nous de toutes façons (au moins autant que structure, mais il ne faudrait pas trop pousser la comparaison, des points de ressemblance ne tarderaient pas à se manifester). Mais allez imaginer aussi un homme vivant dans le milieu de ce ver et cherchant sa vie comme lui ?

La théorie du *moindre effort*, celle de l'adaptation des corps au milieu qui les baigne, est toute une révélation, un point d'appui, une base merveilleuse pour étayer à la fois le raisonnement philosophique et lui donner des exemples dans toutes les sphères. Nous la reprendrons plus loin. Il n'est plus besoin ici, on le sentira sans peine, d'un examen de conséquences, d'une discussion de mots, pour nous faire comprendre. Le Fait parle de lui-même, et le fait est, en philosophie, à notre gré, le meilleur de tous les arguments. C'est celui qu'on ne réfute pas !

Si nous examinons de la même manière les différentes théories et leurs analogies dans toutes les directions accessibles à notre jugement, nous ne tarderons pas à voir maintenant de quelle façon il faut nous orienter pour résoudre le problème qui nous est posé, et établir, enfin, une philosophie rationnelle, une philosophie de la nature, la science philosophique en un mot.

Il suffit pour cela d'examiner et de grouper, dans un tableau qui les condense, les *besoins* généraux qui constituent tout notre être et, par extension, tous les êtres voisins. Ces besoins seront la raison même de notre philosophie, comme ils le sont, au fond, de toutes les autres et de tous les actes qui guident notre vie. Il peut paraître singulier, au premier abord, de baser une théorie transcendante sur nos besoins. Mais il faut bien s'entendre en premier lieu sur ce que nous voulons voir dans cette expression.

Les besoins sont nécessairement de toutes sortes. Un certain nombre d'entre eux sont d'ordre purement intellectuel. Le désir de juger, de comparer, de mesurer, d'évaluer les idées et les choses, de les pénétrer dans leur profondeur, par exemple, appartient bien certainement à cet ordre. Les besoins de croire, d'espérer, d'agrandir, de protéger, sont certainement de l'ordre émotif, et rentrent plus dans les phénomènes des sensations morales. Les besoins de construire, de transformer, de combiner, de joindre, d'éprouver les choses au laboratoire ou ailleurs, d'explorer, de parcourir, rentrent dans le domaine physique.

Il serait aisé de démontrer que ce simple exposé comprend déjà en soi la plupart des mobiles de la philosophie ancienne et moderne.

Mais il faut, suivant nous, y voir beaucoup plus que des besoins purement humains.

En étendant convenablement le principe autour de nous, nous allons voir toutes choses se grouper de la manière suivante :

| BESOINS | | | |
|---|--|---|---|
| | INTELLECTUELS | MORAUX | MATÉRIELS |
| 1° Nutrition. | Études. | Foi. | Absorption. |
| 2° Développement. | Discussions. | Croyance. | Croissance. |
| 3° Epanouissement. | Solutions. | Affection. | Reproduction. |
| 4° { Affermissement. Consolidation. Extension. | Amitié, altruisme, fondations des idées, culte de la beauté. | Amour. Expansion. | Dans les animaux : Affirmation de l'individualité, de la personnalité. |
| | Choix, détermination, fixation des idées et des systèmes. | Foyer, mœurs, famille, nation, idéals de tendresse, de protection, de dévouement, etc. | Dans les végétaux : Fixation de l'espèce. Dans les minéraux : Cristallisation. |

Ce petit tableau, très général et très sommaire, montre, dans toutes les directions qui nous sont accessibles, l'ensemble des mobiles qui vont amener et guider les efforts de l'homme, soit vers la conquête de biens nouveaux, soit vers les idéals où seront poussés son esprit, en créant à la fois sa société, ses industries, ses arts et sa philosophie. Il est facile de voir, dans la forme des correspondances qui lient les choses l'une à l'autre, combien une telle doctrine peut amener de certitudes dans son application et de facilités dans son étude.

Ce n'est pas ici le lieu de développer et de discuter dans tous ses détails la construction de ce petit tableau, et la manière dont il a été conçu. Sa simplicité est telle que chacun peut certainement le comprendre. Prenons pourtant quelques exemples, pour mieux éclairer la manière dont il a été tracé, et comment il peut correspondre dans ses différentes parties.

Il semble évident que la nutrition trouve son expression exacte dans l'étude, pour les besoins intellectuels. Les croyances sont, au point de vue moral, l'élément indispensable dont peut se nourrir l'âme humaine. Ce sont toujours des besoins de se rattacher par quelque manière à l'univers extérieur. Ce sont les éléments dans lesquels viendront se retremper, se raffermir les émotions, et ce sentiment n'est pas particulier à l'homme : il s'étend à l'ensemble des créatures qui l'avoisinent de près ou de loin.

L'ignorance du danger, par exemple, pour l'animal, n'est pas due à sa stupidité (car les animaux sans cela ne chercheraient pas à l'éviter), mais bien dans la foi en sa sécurité. Tout chasseur qui aura consciencieusement étudié les mœurs de son gibier ne me contredira pas ici.

C'est grâce à ce sentiment qu'il pourra approcher des êtres timides qui se tiendraient en toute autre occasion hors de sa portée.

C'est dans le besoin de foi qu'il faut chercher la religiosité et toutes ses conséquences. C'est lui qui amènera d'abord la fondation de la société par l'espérance d'une continuité qui ne pourrait pas exister sans elle, même si l'être y demeurerait inconscient.

Au point de vue purement matériel, l'absorption, le besoin de nourriture est général, s'agirait-il du cristal dont nous avons parlé quelques pages plus haut, ou de l'animal quel que soit son « grade ».

Il fut un temps où les aliments eurent part à la divinité, aux yeux des hommes.

On retrouve cette croyance dans les livres des Védas, où les nuages pluvieux, fécondateurs des champs, sont figurés sous la forme idéale de mamelles bienfaisantes, et qualifiés du nom de « Vaches ». L'offre du sôma (alcool de riz) était considérée comme agréable à la divinité. Cette coutume de déifier la nourriture existe encore dans toutes les religions, et ce n'est pas la moindre preuve du culte naturel, quoique si peu

admis de nos jours, que l'on rend encore à la matière ¹.

L'examen de l'article 2 de notre tableau va conduire aux mêmes raisonnements.

Nous n'aborderons ici que le mot « discussion », qui peut paraître vague à certains égards, tandis que le développement dans les croyances et le développement dans les croissances s'appliquent d'eux-mêmes sans qu'il soit nécessaire de s'étendre sur ces expressions.

Les discussions sont un moyen de nutrition de l'esprit.

Dans sa forme relativement si négative, par rapport à ce que nous appelons communément le « positif », dans le domaine matériel, l'esprit a besoin de contraste pour s'exciter, pour travailler, pour s'éclairer.

Si l'étude est sa nourriture propre, assurément la discussion avec soi seul, ou avec d'autres, peut seule le développer, l'agrandir et assurer ainsi sa croissance.

Son épanouissement (sa fleur) se manifeste certainement par l'amitié, l'altruisme, le culte de la beauté et la fondation de ses idées, qui plus tard se fixeront définitivement dans le choix d'un

¹ Je crois inutile de rappeler ici les versets du *Pater* : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », et l'Hostie chez les chrétiens, les galettes de Pâques chez les Israélites, le sucre du baptême et le miel des musulmans. Quant aux Brahmanistes et aux Bouddhistes, ils offrent à la divinité des repas complets et très copieux.

système déterminé à la fois par ses discussions et son expérience.

Il ne semble pas utile de discuter davantage les autres correspondances, qui s'expliquent d'elles-mêmes en se complétant l'une l'autre.

Par ce simple aperçu, on voit comment, en somme, la science philosophique peut être traitée, et de quelle manière on peut en faire jaillir les plus précieuses lumières.

Si, par exemple, nous considérons les facultés de l'Esprit se rapportant aux besoins d'affermissement, de fixation des idées et de consolidation des systèmes, nous n'avons qu'à nous reporter aux deux dernières colonnes du tableau pour tracer les bases d'une philosophie donnant immédiatement la raison d'être des Mœurs, l'organisation des Nations et la création des foyers dans la race humaine.

Bien mieux : nous découvrirons une formule rigoureusement applicable au point de vue physique.

En effet, en jetant les yeux sur les correspondances « matérielles », nous verrons l'affirmation de l'individualité, qui se détermine et se concrétise surtout à l'âge mûr. La personnalité nécessite un long passé qui donne à chaque chose sa physiologie propre, dans laquelle elle se fixera définitivement, sans cesser pourtant d'appartenir à la même race.

Chez le végétal, la constatation sera encore plus facile à faire : L'espèce se caractérisera suivant le milieu, qui jouera ici le rôle de la cause déter-

minante comme tout à l'heure pour l'homme l'affirmation de la personnalité provenant des sentiments de l'altruisme et de la fondation des idées. L'espèce n'en demeurera pas moins déterminée dans le fond, mais les détails pourront varier sur une très grande échelle.

S'il est vrai, par exemple, que les jeunes chênes présentent de loin un aspect qui les distingue des autres arbres, sans les individualiser particulièrement à première vue, il ne saurait en être de même quand ils ont atteint leur entier développement.

Chaque sujet végétal a son faciès propre, ses lignes, ses caractères distinctifs, et il peut en exister un grand nombre quelque part sans qu'il soit possible de les confondre les uns avec les autres. Nous pourrions alors, raisonnant par analogie, aller jusqu'à poser comme règle générale :

La même Loi qui fixe les idées, et les consolide dans l'esprit de l'homme, détermine les espèces et règle la personnalité chez les végétaux et les animaux.

A première vue, il semble bien qu'il n'y ait pas grand profit à retirer de semblable formule, mais si l'on y réfléchit attentivement, on sera frappé de la *liaison* qui s'établit ainsi entre une foule de choses très différentes en apparence dans la nature.

On reconnaîtra que la philosophie considérée sous cet angle va nous donner des moyens nou-

veaux pour nous élancer à la poursuite de l'inconnu.

L'analyse soigneuse d'une faculté de l'esprit peut suffire à nous mettre sur les traces d'une forme ou d'une force de la nature jusqu'alors incompréhensibles. Dans le domaine des affections, l'amour, par exemple, avec son besoin d'expansion et en même temps de concentration, va nous donner la clé de cette force mystérieuse et inconnue qu'on appelle l'attraction, la gravitation, avec ses deux corollaires si inexplicables : la force centrifuge (besoin d'expansion) et la force centripète (besoin de concentration), qui existent à cause de la première et disparaissent aussitôt qu'elle cesse.

(C'est là une de ces anomalies qui frappent l'esprit des élèves quand ils étudient la force centrifuge dans les cours de physique. Cette force paraît et disparaît sans raison connue. La rotation ne fait qu'aider à la constater.)

Cette façon d'envisager le problème surprendra un certain nombre d'esprits non préparés encore au jeu des analogies, quand les rapports ont été soigneusement établis, mais en attendant qu'ils se mûrissent, il en est d'autres certainement qui nous comprendront sans peine et qui sauront quel fructueux parti on peut tirer de la question posée de cette manière. Dans un autre ordre d'idées, et pour ne considérer que le côté *pure-ment humain* des choses, sans mettre le pied plus loin dans le domaine des sciences dites « physi-

ques », on peut rechercher avec avantage quel pourrait être le résultat de la méthode appliquée à l'étude d'un idéal social auquel prétendent vainement les *socialistes* modernes, que le vaste naufrage de leurs doctrines, affirmé et prouvé par la guerre actuelle, a réduit à l'inanité devant l'histoire.

Il est évident que nous ne voulons pas faire ici un cours ni une profession de foi politique.

Notre ambition est loin de s'étendre jusque-là, et nous ne prétendons dicter des conseils à personne. Nous examinons simplement la question au point de vue philosophique, et notre désir se borne à une vérification possible de la méthode dans cette direction.

Nous avons été frappé, autrefois, de l'embarras dans lequel se trouvait un grand homme politique, connu pour sa magnifique éloquence (M. J. Jaurès), lorsqu'un jour un de ses adversaires, alors au gouvernement (M. G. Clemenceau), le somma à la tribune de développer son programme socialiste, puisqu'il répudiait celui qui était alors suivi, et qui était pourtant appliqué par ses collègues à peu près de même nuance que lui. La question posée demeura à jamais sans réponse.

Mais quel peut être en somme le véritable *idéal socialiste*, dans toute son extension, celui auquel il peut prétendre sans cesser de demeurer dans le plan de l'univers et sa réalisation probable ?

Ici, il nous faut reprendre notre petit tableau et rechercher, avec lui, s'il est possible de trouver la solution de notre problème.

Tout d'abord, il est nécessaire de constater que les diverses expressions sont celles des *nécessités* inéluctables et communes qui lient les hommes aux mêmes besoins. Ces besoins sont forcément ceux de l'équilibre dans les idées, leur évolution, leur fixation.

Elles se déterminent nettement dans le désir de justice, qui n'est pas l'apanage des seuls êtres humains, mais qu'on constate déjà chez les animaux.

Cette justice est au fond à la base de toutes les idées socialistes, mais elle est le plus souvent déviée ou méconnue par eux dans ses éléments. Elle l'est même dans son principe, car la justice n'est pas l'égalité, comme on l'entend dire trop communément : elle est fonction de l'équilibre, des mouvements et des actes avec les milieux, et tel sauvage, par exemple, ne pourra être équitablement puni pour un meurtre de la même peine qu'un homme conscient, civilisé et instruit, ayant par conséquent plus le sentiment des responsabilités.

Dans ces conditions, la loi, la même pour tous, n'exprime pas seulement une utopie, mais un grave manque à l'équité, *cette juste forme de la justice*. Si nous examinons maintenant les besoins moraux, nous trouverons que l'affermissement, la consolidation et l'extension du foyer, de la famille et de la Nation, se trouvent dans la mise au point des mœurs, dans les idéals de tendresse, de protection et de dévouement.

Ici, nous allons rencontrer certaines apparentes contradictions avec les idées les plus reçues dans le parti socialiste militant, c'est-à-dire l'État substitué à la famille, le foyer remplacé par l'enrégimentation des hommes sous une forme égalitaire, et l'impossibilité d'acquérir indéfiniment des biens. Le dévouement de l'être à ses semblables, son sacrifice volontaire se transformera en individualisme et en une forme impersonnelle de la société où les charges en commun supplanteront le devoir si doux et les efforts paternels, où l'affection, dont l'enfance a tant besoin d'être environnée, sera remplacée par des soins rétribués. Est-ce à dire par là qu'il faille abandonner cette voie pour se rejeter dans une direction contraire ? Ce serait tomber d'un excès dans un autre. Notre tableau nous indique en effet aussitôt, que, dans les besoins matériels, il faut que la personnalité, l'individualité s'affirme, au contraire, pour atteindre à la consolidation, à l'extension de la race, comme elle doit s'étendre à celle du particulier.

Mais c'est ici que nous allons sentir justement l'utilité de la méthode, en même temps que nous trouverons l'explication d'une apparente contradiction. Nous faisons appel à l'attention du lecteur sur un point qui pourrait sembler peu important, alors qu'il devient très précieux en réalité.

Il est facile de voir, en effet, en examinant le tableau, qu'il y a simplement **déplacement de**

milieu, et nous possédons avec cette constatation la véritable clé de tout le mal.

En faisant entrer dans l'éducation morale de l'être les idées qui n'appartiennent qu'à ses nécessités physiques, on produit la redoutable confusion dont nous voyons les résultats. Songer à remplacer l'affection, le dévouement, la tendresse par des Lois et des devoirs collectifs, c'est renverser les bases, c'est démolir au lieu d'édifier et de consolider.

Effectivement, s'il y a correspondance entre les divers besoins de l'homme, il n'y a pas identité absolue. La foi, la croyance, par exemple, ne peuvent être une nourriture, pas plus qu'une denrée quelconque ne peut tenir lieu d'affection. Au point de vue matériel, affirmer l'individualité d'un être, la consolider en lui donnant ses droits, c'est lui assurer toute la LIBERTÉ dont il peut jouir sans nuire aux autres, dont il ne cherchera pas à abuser si, bien loin de les éteindre en lui, vous l'éduquez dans la direction de l'amour du foyer, dans des idéals de tendresse et de dévouement pour sa famille et pour ses enfants.

Une confusion de même nature entre les besoins moraux et les besoins intellectuels existe encore dans les idées socialistes actuelles. Le sentiment de la famille se résume ici dans un seul objectif : former un bon citoyen, c'est-à-dire un homme ayant des idées systématiquement fixes et arrêtées, un contribuable honnête — et surtout *sachant voter!*

Nous ne voulons pas naturellement pousser plus loin la critique, ce qui n'éclairerait pas davantage la question. Nos lecteurs peuvent le faire aisément avec les moyens que nous leur fournissons. Nous voulons seulement faire ressortir, comme nous l'avons dit ci-dessus, le danger qu'il y a à *déplacer le milieu*, l'ambiance d'une question, et les résultats qu'on obtient en pareil cas.

Le socialisme réel, c'est-à-dire l'accord parfait des besoins généraux des hommes entre eux, ne peut exister que par une division saine et naturelle des pouvoirs, c'est-à-dire des aptitudes et des capacités de production, non pas par l'excitation, la concurrence acharnée, qui finira toujours comme aujourd'hui par la guerre de tranchées, mais bien par la séparation, la distinction logique et sage que donne la nature par ses climats différents et les productions diverses du sol, sans aucun antagonisme possible.

Le libre-échange devient forcé, dans une société où chaque homme a sa place, *sa vraie place* au soleil, comme dans la communauté.

L'accaparement ne peut exister, puisque le bien de chaque individu se limite à ce qu'il peut acquérir par son propre travail, sa production personnelle, sans main-mise sur celle d'autrui ; enfin la diversité des races, des langages, bien loin d'être une calamité, est la vérification, l'illustration la plus heureuse de cette nécessité des produits différents suivant les diverses latitudes. Et n'allez pas dire que certains pays deshérités

ont besoin du territoire des autres pour y trouver ce qui leur manque ! Aux défauts de production, le génie des races (ou plutôt le besoin naturel, aiguïté par l'ambiance et la nature des milieux) substitue d'autres qualités. L'industrie et l'ingéniosité trouvent toujours des ressources autour d'elles, ressources qui ne peuvent être ni remplacées ni diminuées par celles des autres, et cela par la bonne raison que chaque coin de terre a ses propriétés particulières et que c'est elle, en somme, qui crée ses habitants. Rien ne serait plus facile ici que de citer des exemples aussi nombreux que l'on voudra, mais ces exemples seraient banals à force d'être connus, et nos lecteurs peuvent les trouver aussi aisément que nous.

En résumé, l'homme chez soi, comprenant son milieu (c'est-à-dire son pays) et sachant en tirer le meilleur profit, le développement du sentiment de la famille et le respect de l'individu, la connaissance exacte de sa responsabilité, avec toutes les initiatives ouvertes et permises devant lui, la juste conscience et la limitation de ses droits à ceux de ses voisins ; enfin la science exacte de sa condition, des produits et des industries dans lesquelles il peut être maître, sans compétitions possibles : c'est, à notre vision, le véritable gage de la paix future entre les hommes, leur marche calme et sûre vers l'idéal supérieur de la civilisation, et l'espoir solide d'une vie où la justice équilibrante, *basée sur la gravitation universelle, deviendra le but suprême.*

Les conséquences que nous tirons ici du petit tableau tracé plus haut ne sont, nous le répétons, que des aperçus généraux des problèmes effleurés. Notre but, en le donnant, est de montrer le profit qu'on peut tirer d'une telle méthode ; mais nous ne saurions trop rappeler qu'il est peu détaillé.

Nous le compléterons un jour.

En établissant la philosophie, comme nous l'avons dit au commencement, sur des bases scientifiques, tout en lui conservant sa simplicité, nous devons arriver à des résultats pratiques immédiatement utilisables dans toutes les directions de l'esprit humain. Ces bases, nous allons les examiner rapidement dans les chapitres suivants et, après en avoir fait encore quelques applications, nous laisserons à nos lecteurs le soin d'en tenter eux-mêmes l'épreuve. Ils pourront alors se convaincre, nous l'espérons, qu'il existe vraiment une *philosophie expérimentale* exacte comme les nombres, rigoureuse comme la géométrie, et forte comme la raison suprême.

CHAPITRE III

La Théorie des nécessités

L'AMOUR

Il faut, dit quelque part un philosophe antique, que vous vous incliniez devant la nécessité¹. C'est que, quoi qu'on fasse, c'est elle qui gouverne le monde, et nous ne pouvons faire autrement que de vivre avec elle, de la côtoyer, ou de lui obéir.

Il est des nécessités de divers ordres. Les unes sont inhérentes à la nature, telles que se nourrir, dormir, etc., les autres sont plus spécialement dues aux exigences de notre société. Si nous faisons le compte de ces dernières, nous demeurons confondus devant leur nombre immense, nous nous demanderons comment l'homme a pu s'arranger pour exister avec un tel fatras d'usages, qui font de lui l'esclave servile d'une foule de conventions au fond desquelles on ne trouve rien, on ne retire rien !

¹ Attribué à Chrisna.

Si nous voulons étudier et connaître les véritables nécessités, il faut commencer par mettre hors de la discussion toutes celles qui ne nous sont pas imposées par la nature, ainsi que nous l'avons dit. Nous nous sentirons alors complètement libres pour raisonner, car les obligations communes à tous les êtres sont inhérentes aux propriétés du milieu, et ces propriétés ne peuvent, en aucun cas, peser sur les uns plus que sur les autres, au moins au sens strict du mot.

D'ailleurs elles font partie de l'équilibre universel au sein duquel nous nous mouvons ; elles sont les conséquences mêmes de cet équilibre, et les étudier, c'est acquérir la notion exacte et directe des points de contact qui unissent l'homme à l'UNIVERS.

Allons plus loin. Affirmons ici que si nous pouvons arriver à établir avec exactitude la nature et la portée de ces nécessités, nous allons nous trouver immédiatement à même de baser notre philosophie sur le *fait*, comme nous l'avons déjà dit, et, en faisant agir ces faits les uns sur les autres, nous obtiendrons forcément une série de résultats qui seront les solutions des problèmes cherchés.

Notre petit tableau de la page 65, a déjà montré comment chaque besoin matériel avait sa correspondance, son corollaire forcé dans les domaines intellectuels et moraux. Nous allons les passer rapidement en revue ici, puis nous en étudierons un certain nombre nous paraissant à juste titre

les plus généraux, pour nous montrer comment ils se retrouvent partout, aussi bien dans l'homme qu'en dehors de lui. Si nous pouvons y réussir convenablement, nous disposerons des éléments indispensables pour achever notre démonstration.

Il est incontestable que le besoin de nutrition est un phénomène d'ordre absolument général, qui ne s'étend pas seulement à l'homme, mais qui gouverne toutes choses dans l'Univers. Pour être logique, il ne faut pas, en effet, considérer le phénomène de l'absorption comme celui de prendre simplement une nourriture quelconque, ainsi qu'on l'observe chez les végétaux et les animaux. Raisonner de la sorte serait se raccourcir la vue, l'enfermer dans un cercle ou un horizon extrêmement étroit et se borner à des choses qui ne tiennent dans la nature qu'une bien faible place par rapport aux autres. En passant, il importe d'énoncer ici un principe qui est le nôtre, et que nous appliquerons tant que cela nous sera possible : Agrandir ses vues en étudiant, les agrandir et les élargir sans cesse, de manière à faire rentrer dans un même groupement de notre pensée le plus de faits, le plus d'observations possible. Plus nous réaliserons cet idéal et plus nous pourrons pressentir la vérité infinie, autant du moins que cela nous est permis dans notre modeste enveloppe.

Que sont l'absorption et l'assimilation, en tant que phénomènes, dans leurs lignes générales ?

C'est d'abord une accumulation d'énergie, dans un corps quelconque, par agglomération d'un combustible approprié.

C'est une *transformation* (une sorte de *transmutation*, devrions-nous dire, si le mot n'était pas appliqué à un autre ordre de choses que nous n'examinons pas ici) de cette énergie dans le milieu considéré avec l'aide de divers agents mécaniques ou chimiques existant déjà dans l'organisme (la chaleur, les ferments de l'estomac, etc., etc.).

C'est enfin une restitution de cette énergie sous forme de mouvements, de dilatation, d'électricité, de croissance, etc.

Si, au lieu d'observer un être organisé, nous examinons un corps quelconque, pierre, métal, nous allons retrouver une série de phénomènes absolument analogues. Bon nombre d'entre eux seront même identiques.

L'énergie reçue et accumulée d'une manière quelconque (chaleur, lumière, magnétisme, etc.) va, en pénétrant le milieu considéré, s'y répandre et y être *absorbée* au point d'y manifester une véritable forme d'assimilation.

Cette énergie sera rendue ensuite par le corps d'une manière très différente, sous forme de chaleur, de dilatation, d'électricité, de mouvement, etc.

Dans certains cas, il y aura même croissance (augmentation de masse), avec formation de cristaux ou agglomération donnant naissance à un individu spécialisé. On le voit, les résultats sont

tellement analogues, qu'il ne nous est même pas nécessaire de changer les mots pour les exprimer.

La terre, enfin, *absorbe* les rayons du soleil pour les restituer sous forme de mouvements, d'énergies multiples et de toutes natures, de croissances d'êtres de toutes sortes, et il faut bien reconnaître qu'elle même, en le faisant, ne semble pas séparer les différentes catégories par les abîmes que notre vue trop courte creuse entre eux.

Il faut cependant noter ici, en terminant, que les minéraux ne restituent pas intégralement l'énergie qu'ils ont reçue. Une certaine partie est *absorbée* par eux pour permettre les échanges d'ordre moléculaire, exactement comme les corps organisés conservent par devers eux une portion de l'énergie qu'ils ont reçue.

Dans les deux cas, l'*absorption* a le même but ; le résultat final seul peut être modifié, en raison des *milieux* où l'énergie agit.

On peut citer, à ce sujet, des phénomènes d'absorption calorifique extrêmement considérables. L'eau, par exemple, pour passer de 0° à 1° centigrade, absorbe 606 calories, c'est-à-dire la chaleur nécessaire pour élever un litre de ce liquide à 606° centigrades.

Si nous voulons pousser l'analogie plus loin encore, nous constaterons que certains corps ne peuvent se maintenir dans l'état où ils se trouvent d'une manière permanente qu'à condition d'absorber sans cesse de l'énergie qu'ils restituent

ensuite, comme nous venons de le dire. Si cette énergie vient à leur manquer pour une cause quelconque, le corps ne tarde pas à changer de nature, à devenir vétuste, tout comme si nous nous trouvions en face d'un être organisé quelconque.

On pourrait donc dire, et on se sert souvent de cette expression pour le qualifier, qu'il faut *nourrir* le corps pour le maintenir en bon état.

En vérité, il ne serait pas possible de deviner à ce moment, à moins d'en être prévenu, s'il s'agit d'un métal, d'une pierre comme la Turquoise, par exemple, ou d'un homme !...

La nutrition de tous les corps au moyen de l'énergie est donc un phénomène d'ordre absolument général, comme nous l'avions avancé. On pourrait dire encore, si on le veut, le « *don* » *d'une part d'énergie à toutes choses est indispensable pour les conserver*, mais on sent qu'on ne fait que tourner ici dans le même cercle sans avoir rien changé à la proposition.

* * *

Parmi l'ensemble des besoins que nous sommes appelés à examiner, il en est un qui certainement peut paraître le plus étudié, le plus connu sinon le plus commun de tous : nous voulons parler de L'AMOUR.

Mieux que tous les autres peut-être, ce sentier semble frayé, fouillé dans toutes ses phases, éclairé dans tous ses détours.

Tant d'hommes, tant de talents s'y sont employés, qu'il peut paraître téméraire d'y ajouter une page de plus. Mais rien peut-être, à nos yeux, n'est aussi méconnu, aussi mal compris, aussi peu scruté *scientifiquement*.

A peine aurons-nous pourtant prononcé ce dernier mot, que le physiologiste, le zoologiste et le botaniste se lèveront pour nous répondre ; ils traiteront la question, la disséqueront devant nous dans tous ses détails, et n'oublieront qu'une seule chose : c'est qu'ils auront pris l'instrument pour le son, l'organe pour le sentiment. Rappelés par hasard à la réalité, ils déclineront toute compétence et se contenteront de vous renvoyer au poète, à l'écrivain, peut-être encore aux philosophes...

Ces derniers ne traitent la question qu'avec la plus grande circonspection — quand ils la traitent !

Ils sont en effet plus acharnés à critiquer l'amour, à le maudire, à le calomnier, à l'excommunier de leur chaire qu'à l'observer froidement comme un phénomène naturel et à en chercher les lois.

Cependant il est un des plus grands mobiles, l'une des plus grandes forces non seulement de l'humanité, mais de l'univers tout entier.

Chacun s'accorde certainement à le dire, à le reconnaître, à y obéir, mais personne n'ose l'étudier.

C'est pourtant avec le seul esprit scientifique qu'on peut espérer sonder la question et y trouver

les plus précieux enseignements, non seulement au point de vue moral, mais encore et surtout au point de vue des grands secrets de la nature qui y sont contenus, et qu'on peut y découvrir.

Malheureusement, il faut le reconnaître, les idées de mœurs, de bienséance, etc., ont considérablement retardé les recherches qui auraient pu être poussées de ce côté au point de faire parler à demi-voix, à demi-mot ou parfois en latin, comme s'il pouvait exister quelque chose de honteux, de critiquable, de scabreux dans la nature lorsqu'elle est saintement interrogée et sainement suivie.

Ce n'est pas ici qu'il faut faire une étude physiologique de la question. Notons pourtant, sans nous y arrêter, qu'elle serait extrêmement intéressante.

Rien ne semble, en effet, plus capricieux, plus instable, plus changeant que l'amour, dans ses manifestations, et tout ce qu'on en a dit à ce sujet, tout ce qu'on en a chanté ne prouve qu'une seule chose : l'ignorance profonde qu'on en a. Il paraît certain que l'amour est un phénomène très complexe, se montrant comme la synthèse d'une foule de causes dont quelques-unes ont une origine physique, d'autres une origine purement émotive et intellectuelle. Cette dernière est assurément l'un des principaux points de concentration des forces, agissant (peut-être) comme une masse résistante où l'énergie vient se heurter pour rebondir ensuite et se réfléchir à la façon d'un

rayon lumineux rencontrant la surface d'un miroir, en prenant une direction déterminée.

Au point de vue émotif, l'amour se manifeste comme une sorte d'ivresse qui s'empare de l'être et paralyse un certain nombre de ses facultés, plus spécialement la prudence, la conscience du danger, la réflexion et la patience.

Au moment de l'éclosion du sentiment, on se sent envahi plus ou moins subitement par une force inconnue qui s'empare de vos sens et agit d'abord très puissamment sur la circulation du sang.

Les oreilles bourdonnent, la face se congestionne et la démarche peut être parfois chancelante quand l'impression est trop violente. Plus tard, elle s'équilibrera en changeant un peu, car le corps aura suffisamment repris son assiette pour pouvoir se dominer.

Puis les nerfs entrent en action. Les ébranlements seront d'abord vifs et saccadés ; la personne tremblera comme une feuille, même si le nom de l'être aimé est prononcé devant elle.

Enfin l'équilibre se rétablira avec le facteur nouveau qui aura fait irruption dans l'organisme. Les ébranlements seront moins perceptibles, mais les oppressions nerveuses continueront et seront parfois si grandes, que le sujet semblera étouffer et désirer de l'air. Ces phénomènes se manifesteront extérieurement par de violents soupirs qui le soulageront momentanément.

Lorsque le « sentiment » aura suffisamment

progressé, en général, l'être éprouvera une grande aversion pour tout ce qui pourra le distraire de son obsession favorite. Il aura surtout une tendance à s'isoler, à se cacher, à s'enfuir. Cette sensation a deux causes : la première est la satisfaction de l'ivresse ressentie, ivresse qui, au même titre que celle procurée par le haschisch, l'opium, etc., sera trop agréable pour ne pas être constamment recherchée ; la seconde est une inquiétude mal définie, provenant surtout de ce que l'être atteint par l'amour perd la plupart de ses moyens de défense, ainsi que nous l'avons dit.

Le peu de conscience qui lui reste l'incite vaguement à rechercher la solitude et la sécurité avec l'objet aimé, pour en jouir plus tranquillement d'abord, et pour se mettre ensuite à l'abri de toute attaque imprévue.

Il semble bien, ici, que tout soit mis en œuvre par la nature en vue d'assurer à ces deux êtres la possession et la libre disposition de toutes les forces qui leur sont indispensables pour leur donner toutes les chances possibles de succès.

Ce n'est pas là une image, comme on pourrait le croire : il est incontestable que les choses se passent ainsi pour atteindre plus sûrement le but final.

Bien des observations resteraient à faire ici, mais il faut absolument nous borner. Nous ne sommes en effet encore qu'au péristyle du Temple.

Et, pour ne parler que du seul être humain, un volume entier serait à peine suffisant pour peindre toute la suite d'événements et de gestes qui suivront les premières atteintes de l'amour chez lui.

Au point où nous en sommes, pourtant, nous pouvons déjà tirer quelques conclusions générales de ce que nous avons examiné et étendre nos études sur un large espace. Tout d'abord, il y a lieu de remarquer que l'amour semble être une force EXTÉRIEURE. Nous l'avons vu tout à l'heure s'emparer de l'être, s'installer en lui et le faire agir avec une énergie despotique. D'où vient-il, pourtant ? Est-ce l'éclosion naturelle d'une maturité arrivée à son terme, et inhérente à la constitution de l'organisme, ou devons-nous y voir au contraire une manifestation complètement extérieure, ainsi que nous l'avancions plus haut, d'une forme spéciale, envahissant l'être comme certaines affections pathologiques peuvent le faire ?

La question est complexe, mais non insoluble. Pour la résoudre, il faut analyser soigneusement ce qui se passe autour de nous et en nous. D'abord, il est bien évident qu'il ne s'agit pas ici d'un phénomène particulier à l'homme. Bien au contraire, nous pouvons le constater chez tous les êtres qui nous environnent : chez les uns, comme les insectes, par exemple, l'amour est une des dernières actions, une sorte de couronnement de la vie.

Agréé par la femelle qu'il a recherchée, le mâle, s'il n'est pas dévoré, ne tarde pas de toute façon à mourir au bout de peu d'heures, épuisé, ou, ce qui est plus admissible, arrivé à la fin de son cycle d'existence terrestre dont la reproduction marque le geste ultime. Il y a là, en passant, une expression du beau qui mérite bien d'être notée particulièrement.

L'amour, comme dernier acte de l'existence, est un idéal poétique qui a inspiré nombre d'auteurs, sans penser peut-être que leur rêve était si près d'eux et si facilement vérifiable.

C'est d'ailleurs au moment où ils rutilent des plus belles couleurs, où ils sont parés de tout leur éclat, que les insectes s'accouplent pour disparaître ensuite.

Le paroxysme s'exprime ici dans toute sa puissance.

En examinant la façon dont il s'est produit, on ne peut douter qu'il est le fruit du développement complet de l'animal, dont les œufs ne pourraient éclore, s'ils n'avaient eu le temps de croître convenablement dans le corps de la mère avant la fécondation. La faculté qu'ont d'ailleurs les insectes de se transformer fait que leur vie embryonnaire constitue le plus souvent la plus large partie de leur existence.

Leur sortie de l'état larvaire, passé soit dans l'eau, soit sous terre, soit comme parasites, ne s'effectue justement que par les forces de l'amour.

L'impérieux besoin de *changer de milieu*, de

se mettre à l'abri des ennemis ordinaires de l'espèce, de s'isoler le plus souvent, revêt ici le caractère d'une magnifique démonstration.

Des moyens de transport rapides, un changement d'état complet permettent l'accomplissement de la fonction dans les meilleures conditions possibles, la dissémination de l'espèce sur de vastes superficies, et le choix des lieux, qui cette fois est laissé à la complète appréciation des parents.

Remarquons toutefois que la transformation ne peut s'opérer, pour quelques insectes, que si certaines conditions de milieu et de température sont réalisées autour d'eux.

Si ces conditions ne sont pas atteintes, l'animal prend une forme de vie ralentie et peut passer plusieurs saisons sans opérer sa transformation.

La rencontre de toutes ces circonstances est bien une preuve que l'amour, dans ce cas, n'est pas le seul fait de l'être considéré, mais bien des forces extérieures qui concourent avec lui au résultat de l'œuvre.

Chez les plantes, la remarque que nous faisons ici prend une fréquence beaucoup plus grande, et elle est très facile à observer.

Nombre d'arbres fruitiers, poiriers, pruniers, etc., le manifestent communément, au point que certains d'entre eux peuvent sauter parfois plusieurs saisons sans porter la moindre floraison.

Chez les Infusoires, les choses sont encore

plus étranges et plus frappantes. La multiplication des individus par fractionnement, si semblable à celle des cellules ordinaires de tous les organismes végétaux et animaux, ne peut s'opérer que dans un milieu favorable en dehors de toute question de développement personnel. Il est en effet extrêmement aisé, quel que soit l'âge de l'infusoire considéré, d'arrêter toute reproduction, et même les manifestations de sa vie, en le privant d'eau.

On peut le laisser dans cette situation pendant plusieurs années, il suffit ensuite de lui rendre quelques gouttes de liquide pour voir le travail de reproduction reprendre avec sa vie au point même où on l'avait arrêtée. Il y a donc ici, d'une manière très nette, concours des forces extérieures autant qu'intérieures à l'être pour amener le phénomène.

Allons plus loin : Affirmons qu'un être quelconque, même des plus perfectionnés, au sens ordinaire du mot, ne peut se reproduire convenablement que si les conditions extérieures de milieu sont réalisées.

Les conditions contraires sont, en général, le mauvais climat, la mauvaise nourriture, certaines influences électriques et magnétiques, telles qu'un violent orage, etc.

C'est ainsi qu'il faut s'expliquer, même chez l'homme, la stérilité de certaines unions, qui demeurent sans fruits pendant un grand nombre d'années, alors que, transportés dans certains

pays plus spécialement favorables (comme la Chine et une certaine partie des Indes et du Tonkin), ces mêmes époux peuvent avoir beaucoup d'enfants.

On pourra m'objecter ici que nombre d'Européens, expatriés dans les régions que nous venons de nommer, perdent au contraire la faculté de se reproduire. Mais il ne faut pas en rechercher l'origine dans l'inaptitude du pays.

A salubrité égale, la raison des ménages inféconds, dans ce cas, réside presque uniquement dans une débilité due à des habitudes d'intempérance ou à des fatigues quelconques qui ruinent naturellement l'organisme. Il est absolument prouvé aujourd'hui (et nous l'avons observé nous-même) que certains pays possèdent plus que d'autres la faculté de favoriser beaucoup ou de ralentir au contraire la reproduction. Dire d'une race qu'elle est prolifique, ou d'une autre qu'elle est stérile, c'est commettre une erreur philosophique autant que physiologique.

Comment une race « stérile » aurait-elle pu se maintenir jusqu'à nous sans avoir disparu depuis longtemps ? Pourquoi d'ailleurs le serait-elle devenue, si des causes extérieures (extermination accidentelle, disparition des moyens de subsistance, et surtout changement du climat, c'est-à-dire de milieu) n'étaient pas venues l'affaiblir et l'anéantir ?

Notez bien que prétendre au *vieillessement* des races et à leur extinction pour ce motif est

une thèse qui ne peut être sérieusement soutenue. Une race ne vieillit pas logiquement, puisqu'elle se renouvelle sans cesse. Il faut donc que d'autres causes se soient produites qui l'aient attaquée d'une façon quelconque, de manière à amener son extinction. Nous avons pu remarquer notamment que l'Afrique, malgré ses climats divers, se maintient très peu prolifique. Ce Continent semble bien, sous ce point de vue, être à son déclin, et il est très certain qu'il n'a pas été toujours, à cet égard, tel que nous le voyons aujourd'hui. La race humaine n'est pas la seule qui ait à souffrir de ce pays. La plupart des animaux domestiques n'y acquièrent qu'une très maigre postérité, et il est extrêmement probable que les races supérieures y perdent peu à peu le pouvoir de s'y multiplier, pouvoir qu'elles ont certainement possédé autrefois à un degré beaucoup plus élevé. Cette influence ne se limite pas au Continent seul. Les îles voisines, et surtout Madagascar, y participent d'une manière singulière. Là, la famille humaine dépasse très rarement trois enfants. Les poules et les autres oiseaux domestiques y sont d'un élevage très difficile, et, lorsqu'ils sont lâchés à l'état sauvage, ils ne tardent pas à disparaître par l'insuccès qu'ils éprouvent à élever leurs petits.

A ce sujet, nous nous permettrons en passant de signaler ici une remarque qui mérite d'être vérifiée attentivement par tous ceux qui en auront l'occasion. Les terrains de la période Secondaire, plus spécialement le Jurassique, mais également,

quoique avec moins de force, le TRIAS et le Cretacé, jouissent de la funeste propriété d'être, par-dessus tous les autres, improductifs. Le Primaire et le Tertiaire, par contre, sont extrêmement favorables au développement de la faune et de la flore d'un pays. Le Quaternaire, à beaucoup d'égards, a bien moins de puissance.

Il ne s'agit pas ici du degré de fertilité des terres, qui peut être extrêmement variable d'une région à une autre, même dans des pays à formation générale Secondaire, mais bien d'une propriété inhérente au sol, à l'air qui le surmonte (peut-être ?), à des radiations radioactives ou autres d'une nature inconnue.

Il est très facile de constater l'aspect triste et empreint d'une mélancolie profonde que l'on rencontre dans les terrains de l'époque Jurassique, partout où ils existent.

La végétation même y est chétive et peu prospère, d'une nature spéciale.

Contrairement à ce que nous avons observé dans l'Afrique, l'Asie est un pays essentiellement pré-disposé pour la multiplication des races animales.

Dans l'Indo-Chine, au Tonkin, dans l'Inde et en Chine, il suffit de laisser les oiseaux de basse-cour vaguer en liberté sans s'en préoccuper pour les voir prospérer d'une manière étonnante¹.

¹ Tout ce que nous disons des pays cités dans ce livre est dû à notre propre expérience, pour les avoir étudiés sur place et longtemps parcourus.

L'homme n'y a pas moins de succès ; toutes les autres races y croissent avec la même rapidité. Cependant, dans les pays ou les pointements Secondaires se manifestent, tels qu'au Yunnan (Nord du Tonkin), par exemple, sur un espace presque aussi grand que la France, la région reprend immédiatement son caractère mélancolique et peu habité.

Une autre preuve que nous pouvons ajouter ici, tendant à démontrer qu'il ne faudrait pas chercher dans la race elle-même la raison de son appauvrissement, est justement dans les nègres d'Afrique, qui vont en s'éteignant lentement dans leur propre pays d'origine, tandis que, transportés comme ils l'ont été, à l'époque de l'esclavage, en Amérique et ailleurs, ils n'ont pas tardé à s'y multiplier d'une étonnante manière, au point de faire craindre pour ces contrées un péril national (?).

L'influence du sol, du milieu, est donc toute puissante, ainsi que nous l'avons dit, pour modifier ou faire disparaître les races, et il est à noter que ce n'est pas sur l'enfant mort en bas-âge que l'effet se manifeste, mais bien par l'incapacité relative dans laquelle les êtres sont mis de se reproduire facilement.

Il faut noter en outre que, dans tous ces pays, l'amour revêt un caractère plus bestial, plus inférieur et plus rudimentaire qu'ailleurs. La famille n'y est guère constituée que par une agglomération fortuite, mais peu étendue moralement. Les

liens familiaux d'ailleurs y sont très peu développés.

A Madagascar, par exemple, le Malgache n'a pas de la famille un sentiment très élevé. La mère est seule le chef de la communauté : ses enfants sont à elle, et le père n'a aucun droit sur eux.

Le nègre d'Afrique n'élève pas sa femme beaucoup au-dessus de la première bête de somme venue.

Tout à fait au Nord de ce Continent, et même en Arabie (que l'on peut considérer comme faisant plus rationnellement partie de l'Afrique que de l'Asie), les peuples qu'on y rencontre, principalement les Turcs et les Arabes, auraient depuis longtemps cessé d'exister s'ils n'avaient combattu l'extinction de la race au moyen de la Polygamie, qui leur assure un certain nombre d'enfants.

Mais ce n'est pas en ces pays qu'il faut rechercher un bien grand sentiment et une organisation familiale telle qu'on la trouve en Extrême-Orient.

L'Arabe et le Turc sont aimés, plutôt redoutés, comme chefs de familles, mais les mères jouent toujours un rôle effacé, plus ou moins obscur. Jamais on n'en parle, jamais l'Arabe qui se respecte ne sortira ni avec sa femme, ni — ô ironie ! — aux côtés de sa mère, comme on le voit dans l'Inde, par exemple.

L'amour n'existe pas, ou est étouffé le plus possible, chez ces peuples qui méprisent la femme. Il en résulte que, pour eux, la tendresse

est à l'état inférieur par rapport aux autres nations que nous avons nommées en passant, et la tendresse est à l'amour vulgaire ce que la vapeur est à l'eau qui la supporte.

Dans le rapprochement de ces êtres, la femme n'a que très rarement le même élan passionné pour l'homme, et les enfants viennent moins souvent, ou sans forces pour résister aux maladies qui les attaquent rapidement.

* * *

Dans cette digression, un peu longue peut-être, nous nous sommes efforcé de démontrer que les hommes, pas plus que les animaux, n'ont complètement part aux phénomènes qui les incitent à s'aimer, à se rechercher, à se reproduire. L'amour, chez eux comme chez tous les êtres, n'est pas seulement l'effet d'un épanouissement physique, personnel, il est aussi facteur des influences extérieures, et on pourrait dire avec autant — sinon plus — de raison que l'homme adulte est un instrument dans lequel l'énergie portant le nom d'amour vient se manifester. — Cet instrument est accordé à un moment précis de son existence, et c'est alors seulement que ces cordes, pour user d'un langage figuratif, se trouvent suffisamment tendues pour vibrer à l'unisson avec les ondes d'amour, dont l'énergie puissante bouillonne à travers l'immensité.

Constatons de plus que si l'amour recherche le

mystère, la sécurité, il est avant toutes choses
FILS DE LA LUMIÈRE¹.

Effectivement, la saison des amours, chez les végétaux et les animaux, renaît avec le retour du soleil.

Chez l'homme, on peut constater que les fiançailles et les mariages se font 50 fois sur 100 pendant les mois d'avril, mai et juin, parfois jusqu'en juillet, c'est-à-dire au moment où le soleil nous envoie son maximum de rayonnement.

Nous savons que la germination est spécialement favorisée par la lumière, et nous savons encore que les enfants sont plus généralement conçus pendant l'hiver, c'est-à-dire au moment où la « tension lumineuse » commence à remonter sa courbe, et que le soleil est, astronomiquement, plus rapproché de nous.

Tous ceux qui ont été témoins d'une éclipse solaire ont certainement senti ce voile de tristesse qui se répand subitement sur la nature. L'oiseau arrête sa chanson dans les bois, et les animaux

¹ Sans aucunement se targuer de philologie, il est assez curieux de constater ici que la lettre *m*, retirée du mot amour, donne justement Aour, qui, en hébreu ou en arabe, signifie : la lumière.

Dans l'antiquité, les Egyptiens avaient déjà fait cette observation et l'avaient fixée dans leur dogme religieux pour lui donner la plus haute consécration, la plus puissante expression ; effectivement, Horus, le fils, c'est-à-dire le fruit, la personnification de l'amour, est né d'Osiris, le soleil.

cherchent à fuir ou manifestent une grande inquiétude.

Quant aux hommes, même les plus instruits et les moins superstitieux, ils ne peuvent se défendre d'un mouvement involontaire d'angoisse et d'anxiété qui leur étreint le cœur instinctivement.

C'est que la joie, le bonheur et l'amour — à sa plus haute expression — disparaissent avec l'extinction de la lumière, et l'approche de l'obscurité est toujours une forme de la mort.

La lumière, la grande créatrice de l'amour, est répandue en toutes proportions à travers l'infini, et il ne faut pas plus s'étonner de la voir se centraliser dans certains points éclatants que nous nommons des soleils, qu'il ne faut s'arrêter devant l'étrangeté d'un couple ou d'une famille qui a pu se rechercher à travers le monde et se créer sur un point quelconque de la terre.

Par le fait même qu'il découle de la lumière, comme toutes les autres forces, l'amour est donc une *force SIDÉRALE*, c'est-à-dire Universelle. Bien des questions et bien des problèmes mériteraient d'être traités et résolus ici, mais il faut forcément nous restreindre.

Constatons cependant que l'amour est *partout créateur*, à quelque région qu'il s'adresse.

Dans le domaine intellectuel, il est la raison d'être, la base de la société.

Il serait puéril de prétendre, en effet, que l'origine de la société est le besoin de se protéger

des dangers : c'est la conséquence, qu'on devrait dire.

Effectivement, chez les autres êtres, comme les hirondelles, les fourmis, etc., l'union est basée sur une affection réciproque qu'aucun observateur ne me contestera, pour peu qu'il y réfléchisse.

Chez les éléphants, si remarquablement intelligents, l'affection prend des formes beaucoup plus élevées encore.

Nous avons vu plusieurs fois, dans les troupes d'éléphants sauvages, les petits téter indistinctement toutes les mères qui avaient du lait, et qui les recevaient toujours tous uniformément bien, avec la même douceur et la même tendresse.

S'il est vrai qu'ils se protègent par une garde vigilante, confiée au plus âgé et au plus fort d'entre eux, cette protection disparaît quand la troupe se croit en sécurité ; et c'est bien l'affection, l'amour qui gouvernent seuls, et qui servent de première Loi à ces associations.

Dans le domaine moral, c'est encore lui qui crée ou détermine les qualités de prévoyance, de fraternité, de dévouement qui, dans leur plus haute expression, prennent le nom de foi, d'espérance et de charité¹.

¹ Cette conclusion n'est pas habituelle, en philosophie, mais nous allons néanmoins tomber d'accord avec tous : Il suffit de penser que la foi est une croyance en l'avenir,

Dans le domaine physique, l'amour est la raison d'être de toutes les créatures et, par conséquence obligée, de toutes les formes virtuelles de cet ordre.

Pour tous les êtres animés, son processus est le même, et nous sommes là en face d'une loi extrêmement générale, dont l'origine est DANS LA NATURE et non dans les êtres.

Irait-il jusqu'au minéral ?

L'affirmer ici sans preuves convaincantes serait risquer des critiques inutiles ; mais la lumière frappe et traverse tous les corps connus, et elle les impressionne d'une manière impossible à nier aujourd'hui : toute force n'est que du mouvement, et l'amour, qui est lui-même une forme de mouvement, n'est donc pas autre chose qu'une force...

Un jour, peut-être, on découvrira que la cohésion n'est en somme que de l'amour moléculaire ! Mais hâtons-nous de quitter ce terrain en apparence paradoxal pour regretter qu'une barbare forme de civilisation ne permette pas d'étudier l'amour dans ses manifestations physiologiques et dans ses sensations, comme on étudie les autres sciences. Cette condition si indispensable, ce grand organisateur de la société, de la famille,

tout comme la prévoyance le prépare ; l'espérance est une confiance dans le présent, dont la fraternité est la base nécessaire. Quant à la charité, c'est du dévouement en œuvre.

de tout ce qui peut nous donner ici-bas un intérêt et un but à la vie, n'a pas trouvé grâce devant la sévérité des docteurs, gardiens farouches d'une morale qu'ils ignorent dans son essence intime.

Combien d'unions, combien de ménages seraient-ils plus heureux, si l'homme comme la femme *savaient*, s'ils pouvaient être suffisamment éclairés pour ne pas niveler l'amour et le confondre avec la froide et sèche idée du « Devoir conjugal », que l'on impose à la femme comme condition (mot horrible) du mariage, au lieu de le lui faire souhaiter comme son aurole !

Ce ne sera jamais avec le devoir sec et austère seul qu'on enchaînera les êtres, et lorsqu'on ne comptera plus que sur lui, il ne restera plus grand'chose à espérer d'un tel homme. On peut bien nous démentir : L'histoire, avec la majesté de ses siècles, est là pour nous donner raison. En résumé, constatons ici que les BESOINS d'amour, qui constituent dans toutes les sphères une nécessité absolue, ne sont pas dus à notre propre initiative.

L'amour, nous avons essayé de le démontrer, nous le répétons, est, dans son essence, une *FORCE SIDÉRALE*.

Dans sa manifestation purement organique, il possède la propriété de communiquer le mouvement, c'est-à-dire la *vie*, à une masse de protoplasma chimiquement synthétisable, mais inca-

pable sans lui de se spécialiser en une forme, en une espèce déterminée.

S'il est vrai que l'œuf est fécondé, chez les plantes comme chez les animaux, par des anthérozoïdes ou des spermatozoïdes identiques au point de vue général, qui se développeront plus tard dans un milieu approprié, on oublie toujours beaucoup trop facilement qu'un *acte de volonté* a précédé cette fécondation et que c'est EN LUI qu'il faut d'abord rechercher *l'origine de l'Etre*.

Ainsi traitée, la question changera complètement de face.

En l'étudiant d'une manière toute scientifique, on constatera d'abord comment, sous une apparence capricieuse et si variable, comme nous l'avons dit en commençant ce chapitre, l'amour est une manière d'onde très uniforme dans ses manifestations spéciales, avec des périodes de maxima et de minima, et des paroxysmes très analogues dans la généralité des êtres, très semblables chez ceux à parenté relativement rapprochée, comme les animaux supérieurs.

On découvrira peut-être alors la synchronisation qui transforme l'énergie générale répandue dans l'univers en une spécialisation capable de manifester le phénomène de la vie organique — la déclancher, oserions-nous dire.

Considéré sous ce jour, l'amour appartiendra forcément à la philosophie, et il sera possible, enfin, de saisir sa constitution intime, de la définir exactement, et arriver peut-être à le

développer et à le conserver à volonté chez les êtres.

En pénétrant plus avant encore, cette étude nous amènera enfin à soulever l'un des plus impénétrables et des plus mystérieux voiles de la création, et, bien loin de nous pervertir et de nous abaisser, elle ne pourra que nous donner une affection plus profonde pour la nature, une admiration plus grande pour l'UNIVERS, et un respect plus sincère pour l'humanité.

CHAPITRE IV

Choix, consolidation et fixation des idées.

Comment apprendre à penser.

Solidité des conceptions réalisables.

Arrivé à ce point de développement de notre ouvrage, il importe de rappeler la route que nous nous sommes efforcé de suivre jusqu'ici.

Nous avons adopté un plan méthodique basé sur *les faits*, qui nous ont toujours paru la meilleure des philosophies.

Une théorie s'appuyant sur des mots, des nuances, des valeurs, peut créer une sorte de monde idéal dont le correspondant n'existe pas sur la terre.

La nature de l'homme, tout aussi bien qu'une grande dose d'atavisme, le poussent trop souvent à préférer cette voie idéale — mais décevante — à toutes les autres plus solides et plus sûres.

Le Poète, l'Artiste réclament vivement le privilège de ne pas représenter ce qui *est*, mais bien ce qui *pourrait être*.

La plupart d'entre eux ne réfléchissent pas, en s'exprimant ainsi, qu'ils ne peuvent rien imaginer, rien faire qui n'emploie les objets de la réalité, c'est-à-dire *QUI EXISTE QUELQUE PART*¹.

Toute conception s'écartant de ce principe revêt forcément le caractère de la folie. On peut, par exemple, imaginer un homme volant, si on admet que son corps soit devenu beaucoup moins dense que le milieu environnant, propriété attribuée par certains auteurs à la nature de l'âme, quoique la théologie enseigne que *l'âme est un être IMMATÉRIEL*, c'est-à-dire, logiquement, n'ayant aucune forme possible dans le milieu qui nous entoure. Pour le voir voler, il faudrait qu'il lui eût poussé des ailes, c'est-à-dire être devenu possesseur de *six membres*, alors que la nature souverainement intelligente et calculatrice ne lui en a accordé que *quatre* depuis une antiquité ancestrale remontant déjà jusqu'à la division des êtres vivants en insectes, en crustacés, et des premiers vertébrés, c'est-à-dire aux temps géologiques les plus reculés.

Il peut paraître bien étonnant que l'homme, aussi bien que tous ses voisins dans l'espèce animale, n'ait eu justement jamais plus que quatre membres pour faire face à ses besoins, assurer sa défense et soutenir son existence !

¹ Il est bon d'ajouter pourtant que l'Artiste devient *vrai* aussitôt qu'il cherche à rendre des *impressions* ressenties par lui.

En étudiant les moyens de locomotion qui nous sont dévolus, ou ceux qu'on serait tenté d'imaginer à un être, ainsi que nous le disions plus haut, on arrive toujours à des membres quelconques s'appuyant sur un *milieu résistant*, sans lequel toute progression nous semble impossible.

Certains crustacés pourtant ont un système très différent, comme on le sait, des autres animaux : ils progressent par *réaction* en utilisant un siphon qu'ils remplissent d'eau et expurgent tour à tour, tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, en se communiquant ainsi une marche saccadée. Jusqu'ici, c'est toujours en agissant sur le milieu environnant que le mouvement se produit.

Mais la nature va se charger de nous en montrer d'autres qui pourraient sembler à nos yeux le comble de la perfection, mais qui en tous cas n'ont rien à faire directement avec les précédents.

La terre et les autres corps célestes se meuvent, en effet, dans l'espace en progressant sans le secours d'aucun appui visible ou invisible.

On peut m'objecter pourtant que ce mouvement est dû à une impulsion mécanique primordiale et n'a rien de volontaire en soi, comme on le constate pour les autres êtres que nous avons examinés, et la preuve de ce mouvement « aveugle » serait justement dans sa liaison à l'astre central et dans son « impossibilité » de changer de direction pour une cause personnelle.

Mais c'est encore montrer là un bien pauvre esprit philosophique.

Devons-nous en effet inférer, de ce que nous constatons des mouvements adaptés à des genres d'existences si différentes les unes des autres, qu'un être ne peut avoir de vie propre à moins d'exécuter des mouvements que rien ne peut faire prévoir, et qui semblent émaner de sa fantaisie pure ?

Imaginons, par exemple, un individu d'une race inconnue et très différente de la nôtre qui serait placé suffisamment loin de la terre pour n'apercevoir de nous que nos mouvements principaux, à l'aide d'un fort télescope.

Il ne tarderait pas certainement à noter et à prédire avec exactitude l'heure de notre coucher, de notre lever, de notre souper, etc.

Si cet être ne se nourrissait pas comme nous, ne serait-il pas incité à croire à un automatisme complet dans nos mouvements, et ne pourrait-il en conclure négativement quant à notre intelligence et à notre volonté ?

Certains animaux renfermés dans des cages : les écureuils, par exemple, répètent le même geste et le même mouvement pendant un temps très long sans qu'on puisse remarquer de différence dans leurs attitudes.

Si nous examinons le monde des zoophytes, les polypiers, etc., nous allons rencontrer des animaux qui font indéfiniment le même geste : pomper de l'eau par un orifice pour la rejeter par un autre. Ce mouvement est tellement automatique, que rien ne nous permettrait de croire

à l'existence particulière de ces singuliers êtres. Il faut le secours du microscope pour reconnaître souvent les proies qu'ils dévorent au passage ; et cependant ces êtres *pensent*, puisqu'ils ont conscience du danger et qu'ils cherchent à l'éviter.

Je sais !... vous allez me parler de « réflexes, d'atavisme », etc., pour expliquer ces mouvements, mais enfin, il faut bien d'abord que cet atavisme ait *commencé* quelque part et à un certain moment.

Et même si la répétition absolue des gestes se produisait, qui peut nous autoriser à un jugement aussi prompt et aussi radical — pour ne pas dire téméraire ?

Nous ne déterminons les choses qu'en les comparant avec d'autres, et c'est pourquoi nous manquons de base absolue pour une réelle mesure.

Faut-il en conclure que ces animaux ne vivent pas ?

Ce manque d'étalon, de mesure, pour tout ce qui nous environne, se fait de plus en plus cruellement sentir, et c'est un des plus graves soucis de la science de nos jours. Choisir l'homme pour ce but est un système impraticable aussitôt qu'on s'éloigne de lui, ou des êtres analogues à lui.

Ce moyen a pourtant été préconisé par le plus grand nombre de philosophes de l'antiquité, et même du Moyen-Age.

Il ne pourrait subsister longtemps aujourd'hui parmi les savants dignes de ce nom. Chacun, en

cela, sera d'accord avec nous, mais on ne sait par quoi le remplacer.

Certaines classes d'animaux ne dépassant pas la taille du centième ou du deux centième de millimètre (et, par conséquent, encore très volumineux microscopiquement parlant) ignorent certainement ce que peut être la pesanteur, ou tout au moins en ont des sensations très différentes de nous.

Le moindre courant d'air, le moindre mouvement des fluides qui les environnent les entraînent irrésistiblement à toutes les distances possibles.

Pour de tels êtres, que pourrait bien signifier la gravitation et tout ce qui s'y rapporte ?

On le voit, appliquer à ceux-ci les évaluations faites pour ceux-là serait se tromper misérablement. Et nous pouvons pourtant nous surprendre à le faire sans cesse, parce que notre éducation et nos habitudes de raisonnement nous amènent presque malgré nous à voir et à sentir comme on nous en a instruits, parce qu'il est plus facile d'admettre des idées reçues que d'en faire table rase pour chercher ailleurs, et d'une façon nouvelle, la solution de la question.

Ce sont là de mauvaises habitudes qu'il faut évidemment perdre, si nous voulons voir et penser philosophiquement.

A l'heure actuelle, nous pouvons avancer, sans crainte d'être démenti par la science, que *la Vie se manifeste et peut se manifester de toutes les manières possibles dans l'étendue*, et qu'il ne faut pas limiter son expression aux seules idées

d'absorption de substance, ou de respiration, dans l'ordre habituel que nous croyons voir, sous peine de créer des systèmes sans durée ou de nous induire simplement en erreur.

Nous constatons par exemple une *Loi générale* que nous avons rétrécie en mécanique d'une manière lamentable, en disant qu'un corps ne peut rendre que l'énergie qu'il a reçue.

En adoptant ces hypothèses, passées pour beaucoup à l'état de postulat, nous allons nous heurter à des phénomènes étranges, que Sir William Ramsay a commencé lui-même à ébranler en ajoutant à la proposition la parenthèse « *NON ORGANISÉ* », qui sépare déjà une immense classe d'êtres de l'ensemble général.

Ce savant avait compris qu'on ne pouvait se montrer aussi exclusif, et les troublantes manifestations de la vie l'avaient rendu perplexe.

A ceux qui ont observé la mort un grand nombre de fois, nous poserons simplement ces questions : Quel rapport y a-t-il entre le modeste embryon qui s'installe dans un œuf microscopique et l'homme de génie qui en est issu plus tard ?

D'où ses facultés lui sont-elles venues, et comment la mort peut-elle les anéantir tout d'un coup ?

Où s'est enfuie cette vie qui rayonnait et faisait de lui un être si supérieur ?

Comment pouvez-vous admettre cet adage

cent fois vérifié : *Natura non fecit salutem*, et ce qui se passe au moment où un être disparaît ?

La balle qui frappe le soldat a-t-elle anéanti la vie comme si elle était perdue ?

Et, si elle n'est pas perdue, comme vous vous refusez à le croire, où est-elle allée ?

Pensez-vous que l'homme de génie de tout à l'heure ait amassé sa science dans sa nourriture, ou dans son ambiance ?

S'il en était ainsi, nous le serions évidemment tous ! ou, pour mieux parler, il n'y en aurait jamais.

Mais s'il n'a pas pris son génie dans ce qu'il a absorbé, *que restitue-t-il donc ?*

Vous me direz peut-être qu'il le crée ? En ce cas, la chose serait plus merveilleuse encore, mais elle aurait pour résultat de démolir immédiatement toute votre proposition.

N'est-il pas singulier de penser que ces choses ont toujours existé devant nos yeux et que, pour nous éviter souvent la peine de chercher, ou même de réfléchir, nous les ayons niées tout simplement, ou recouru à des arguments théologiques ou autres encore plus difficiles à accepter par la raison pure sans aucun *contrôle* ?

Pourquoi tant de divergences, d'hésitations, de doutes, de négations intéressées, ou d'affirmations sans preuves ?

Pourquoi le savant officiel de nos Universités se détourne-t-il de leur étude pour ne pas paraître ridicule (!) aux yeux de ses contemporains ?

Ridicule ? Hélas, c'est tout ce qu'on oppose à ces idées, à ces constatations. Un phénomène de la nature est là, devant nous ; nous le reconnaissons malgré nous ; il nous écrase à chaque minute par son évidence, et nous trouvons qu'il vaut mieux rire et s'en moquer plutôt que de s'y taire et de chercher ? — Allons, il faut reconnaître ici que notre ignorance mérite bien d'être châtiée par notre aveuglement !

Nous pouvons retrouver ce même esprit à l'origine de chaque découverte scientifique importante.

Mais alors, me direz-vous, pourquoi avons-nous cette tournure de pensée ?

Où est le coupable qu'il faut punir ?

Le coupable ? il est formé de siècles de servitude intellectuelle et morale, de servitude plus terrible que toutes les autres, parce qu'on s'y soumet sans même s'en apercevoir.

Pour l'adoucir, on lui donne mille noms aimables : C'est la méthode, la tradition, le bon sens, le sens commun, la *VÉRITÉ* (!). Et c'est au fond la mode, et, derrière cette mode, le plus souvent, Monsieur un tel...

Je m'arrête. — Personne certainement ne me contredira, et on admettra avec moi sans peine que l'esprit de routine a bien logiquement ici sa plus naturelle conclusion.

Tâchons donc de n'être pas le Monsieur un tel ci-dessus, et revenons à notre thèse.

Il faut d'abord se donner un fil conducteur

basé sur l'analogie et le suivre, en dépit de toutes les objections, jusqu'au moment où *soi-même* on arrive à la conclusion de son exactitude ou de son erreur.

Prenons des exemples capables de fixer le lecteur sur la valeur de cette méthode. Nous disions, dans les premières pages de cet ouvrage, que les classifications artificielles, Linéennes ou autres, avaient toutes abouti au plus lamentable effondrement auquel on puisse assister.

C'est que ces classifications sont basées sur des caractères, et que ces caractères finissent par se transformer, se fondre les uns dans les autres au point de disparaître complètement, comme nous l'avons déjà expliqué.

Si, abandonnant les formes organiques, nous étudions la minéralogie, plus simple ou, pour parler exactement, beaucoup plus FIXE dans ses résultats, nous allons y voir se déterminer l'espèce minérale par transformations des *six* figures de la géométrie cubique, qui *toutes* émanent du tétraèdre générateur.

Il y a là un véritable processus extrêmement intéressant à retenir.

Toutes les espèces minérales, en effet, viennent de la forme tétraédrique et y retournent en dernière analyse : c'est *le lien commun* qui les unit les unes aux autres. *Mais le mouvement imprimé à ce tétraèdre — sa juxtaposition et son assemblage dans différentes directions — finit par créer tous les sujets cristallographiques.*

Ce mouvement se synthétise suivant six ordres principaux, lesquels à leur tour donnent naissance à toutes les dérivées possibles.

Si nous songeons à ce que nous avons dit plus haut de l'énergie et de son assimilation spéciale dans chaque être, nous arriverons forcément à cette importante proposition, qui mérite de fixer sérieusement notre attention :

LA MÊME FORCE PEUT, EN CHANGEANT DE DIRECTION, CONSTRUIRE A CHAQUE FOIS UN ÊTRE NOUVEAU.

LA FORME MATÉRIELLE, C'EST-A-DIRE LE TÉTRAÈDRE, RESTE LA MÊME EN PRINCIPE (COMME LA CELLULE POUR LES ÊTRES ORGANISÉS), MAIS L'INDIVIDU SERA TOUT AUTRE, ET PARAITRA AINSI UNE ESPÈCE TRÈS DIFFÉRENTE, TOUT EN AYANT ABSOLUMENT AU FOND LA MÊME ORIGINE.

Nous allons trouver dans ces quelques lignes le point de départ (en tant que forme) de toutes les espèces.

Nous pourrions aussi y constater cette merveilleuse loi d'analogie qui gouverne tout l'Univers, et qui nous permettra de tout comprendre en lui, pourvu qu'on sache la reconnaître et l'appliquer judicieusement.

Quelle similitude ne trouvons-nous pas, en effet, ici, entre la juxtaposition des tétraèdres suivant *certaines directions* et celle des cellules que groupe un œuf fécondé autour de sa membrane

pour créer un être organisé, doué de qualités diverses, dont l'espèce se particularisera plus tard en croissant? Il y a lieu de noter pourtant une nuance importante :

En raison même de la *direction* que doit adopter une cellule dès les premiers moments pour grouper la substance autour d'elle (en suivant une orientation générale qui ne peut être que la même, s'il s'agit d'êtres organisés) et de l'identité, au fond, de cette substance et des formes cellulaires chez un grand nombre d'espèces, on comprend très bien *pourquoi* les différents embryons doivent effectivement commencer par reproduire, en quelque sorte, toutes les formes ancestrales qui ont précédé l'être en gestation avant d'arriver à celui qu'ils sont en train de créer autour d'eux. Cette singularité a beaucoup intrigué les biologistes jusqu'ici, et leurs hypothèses diverses ne les ont guère conduits plus loin que l'enregistrement du fait en lui même, sans autre déduction.

Adoptant le même processus, l'individu cristallin en formation va se recouvrir de couches superposées dans son eau-mère (qu'on peut très bien comparer au liquide baignant le fœtus) et croîtra en conservant sa forme générique avec une jalouse exactitude, absolument comme les diverses peaux recouvrent l'animal tout en maintenant son dessin. Mais une interrogation se pose qui peut avoir une grande importance ici : Le changement de direction de la force est-il dû au

milieu ou, au contraire, est-ce le milieu qui est engendré par lui ?

La question peut paraître complexe, mais il ne semble pas qu'elle doive nous arrêter longtemps.

En effet, l'observation de la nature, autour de nous, nous apprend que chaque chose est à la fois cause et effet, suivant le point de vue auquel nous nous plaçons.

Le milieu dans lequel se développe un être n'est en aucun cas son œuvre propre, ni même celle de ses parents seuls. Il est le résultat d'un ensemble d'effets auxquels ont concouru un grand nombre de causes, en apparence bien éloignées les unes des autres, mais pouvant tenir une très large place dans l'Univers.

C'est ce milieu qui, à son tour, peut réagir sur la force pour la dévier ou la spécialiser, de manière à donner naissance à un individu particulier et caractéristique.

C'est pourquoi chaque être est bien de son temps sur la terre, et, s'il nous était permis de pousser plus loin cette comparaison, nous pourrions être amené à dire qu'il suffirait de bien comprendre, de bien déterminer une race, vivante ou éteinte, pour rétablir toute une époque, pour deviner tout un monde !

Je sens ici qu'une autre question pourrait m'être posée sur ce que j'entends par « la force » en ce cas, et ce qu'elle peut bien exprimer.

La force dont il s'agit est celle qui crée l'être ; c'est elle qui se manifeste dans tous les actes

tendant à le reproduire. Nous en avons suffisamment parlé dans le précédent chapitre pour ne pas y revenir ici.

Ajoutons pourtant que cette force pourrait être envisagée encore, en raison de ce que nous en avons dit, comme une PROPRIÉTÉ INHÉRENTE à la LUMIÈRE.

Il est certain que la lumière possède une force attractive pour les êtres, comme on la reconnaît *répulsive* pour la matière à l'état de haute division.

Chacun a constaté l'influence extraordinaire et fatale qu'exerce la vive lumière sur tous les animaux connus, principalement sur les insectes, qui viennent se perdre dans les flammes, en proie à une ivresse extraordinaire dont l'amour seul peut donner l'équivalence.

Les poissons subissent également son influence d'une manière très remarquable, et l'homme lui-même n'y est pas insensible.

Nous avons eu occasion de le vérifier nous-même plusieurs fois. Tout point brillamment illuminé est immédiatement, et sans autre raison connue, envahi par la foule qui s'y presse plus nombreuse que partout ailleurs. La joie y circule bientôt, en même temps que la gaîté. Cette propriété est aujourd'hui mise à profit par tous les trafiquants de spectacles ou de music-halls.

Les grands bazars ne dédaignent pas, eux non plus, d'y faire appel. Or, la joie est la première manifestation conduisant à l'amour, et la griserie

de la lumière est une de ces sensations qui a été ressentie par tous les êtres.

Quant à la répulsion constatée sur les comètes, elle semble bien plutôt due au mouvement effectif de la lumière entraînant les particules constituant les queues cométaires, qu'à une propriété de ces comètes mêmes, et la vitesse avec laquelle s'effectuent ces mouvements en serait plutôt une démonstration péremptoire (on a observé jusqu'à 67 millions de mètres par seconde : plus de 41,640 milles).

Une apparente contradiction semble venir se glisser ici, et il est bon d'y répondre déjà :

Les pays tropicaux doivent être beaucoup plus favorisés par l'amour, puisque mieux éclairés, et, à ce titre, l'Afrique nous offre un exemple démenti plus haut.

Il est facile de répondre que la question de nature du sol joue une grande importance en ce cas, ainsi que nous en avons parlé, et que, même puissamment éclairé, il faut encore que le milieu se prête au développement des êtres organisés.

En continuant notre analogie entre les espèces minérales et les espèces végétales, nous n'allons pas tarder à voir jaillir d'autres lumières.

Nous constaterons d'abord que la cellule affecte de préférence une forme hexaédrique rappelant beaucoup plus, dans son contour, un minéral qu'un végétal.

Mais, ce qui frappera plus que toute autre chose peut-être, c'est l'aspect général adopté par un œuf,

de n'importe quelle espèce, parmi les corps organisés.

Cette forme est un solide à lignes courbes, plus ou moins sphériques, à un ou plusieurs centres, suivant les cas, et cette forme va rencontrer sa correspondante chez tous les minéraux.

Qui n'a considéré, en effet, une goutte d'eau ou de mercure, une bulle de savon, du plomb fondu, etc., etc. ?

On sait parfaitement bien que, dans un milieu étranger, un corps liquide quel qu'il soit prendra toujours la forme sphérique, parce qu'il tendra à se mettre en équilibre de pression avec le milieu qui l'entourne, et que ce dernier réagira sur lui dans toutes les directions passant par son centre.

Ce qui est vrai pour la goutte d'eau l'est également pour le soleil ou les planètes, et c'est là une constatation qui montre la généralité de la loi et sa grandeur.

Mais n'est-il pas singulier de voir justement le fœtus, comme l'œuf, dans les premiers moments de son développement, prendre *une forme analogue à celle adoptée par les minéraux, comme s'il se trouvait, dans le sein de sa mère, en milieu étranger ?*

La question de densité ne peut plus jouer ici le même rôle, puisque le milieu comme l'œuf ont, à cet égard, sensiblement la même valeur ?

La loi de la gravitation n'aura donc pas été la seule obéie ici.

Bien mieux : lorsqu'on étudie la géologie, on

rencontre souvent dans les terrains calcaires à contexture plus ou moins compacte, aussi bien que dans les craies, de gros nodules appelés aussi chailles, sortes de sphéroïdes ou d'ellipsoïdes formés de silex, de calcite, de couches silico-ferrugineuses, etc., d'une dureté et d'un poids intrinsèque notablement plus grands que la matière du milieu environnant (cette notion varie parfois du simple au double).

Ce ne sont pas là de véritables cristallisations, et pourtant lorsqu'on les brise à coups de marteau, on constate d'abord leur contexture, formée de couches régulièrement concentriques plus ou moins minces, parfois de nature diverse, permettant de se rendre compte exactement de la formation du nodule.

Au centre existe toujours un petit noyau généralement enveloppé de calcite, et ce noyau paraît avoir été, dans la plupart des cas, un fragment organique quelconque (végétal ou animal) entraîné par les courants fluviaux ou marins et déposé plus tard au sein de la couche en formation.

Nous disons que ce fragment semble avoir été organique *dans la plupart des cas*, car la chose n'est pas toujours vraie, et on n'y trouve parfois qu'un amas minéral quelconque, ou simplement un espace vide, enveloppé d'une coque résistante, sorte de cellule ne paraissant pas avoir jamais rien contenu, car aucune trace visible de ce contenu n'apparaît sur les parois de la cellule,

même s'il avait été ultérieurement dissous par une cause quelconque.

En examinant bien les choses, il paraît certain que ces nodules ont continué à s'accroître en volume pendant des espaces de temps relativement considérables, et qu'ils se sont formés dans le sein de la strate qui les contient aujourd'hui alors qu'elle n'était pas encore complètement solidifiée.

Mais comment expliquer, d'abord, que des matières beaucoup plus denses que le milieu environnant aient pu ainsi être attirées et se grouper au mépris des lois de la pesanteur, puis s'y maintenir *sans s'y enfoncer*, petit à petit, jusqu'à la rencontre d'un sol plus résistant que celui dans lequel on les découvre, et qu'on ne trouve effectivement pas.

Ces nodules ne sembleront-ils pas présenter justement les mêmes particularités que l'œuf de tout à l'heure, au point d'y retrouver la même application du principe général déjà signalé, à savoir : la tendance que possède la matière à se grouper, en forme sphérique ou ellipsoïde, *autour d'un corps étranger au milieu qui le contient ?*

Dans cette singularité, nous constatons l'analogie étrange qui relie ces nodules à la forme même des planètes, et nous en viendrons à nous poser cette question troublante, dont le développement de grande envergure ne rentre pas dans le cadre du présent ouvrage : Les planètes sont-elles dues, comme on le croit, à la concentration

d'une nébuleuse primitive tourbillonnant comme le veut la théorie de Laplace, ou se seraient-elles *formées comme une cellule*, en accumulant autour d'elles des matériaux pris dans l'espace cosmique constituant à ce moment le milieu dans lequel se composait le système solaire ?

Le développement des phénomènes calorifiques opéré plus tard par combinaisons chimiques, par concentration, ou par des causes extérieures telles que le passage du système solaire tout entier à travers un milieu plus dense, l'atmosphère d'un soleil de dimensions considérables, par exemple, n'a rien d'impossible, et nous aurions le champ ouvert ici pour l'explication rationnelle et nouvelle du mouvement inverse de *Neptune* ou de certains satellites qui n'ont trouvé jusqu'ici que des hypothèses peu satisfaisantes en Astronomie.

Sans nous appesantir davantage sur ces questions, qui feront peut-être un jour l'objet d'un ouvrage spécial, nous ne retiendrons que la proposition de la page 122, pour tirer encore une conclusion intéressant le chapitre précédent. La voici :

L'embryon *étranger* se conduit, dans le sein de la mère, comme un étranger. Il se revêt d'une forme sphéroïdale quelconque, *vit* d'une *vie propre*, et manifeste ainsi justement cet *exotisme* qui est le propre de la force (l'amour) qui l'a produit ou suscité, ainsi que nous l'avons expliqué.

Le temps venu, sa nature étrangère se sera

tellement affirmée, que le corps de la mère devra l'expurger et s'en défaire, sous peine de mourir soi-même.

* * *

L'ensemble de ces idées peut paraître singulier ou paradoxal à certains de nos lecteurs.

Nous ne les écrivons ici qu'afin de montrer où peut mener l'indépendance de pensée mise au service de la loi d'analogie, d'une part, et de l'esprit philosophique, employé logiquement, de l'autre.

On croit en effet trop facilement à tout ce qui peut nous être dit touchant l'organisation des mondes ou l'origine des choses. Il est pourtant facile de trouver de graves faiblesses dans tous ces systèmes et de démontrer les contradictions où on les voit tomber aussitôt qu'on veut les étendre ou les analyser soigneusement.

Les témoignages de nos sens, sur lesquels nous nous appuyons pour formuler nos jugements, nous induisent en erreur au delà de toute expression, quand nous voulons les appliquer en dehors de notre propre échelle.

Prenons, par exemple, une illusion familière : En nous promenant dans la campagne, nous pouvons apercevoir un arbre quelconque devant nous, et nous croyons l'avoir bien vu, parce que nous lui avons distingué des formes que nous imaginions être les siennes à juste titre.

Cependant rien n'est moins exact en réalité.

L'arbre que nous avons vu *n'est certainement pas tel* qu'il nous est apparu, et nous pourrions nous en convaincre en nous en rapprochant davantage. — La perspective, évidemment, fera varier sa silhouette à nos yeux et, quelque part que nous nous placions, il en sera toujours ainsi, à moins que, nous éloignant à l'infini, nous puissions atteindre un point où, toutes les lignes étant devenues parallèles, l'arbre aura pris pour nous son exacte physionomie.

Mais l'expérience nous enseigne que bien avant d'avoir atteint ce point, il y aura longtemps que l'arbre aura cessé de nous être perceptible, c'est-à-dire que, pour nos sens, il n'existera plus.

Le critérium dont nous nous flattions tout à l'heure se trouve ainsi grandement diminué de sa valeur, et nous n'avons à notre disposition aucun moyen *sensible* pour le remplacer.

Nous pouvons étendre ces constatations à tous nos autres sens : Nous allons les trouver tous en défaut avec autant — sinon plus — d'imperfections encore.

Nos raisonnements, basés sur de telles constatations, n'auront donc aucune valeur absolue : ils seront seulement *approximativement* vrais dans la limite où nous les aurons choisis.

Les expériences de laboratoires sur lesquelles nous fondons toutes nos certitudes ne sont pas plus heureuses, et personne ici certainement ne me contredira.

La *nature* des corps, leur résistance, leur contexture, leur aspect n'ont rien d'absolu en soi.

Il est évident que si la matière peut se présenter à nous sous l'aspect qui nous frappe à la surface de la terre, ces mêmes corps, soumis aux pressions inimaginables rencontrées à quelques centaines de milles de profondeur dans l'écorce terrestre, affectent certainement d'autres formes et jouissent d'autres propriétés dont nous ne pouvons avoir aucune idée.

Que peuvent être à ce moment des substances comme le fer, devenu plus malléable que la cire, ou des roches comme le granit ? Nous ne pouvons faire aucune supposition à cet égard.

Les conditions électriques doivent y être également très différentes qu'à la surface, et on peut en dire autant des autres forces, y compris la gravitation, au moins dans ses effets. Un monde imaginé par un habitant des couches terrestres profondes, dirait sir Ch. Lyell¹, s'il en existait un, serait tout autre que celui que nous voyons.

On pourrait ajouter que sa philosophie serait certainement inadmissible pour nous, sans cesser pourtant d'être vraie dans les limites où elle aurait été conçue. Nous arrivons, avec ce raisonnement, à une constatation affligeante pour certains esprits, c'est-à-dire à penser que la nature intime des corps nous échappe absolument et que notre philosophie, lorsqu'elle se base sur les idées

¹ Sir Charles LYELL, *Éléments de Géologie*.

seules, ne nous conduit à aucune solution VRAIE des questions, parce que nos idées ne peuvent nécessairement s'appuyer que sur des choses constatées ou étudiées autour de nous, et qu'il nous serait absolument impossible (cela se conçoit) d'en imaginer aucune autre où rien des éléments qui nous environnent pourrait être utilisé.

Il y a là une erreur complète d'appréciation qu'il importe cependant de combattre et de réduire à sa juste valeur.

L'examen attentif de la nature et de son processus ne nous permet pas d'induire, pas plus que tout ce qui a été dit plus haut, que tout est relatif et qu'une loi n'existe pour nous que dans le milieu où on la constate.

C'est en étendant et en généralisant un principe le plus possible qu'on parvient à découvrir ses lacunes ou tout au moins les bornes qu'il ne convient pas de dépasser avec lui.

Cette manière de traiter une question philosophique doit être, à notre avis, employée pour toutes les Lois, tous les principes possibles, et, si on veut se donner la peine de l'appliquer judicieusement, on a en mains l'instrument le plus précieux pour abattre les erreurs et savoir jusqu'à quelles limites il convient d'adopter une base, une coutume, une convention, ou la repousser ; en un mot, établir la JUSTICE, qui n'est au fond que l'équilibre absolu et rationnel de toutes choses.

Citons des exemples d'ordre absolument moral.

On s'effraye parfois, quand on constate les redoutables fins auxquelles aboutissent, chez certaines classes, les théories du socialisme actuel avec l'anarchie et le renversement de toutes les institutions. Quelques auteurs ont essayé d'étudier le principe et d'en tirer des conclusions pratiques.

Ils ont imaginé une société construite sur de pareilles bases en utilisant les hypothèses et les vues qu'ils ont trouvées autour d'eux à cet effet.

Le résultat est au moins singulier : L'homme et la femme travaillant à l'usine et à l'atelier avec le même salaire, les mêmes droits et les mêmes devoirs, sans aucun avantage pour l'un plutôt que pour l'autre. Plus de salaire d'ailleurs dans les sens actuel du mot, mais rien que des « bons » donnant droit aux repas dans des restaurants, au logis dans des hôtels, au transport sur des véhicules, etc...

La liberté absolue entre les sexes, et surtout l'abolition du mariage légal et de l'association de deux êtres en vue de la création d'un foyer.

Les enfants, à la charge de la communauté, n'ont plus naturellement que peu de contact avec leurs parents.

Les « femmes intellectuelles », délivrées ainsi de tout souci de la maternité, ne se marieront pas le plus souvent, et on laissera aux « inférieures » le soin de la reproduction de la race, en les parquant dans certains lieux avec les

hommes vulgaires qui auraient préféré vivre suivant le mode de l'ancien régime, etc., etc.

Je ne crois pas devoir discuter ici aucune de ces propositions, qui tombent d'elles-mêmes aussitôt qu'on veut les approcher de la pratique.

Il ne faudrait pas cependant les rejeter entièrement, car elles contiennent certains détails qu'on est heureux de trouver sur son chemin. Un simple mot montrera seulement ici la limite à laquelle il convient de s'arrêter, si nous ne voulons pas sombrer dans l'absurde.

Les droits *égaux* de la femme ne me paraissent pas devoir subir aucune discussion. Mais si nous voulons étendre logiquement le principe, en vertu de ce que nous avons dit précédemment, en nous appuyant sur la Nature et les milieux divers dans lesquels évoluent les deux sexes, nous allons voir que ces droits ne peuvent être identiques à l'usine ou à l'atelier. Les forces de la femme, ses formes, ses fonctions physiologiques ne peuvent être équilibrées, ni nivelées avec celles de l'homme par aucune loi sociale.

Personne ne nous contestera ici qu'exiger un travail égal à celui de l'autre sexe, à certains moments de la vie de la femme, l'obliger par exemple à se tenir debout, le plus souvent complètement nue, pendant huit heures par jour devant les foyers des chaudières de nos grands paquebots, à pelleter du charbon, ou à l'attaque, courbée en deux, au front de taille des mines, également en très léger costume, confondue avec

des hommes, quelque respectueux qu'ils puissent être d'ailleurs, répugnera à toute femme digne de ce nom.

A l'usine, la manœuvre des creusets brûlants, celle des fours à puddler, véritable enfer où l'on s'étonne de trouver des êtres vivants, ne semble pas devoir lui convenir davantage. A l'atelier, le travail de la lime lui sera toujours plus pénible qu'à l'homme ; son rendement moindre ne pourra entrer en concurrence avec celui de l'autre sexe, et, au moment si doux de la maternité, fera sentir pour elle une infériorité notoire.

Tous les travaux debout, nécessitant, comme pour l'ajustage, des balancements brusques du corps, pendant des heures et des heures, ne pourraient qu'avoir des conséquences funestes pour elle ou pour le fruit qu'elle porte. (Ce ne sont pas là des théories quelconques : nous avons fait cette expérience dans nos propres usines.) Même un long atavisme ne pourrait empêcher la faiblesse physique de la femme dans certaines conditions, et nous en avons des preuves que nous citerons pour les femmes Asiatiques.

Sans même envisager les questions d'ordre moral, il ne semble pas ici qu'il faille raisonner longtemps pour comprendre l'impossibilité pratique, c'est-à-dire réelle, de pareils métiers. Voilà donc déjà une incompatibilité contre laquelle la lutte — s'il devait en exister (!) entre la femme et l'homme — ne pourrait se maintenir sur un pied d'égalité. Mais il y a plus : même si ces questions

pouvaient trouver une solution plus ou moins acceptable, la femme ne pourrait prétendre aux mêmes labeurs que l'homme sans obliger la nature à lui faire subir une transformation forcée, déjà effectuée pour l'autre sexe depuis une antiquité reculée.

La force nécessaire à développer par ses bras, ses reins, ses jambes, etc., ferait grossir toutes les articulations, rendrait plus massives les unes, plus sèches et plus nerveuses les autres. Les hanches s'amoiendrieraient, et le résultat final serait la stérilité, sans compter la perte de la beauté la plus séduisante et une vieillesse précoce qui la ruinerait avant l'âge.

Nous ne prétendons pas que la femme ne puisse réclamer ce droit : nous croyons seulement que peu l'accepteraient. Ici encore nous invoquons les preuves des durs labeurs et d'une vie commencée en général trop jeune pour certaines femmes du Continent Asiatique. Il est difficile d'en trouver une dans ces pays, ayant atteint 40 ans, qui ne soit vieille, parfois repoussante. Et qu'est-ce qu'une femme de 40 ans sinon une créature pleine encore de toutes les séductions, et possédant en plus une expérience précieuse à tous les points de vue ?

Si les charges doivent être partagées, si elles sont lourdes pour les deux sexes, il faut éduquer les êtres en leur montrant que dans leur association seule ils pourront trouver la plénitude de leurs facultés et l'accomplissement de tous leurs

vœux. Il faut que la femme sache qu'elle est indispensable à l'homme, qu'elle est sa collaboratrice et sa compagne, prévue et voulue par la nature, et non sa rivale.

Il faut que l'homme apprenne à la respecter, à *l'aimer* surtout, non pas seulement comme mère, mais comme sa compagne, son aide, et comme la lumière de son foyer.

Il faut enfin qu'ils sachent tous deux que le dévouement réciproque, l'oubli personnel, la confiance, la vie à *deux*, et non seule, commence la société Humaine, la constitue et lui donne sa raison d'existence. C'est en somme la Loi naturelle, celle que les hommes ne peuvent ni enfreindre, ni délaissier sans périr, et qui contient les plus douces joies d'ici-bas.

Continuons maintenant à examiner les théories modernes et leurs conséquences dans la Société.

L'anarchisme, en dépit de ses dénégations, ne saurait se maintenir qu'en utilisant un reste de hiérarchie inconsciemment appliquée par leurs auteurs.

Ils en arrivent, pour gouverner sous ce régime, à des ordonnances telles que le pire esclavage pourrait lui être préféré sans aucune hésitation.

Le communisme qui fait sa base, fort beau en apparence entre d'étroites limites, devient impraticable dès qu'on l'étend un peu, parce qu'il ne tient pas suffisamment compte du caractère propre des individus.

L'opportunisme n'est pas plus heureux : il ignore le passé sans comprendre l'avenir. L'auto-

ritarisme et toutes ses dérivées est encore moins admissible, car il oblige au sacrifice injuste de toute une série d'êtres au profit des autres, sans aucune compensation.

On se trouve en effet, avec lui, au sein d'une société où les droits et les devoirs sont partagés en deux classes, sans sentiment d'équitabilité.

La difficulté du problème, qui n'échappera à personne, a fait naître la catégorie des « modérés », sorte de moyenne entre tous les partis qui n'a aucune couleur propre ni aucun but nettement défini. Et pourtant les « modérés » ont au moins cet avantage, sur les autres, de n'avoir pas de principes absolus, d'idées rigides. Ils seraient mêmes préférables aux autres si justement l'élasticité de leurs conceptions ne devenait trop grande au point de n'avoir pas de direction bien sensible et bien nette pour s'orienter.

« Pas de Direction » !

Grand mot et grand problème que tous les Peuples Européens ont senti, et qui les a vivement frappés dans l'explosion de cette guerre, où chacun a pu voir et reconnaître à la fois ses erreurs et ses faiblesses.

Sans vouloir faire ici aucune espèce de distinction entre les partis, ce qui, en aucun cas, ne rentre dans le cadre de cet ouvrage, on peut voir et apprécier, à titre d'enseignement, ce que les diverses conceptions ont produit dans leurs détails :

En Allemagne, l'Autoritarisme sans frein et presque sans limites.

En France, la théorie contraire, et en Angleterre l'opportunisme plus ou moins déguisé, mais suivi depuis plus de cinquante ans.

Quant à la Russie, l'Autoritarisme y revêt un caractère tout différent, parce qu'il s'appuie et se détermine au sein de peuples dont la mentalité, très Asiatique dans son origine aussi bien que dans ses sentiments et dans son territoire, diffère très notablement de tous les autres peuples de l'Europe.

Elle ne peut donc être jugée avec la même mesure que les autres.

On demeure frappé de stupeur, en Occident, quand on parle du Tsarisme et de ses terribles privilèges, et cela parce qu'on ignore en général certains détails ; on saute de grands espaces et on compare des choses qui sont aussi nettement tranchées en soi que les types d'espèces ayant donné naissance aux classifications des premiers naturalistes.

S'il nous était permis de déterminer des teintes en suivant la mentalité des Peuples, nous pourrions faire un tableau capable peut-être de présenter cette question spéciale sous une forme particulière.

Si nous parcourons notre planète, nous distinguerons entre toutes ses parties un espace immense — l'Océan Pacifique — qui sépare effectivement tous les Continents comme la plus grande barrière existant au monde. Il est évident que si des différences peuvent exister entre les

êtres qui vivent à la surface de la terre, c'est des deux côtés de cette barrière qu'ils offriront les nuances les plus tranchées.

Cette constatation va trouver ici sa plus brillante confirmation.

Effectivement, l'Empire jaune, ses sentiments, sa mentalité, son autocratie presque innée, présente avec l'Amérique le contraste le plus absolu et le plus saisissant qu'on puisse rencontrer sur le globe.

La Chine est certainement de tous les pays du monde celui où la liberté individuelle existe le moins, car on ne peut tenir compte de son Republicanisme né d'hier, qui la met plutôt en très grand danger comme Nation, puisque le principe Republicain est à peu près inexistant pour le peuple, qui ne le comprend pas.

Mais si, continuant notre chemin, nous suivons pas à pas la route du soleil, nous allons voir ce sentiment changer de forme, se modifier et tourner à un idéal complètement différent.

Après la Chine et ses royaumes annexes, le Tonkin et le Cambodge, à peu près analogues dans leurs mœurs, y compris le Japon, Colonie Chinoise, où l'Empereur était et est encore une sorte de divinité intangible, si impérieuse qu'il demeurerait toujours invisible au peuple, nous trouvons le Siam et la Birmanie, où l'autorité souveraine était encore si grande que personne ne pouvait approcher du roi autrement qu'à genoux, et la tête baissée. Mais déjà l'homme avait ici

plus d'individualité qu'en Chine, c'est-à-dire plus de liberté relative.

Après la Birmanie et le Thibet, centre religieux le plus important de tout l'Orient et, comme tel, placé sur un pied inaccessible encore, quoique plus doux dans ses manifestations, nous voici planant sur l'Inde, dans laquelle les Rois se font plus populaires, plus aisés d'approche, moins durs dans leurs contacts avec le Peuple.

Avec ce pays, l'Autocratie se divise déjà en un certain nombre de principautés sous la dépendance d'un Maharajah, seigneur suzerain éloigné du peuple, peut-être, mais accessible et visible tous les jours par des audiences où chacun peut être admis à faire valoir ses droits.

L'idéal chinois a déjà subi ici une transformation très grande. Le Maharajah n'est plus le fils du Ciel en communication avec les Dieux, qui lui parlent et l'écoutent de près, reçoivent ses prières et *doivent* l'exaucer beaucoup plus que n'importe qui.

Cette conception pharaonique de la Royauté, très probablement reçue et conservée de l'ancienne Egypte, n'existe plus dans l'Inde. Le Maharajah est un grand seigneur, mais c'est un *homme*. Il a reçu le Trône de Dieu, mais par la transmission et les mains d'un autre homme.

Il règne par soi-même et parle quelquefois au Peuple. La richesse naturelle du Pays, le peu de labeur qu'il nécessite pour rendre et rapporter des trésors, la température égale et la splendeur

du soleil font de la nature une poésie mise en œuvre et à chaque instant réalisée.

Un seul cocotier, cet arbre incomparable se mirant dans les eaux d'une piscine auprès d'une pagode sacrée, est déjà un poème qu'aucune parole humaine ne saurait exprimer avec toute la force désirable.

Les grands fleuves, roulant de la poudre d'or et des rubis¹, viennent ajouter encore à cet enchantement, et on comprend comment les âmes de ces hommes aient pu se développer et donner naissance à toute une race, toute une philosophie.

En passant l'Indus, nous nous trouvons bientôt en des pays où la royauté revêt un caractère bien moins grandiose, bien moins puissant. Les « Emirs » de l'Afghanistan et du Bélouchistan sont plutôt des chefs de Tribus que de véritables Empereurs. Mais leur autorité est encore absolue quoique s'appuyant sur un sentiment bien moins élevé que dans les Royaumes déjà parcourus. On sent que le souffle brûlant du désert vient s'éteindre ici. L'autorité n'est plus raisonnée : c'est du despotisme, et le despotisme n'est qu'une forme outrancière mais erronée de gouvernement. Le Peuple ne vous aime plus, il vous craint, et derrière la crainte l'amour ne s'abrite jamais.

Avec la Perse et la Turquie, nous allons voir croître encore ce principe de despotisme de plus

¹ Le fleuve Iraouaddy, par exemple, en Birmanie, est exploité pour ces deux richesses le long de son cours.

en plus effréné, mais sans raison profonde. Des peuples ainsi conduits ne peuvent progresser, et la preuve en est faite par l'Histoire.

C'est que le pays a déjà bien changé et la pauvreté du sol a remplacé la terre si féconde du Gange et du Brahmapoutre. Le désert est là, enveloppant de ses plis infinis et mornes quelques oasis, sortes de vaisseaux immobilisés dans des mers de sable.

L'Arabe nomade ne peut plus se fixer dans ces steppes à peine capables de nourrir ses troupeaux. Avec la difficulté et la dureté de la vie, le caractère sauvage de l'homme reprend le dessus, et il faut, pour se garantir, qu'un chef soit nommé dans la Nation, obéi et suivi sans discussion comme sans hésitation, pour faire face aux dangers qui menacent sans cesse et de tous côtés.

Remontant un peu vers le Nord, nous trouvons pourtant un adoucissement à ce régime.

Le Russe n'est pas méchant par nature. Privé de soleil, sa mentalité prend cette tournure mélancolique et grave qu'on retrouvera pour ce motif chez tous les Peuples du Nord. La Poésie, l'idéalisme les font rêver et soupirer au fond après cette lumière qui leur manque, comme certaines plantes végètent tristement sur un sol défavorable.

Puis il faut de la nourriture, à ces corps, pour entretenir la chaleur que le climat leur enlève sans cesse ; il faut travailler, et travailler péniblement pour se la procurer ; et l'homme ainsi soumis aux duretés de la nature, sans soleil pour le

réconforter et l'illuminer, ne songe plus à s'instruire pour comprendre ce qui lui manque. Et c'est pourquoi la Russie et la Sibérie contiennent le plus d'illettrés de la terre.

Un principe autoritaire très étendu est donc indispensable pour maintenir la vie dans des contrées où l'éloignement de toutes les mers vraiment praticables en toutes saisons ne permettent que peu de communications, où l'homme ne peut guère compter que sur lui seul pour assurer tous ses besoins.

C'est cette obligation et ses conséquences qui ont, par contraste, rendu si lent le développement des chemins de fer dans ces vastes régions, où chacun a vécu jusqu'ici pour soi, sans s'inquiéter de son voisin, mais où le principe d'un gouvernement central pouvait maintenir encore l'unité Nationale et favoriser l'existence matérielle.

Cependant le despotisme prend un autre caractère. Ce n'est plus l'arbitraire du chef gouvernant seul suivant son sentiment et son bon plaisir.

Le roi va s'entourer de conseillers et de ministres disposant également d'une partie du pouvoir suprême. Il conservera pour lui, pourtant, l'autorité Paternelle la plus étendue, donnant encore ainsi une sensation familiale, une forme de foyer qu'on ne rencontrera plus ailleurs.

On sent qu'on va passer ici par un autre stade où l'idéal humain revêtira une troisième forme, en rapport avec les ressources du pays et sa situation géographique.

Le despotisme Russe devient de l'autoritarisme en Allemagne. La fière et hautaine Autriche — la plus hautaine peut-être de toutes les Nations qui aient jamais vécu sur la terre — accentue encore ce sentiment en déplaçant un peu l'axe de l'adoration populaire tout en la rendant plus impersonnelle.

Dans tous les Royaumes Asiatiques, l'Empereur seul jouit de prérogatives absolument divines. Il est seul personnalité sacrée — au moins en tant qu'idéal National.

En Autriche, cette adoration ne se porte plus sur le chef seul : elle doit s'éparpiller sur toute une classe.

Il en résulte une diminution en masse du principe d'autorité morale et un obscurcissement de la personnalité Royale.

Enfin, l'Italie prend une place moyenne dans la conception du pouvoir ; et nous voici en France, où le sentiment d'indépendance remplace le plus souvent celui, plus idéal que réalisé, de Liberté absolue.

Mais le soleil, le climat tempéré par les chaudes effluves s'élançant de l'Afrique ou provenant du grand courant marin venant de l'Amérique (le Gulf-Stream) viennent apporter des changements, des douceurs et comme un souvenir de cette Inde où la Poésie chantait par toutes les voix de la nature, où les hommes l'écoutaient plus qu'ils ne la formulaient.

Ici, la rigueur de l'hiver et les bourrasques

soudaines venant du Nord ont façonné ce peuple au souffle de la réalité. Il s'endort en apparence dans une insouciance parfois un peu orientale, mais son réveil est celui du Lion.

L'Angleterre elle-même, si spéciale pourtant dans ses institutions, dues à son isolement des autres Nations, si pleine d'idées libérales, n'est pas moins soumise à d'étroites coutumes qui constituent pour elle tout ce qui subsiste de l'autocratie antique. Cependant elle aussi, comme la France, forme ce dernier pas, cette sorte de point critique, différent pourtant, qui va terminer complètement le cycle des idées royalistes issues de l'Extrême-Orient et les sentiments qui en émanent, avec la forme plus démocratique du gouvernement populaire faisant des Chambres de Députés de véritables pouvoirs directeurs.

Nous voici à nouveau arrivés devant un Océan qui barre à son tour toute la Terre. Mais ce couloir, relativement plus étroit, ne saurait arrêter l'élan des Peuples suivant les rayons du soleil.

La barrière franchie, nous atteignons enfin la Nation Américaine, qui n'a fait que subir l'influence Européenne, mais qui, plus éloignée d'elle et moins influencée par le contact direct, a pu prendre une direction personnelle beaucoup plus libérale et indépendante que toutes les autres, et c'est certainement en ce pays que l'avenir des institutions démocratiques prendra le plus rapidement de l'extension, en dépit des espérances ou des vanités de quelques-uns, plus attachés encore

aux vieux écussons, symboles des barbaries et de l'ignorance du Moyen-Age, qu'au véritable progrès et à l'avenir réel de leur pays.

Avec cet aperçu, un peu long peut-être mais bien intéressant à creuser si nous en avons l'espace, il est possible de se rendre compte des tendances des Peuples, de leur caractère particulier et de leurs progrès probables dans différentes directions.

On y remarquera surtout l'influence que jouent les Agents de la Nature, ses barrières, telles que l'Himalaya ou les déserts, ses océans et leur obstacle plus sérieux encore. Mais on pourra, si on veut l'étudier avec soin, se rendre compte combien les Peuples sont indépendants des situations géographiques de leurs pays, aussi bien mentalement que physiquement, combien ils sont tributaires des formations géologiques, qui les rattachent ainsi, sans qu'ils s'en doutent, dans le temps et dans l'espace, à la vie écoulée, à l'enfance lointaine et à l'évolution de la Terre, c'est-à-dire à une page de l'Univers tout entier.

Nous ne rechercherons pas ici l'avenir qui peut être réservé aux Nations Asiatiques, chez lesquelles une grave évolution — et peut-être une révolution — s'opère depuis une vingtaine d'années environ.

Nous voulions seulement faire sentir dans quel redoutable sentier la civilisation Européenne s'est enfoncée le jour où chaque peuple, cédant à ses propres aspirations, à ses désirs plus ou moins avoués, a voulu s'enfermer dans sa mentalité comme dans ses frontières sans chercher à com-

prendre ses voisins, à vivre avec eux, à pénétrer leurs pensées.

C'est ici, nous le répétons, que le manque de Direction éclairée s'est fait sentir, dans ce qu'il avait de plus périlleux, parmi tous les chefs de Nations, et cette fois encore l'histoire inexorable nous apportera sa leçon.

Cependant il est une base philosophique sur laquelle il serait aisé de s'appuyer, si on voulait bien y prendre garde, une base capable de concilier tous les partis et de rendre la guerre sinon impossible (il faudrait un revirement complet de la mentalité générale, pour cela, ce qui nécessiterait beaucoup de temps) du moins toujours évitable :

Il suffit de considérer les ressources, les richesses naturelles et les facultés de chaque peuple, et de bien se convaincre qu'aucun d'eux ne pourrait se faire concurrence s'il savait convenablement les exploiter.

Nous n'apprendrons effectivement à personne que chaque pays apporte son contingent particulier aux productions générales de l'humanité, et qu'il n'est pas possible de les remplacer d'une manière complète et avantageuse sans léser quelque part les intérêts de la Communauté.

* * *

Les pages qui précèdent montrent comment nous concevons la *Philosophie pratique*, c'est-à-dire appliquée aussi bien aux choses qui nous

environnent qu'à la direction de nos idées, pour résoudre tous les problèmes.

Sous peine de n'être qu'une vaste erreur, la nature en effet ne peut se déjuger.

Elle ne peut être vraie dans ses rapports physiques et fautive dans les formes intellectuelles qui constituent nos idées.

Si on met de côté la façon dont on travaille notre intelligence pour lui faire alambiquer des raisonnements, « l'école », en un mot, qui doit être forcément la « bonne manière d'un homme bien pensant », il ne nous restera que notre bon sens pour nous guider dans la recherche de la vérité, et c'est ce bon sens, cette fraîcheur d'idées et d'imagination que nous voudrions surtout voir conserver à l'Être.

Remarquons, en passant, comme nous l'avons déjà noté ailleurs, que l'homme ne fait presque pas — sinon jamais — usage de la philosophie qu'on lui a enseignée pour résoudre les problèmes de sa vie matérielle.

C'est qu'en effet cette question n'est jamais abordée à fond dans ses études. Pourtant la connaissance du cœur humain, ses faiblesses, ses appétits, et aussi la recherche de ses qualités sont indispensables à l'homme qui doit faire face à ses affaires et conserver le contact avec ses semblables.

Cette connaissance s'appelle plaisamment de « l'expérience », et chacun doit l'acquérir à ses dépens, en faisant des faux-pas et des erreurs qui parfois lui sont fatales.

Il serait pourtant aisé de la faciliter en développant, par l'éducation, la faculté d'observation si indispensable à l'homme.

On s'est souvent élevé contre les méthodes Orientales de discussion, qui consistent à faire par exemple une longue digression sur les qualités et les défauts des êtres, pour arriver, tout à la fin de ce discours, à parler de l'affaire qu'on est venu traiter. Que de temps perdu ! que de paroles vaines ! que d'inutiles longueurs !

Cette impression n'est évidemment pas ressentie par ceux qui ont été éduqués dans ce sens et dans cette direction.

L'impatience de l'Occidental, dans ce cas, semble lui donner un avantage qu'en réalité il perd en face d'adversaires plus rompus que lui à la souplesse de caractère.

Mais si on réfléchit soigneusement et qu'on pèse cette méthode, on s'apercevra qu'elle part d'une connaissance profonde du cœur humain, enseignée par la philosophie.

En effet, si l'on entretient longtemps l'homme qu'il s'agit de combattre ou de vaincre pour en obtenir quelque chose, la première tactique est de le fatiguer, au risque de l'irriter — ce qui lui fait perdre plus de terrain encore, — aussi longtemps qu'on le pourra, pour le mettre moins en état de juger ou de raisonner la proposition qu'on va lui faire dans un ordre différent de celui présent.

Sans préconiser d'une manière absolue ce

système, qui devrait évidemment être modifié pour s'adapter aux mentalités Européennes, on ne peut le condamner sans faire immédiatement une grave faute d'histoire et de philosophie :

Les civilisations Orientales, les plus anciennes du monde à l'heure actuelle, ont *assez duré* pour qu'il ne soit pas possible de leur refuser des bases et une compréhension lumineuse de la vie.

En face d'aussi longs cycles, il serait prudent de se demander si notre civilisation européenne, négatrice et destructrice de tant de choses, si ébranlée en ce moment par le coup terrible qui la frappe, pourra se maintenir aussi longtemps sans se transformer de tout au tout.

Un défaut connu à toutes les éducations Occidentales est de se moquer ou de rire de tout ce qui n'est pas en usage dans son propre pays.

Personne n'échappe à cette critique, personne ne peut éviter les quolibets et les bons mots, et — chose plus triste encore — on en abreuve ses voisins les plus directs et les plus proches.

Le « lourd » Allemand, le « léger » Français, l'« automatique » Anglais sont des manières faciles de ridiculiser ce qui constitue au fond les qualités propres de chaque peuple et les avantages qu'on peut retirer de chacun d'eux.

Ce regrettable travers ne se rencontre que très difficilement en Extrême-Orient. On y apprend plutôt à craindre les étrangers, à les observer, à en tirer tout le parti possible, mais non à en rire dans leur généralité.

Mais revenons à ce que nous disions il y a quelques instants. Il serait extrêmement désirable que l'homme pût comprendre qu'il n'y a pas de solution de continuité entre sa mentalité, ses sentiments, et les choses extérieures qui l'environnent.

Les causes déterminantes peuvent lui échapper, elles peuvent être extrêmement lointaines de lui, mais croire qu'il y demeure étranger, c'est faire preuve du plus pauvre esprit philosophique.

Il faut avant tout qu'il sache et qu'il se persuade que rien n'est indifférent ici-bas, que ses pensées même sont prévues et économiquement comprises dans l'équilibre universel, tout comme l'Ingénieur a tenu compte même du poids d'un seul boulon ou du déplacement d'un passager sur le pont du paquebot géant qu'il a construit.

Une pareille pensée est plus consolante qu'on se l'imagine, et tous ceux qui auront beaucoup souffert ne nous démentiront pas.

La plus pénible, la plus redoutable peut-être des sensations que puisse éprouver l'homme en proie à une peine physique, ou morale, est de se sentir ou de se croire isolé dans la nature.

Le grand Pascal lui-même n'y a pas échappé lorsqu'il a dit, dans ses *Pensées* : « La supériorité de l'homme sur la nature est de savoir qu'il meurt, tandis que l'Univers n'en sait rien ! »

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu toutes ces pages pour comprendre la faiblesse de ce raisonnement, bien plutôt un cri de douleur, chez son auteur, qu'une véritable pensée philosophique.

Il est très certain que, faisant partie intégrante de la nature, nous devons concourir par toutes nos facultés à ses travaux et à ses créations, soit par le rôle physiologique que nous sommes appelés à y jouer, soit par les modifications que nous faisons subir à ce qui nous entoure, quel que soit le but d'ailleurs auquel tendent nos œuvres.

Notre influence, nos efforts, notre vie même réagissent sur tout ce qui nous approche, transforment et animent les choses.

Pour s'en convaincre, il suffit seulement de se promener dans des ruines ou dans des lieux abandonnés depuis longtemps.

L'impression de tristesse qui s'en dégage est telle que personne ne peut s'y soustraire.

Au milieu des décombres et des amas informes laissés sous la pioche démolisseuse du temps, les herbes sèches, épineuses et dures croissent de préférence et vous éloignent par leur aspect inhospitalier.

L'isolement, la solitude et le silence y revêtent une forme qui ne nous impressionne pas uniquement.

Les animaux, ceux du moins qui ne mènent pas une existence sordide, semblent avoir, eux aussi, une part dans cette sensation, et on les voit généralement s'éloigner des ruines pour rechercher les grands bois ou les rochers arides que la nature a seule dressés dans les campagnes, et qui n'ont rien d'inquiétant pour eux.

La transformation opérée sur le pays par la main de l'homme est encore plus saisissante quand on visite la plaine désolée de Rome et sa Via Appia Antica, qui fut la grande route Romaine et l'artère vivifiante de la Cité du passé.

Cette route, bordée de tombeaux, étonne par la mélancolie noire et l'impression de néant qui s'en dégage et vous étreint lorsqu'on la suit pour gagner peu à peu la montagne.

Mais la tristesse n'est qu'un accident passager, dans la Nature. Un pays cultivé et soigneusement travaillé devient salubre. La richesse et la fécondité sont l'expression la plus commune et l'apanage de la terre ; partout où on la rencontre, la vie s'épanouit plus large, plus heureuse, plus belle.

Les chagrins et la douleur ne sont pas, comme on nous l'a enseigné trop facilement, en Occident, le lot de l'homme et son héritage. Interrogez les peintres et demandez-leur si aucune des teintes qu'ils peuvent rencontrer autour d'eux est d'un noir absolu ou susceptible d'être rendue par cette couleur seule ? C'est que le noir ne pourrait se placer logiquement sur aucune toile, parce qu'il serait l'obscurité suprême, et qu'ainsi conçu, il nous frapperait d'aveuglement. Nous le répétons, la tristesse infinie n'est pas dans la Nature. Elle lutte sans cesse et de toutes ses forces contre la douleur. Son souci constant est la guérison des êtres, non leur écrasement, et l'homme n'est pas plus fait pour être malheureux

en ce monde que l'oiseau dans les bois. Si nous ignorons la véritable manière d'être heureux, c'est que nous n'avons pas l'éducation nécessaire pour y parvenir. Mais il ne faut pas en accuser les causes extérieures. C'est en nous, et en nous seuls, qu'il faut rechercher le mal.

Les choses ne sont pas et ne peuvent pas être nos ennemies. Si nous devons combattre indéfiniment contre elles, la lutte deviendrait bientôt trop inégale, et l'homme, découragé de vivre, se laisserait aller à la mort pour échapper au moins par cette voie à son injuste sort.

SAVOIR PENSER, c'est avoir acquis la connaissance de la VIE. L'art de vivre, ce n'est pas seulement souffrir : c'est surtout

SAVOIR ÊTRE HEUREUX !

CHAPITRE V

La Personnalité philosophique

Si l'on a bien suivi ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, on verra s'éclairer avant toutes choses l'intérêt qu'il y a, pour l'être, à dégager son intelligence, son raisonnement de tous les souffles extérieurs, pour pouvoir, lorsqu'il en a acquis les forces, planer de lui-même sur les abîmes de la pensée :

- 1° Appuyer ses idées sur ce qui existe ;
- 2° Considérer toutes choses comme un problème dont la solution est quelque part, et par conséquent trouvable ;
- 3° Rechercher dans la nature un phénomène *analogue* accessible à nos investigations et à nos expériences, puis lui appliquer la forme correspondant au théorème recherché ;
- 4° Revenir avec les solutions trouvées sur notre problème et lui adapter nos solutions physiques.

Tel est le mode de raisonnement qui, à nos yeux, présente le plus de sécurité et de fécondité dans ses résultats.

Cette méthode est, en effet, celle de la nature. Toutes les parties trouvent avec elle des analogies d'un point à un autre. Ces analogies ont donné naissance aux idées du transformisme, qui n'en sont au fond qu'une adaptation plus ou moins heureuse, suivant les modèles recherchés et choisis et les lacunes forcées que laissent encore notre ignorance de certains types ancestraux.

Mais à mesure qu'on s'enfoncera dans ce chemin et qu'on en découvrira les profondeurs, une chose se profilera peu à peu et se détachera comme une silhouette sur le fond plus sombre de notre intelligence et de notre entendement :

On ne tardera pas en effet à s'apercevoir, comme nous l'avons dit, que toutes les questions doivent avoir une solution, que ces solutions logiques découlent forcément de lois, les unes d'ordre particulier, les autres d'ordre absolument général, mais on demeurera indécis, à la fin, sur la part qu'il convient d'accorder à chaque effet, à chaque cause, parce que la détermination de l'individu est d'autant plus difficile qu'il est plus compliqué. Comment, en effet, appliquer les principes que nous venons d'énumérer, si déjà l'objet qui nous occupe nous demeure inconnu, indéterminable, incertain ?

Avant d'entreprendre aucune étude sur quoi que ce soit, le premier soin devra donc être de bien

fixer en nous le sujet de nos recherches, d'en faire bien exactement le tour, d'apprécier avec le maximum de sécurité possible les *propriétés* de cet objet, les teintes (en peinture on dirait les *valeurs*, ce qui est mieux) qu'il peut avoir, par comparaison avec les autres ; il faut, en un mot, établir tout d'abord la *Personnalité philosophique* d'un sujet. Cette question est beaucoup plus délicate à traiter qu'on le croit généralement.

S'il s'agit d'un phénomène quelconque, les études devront être longues, minutieuses, et conduites avec une rigueur absolue.

S'il s'agit d'un Être, la question peut revêtir un caractère plus difficile encore, puisqu'il faut savoir tenir compte des mouvements propres des idées, de la *Personnalité* de cet être et de ses déterminations spontanées.

Mais, ici encore, une objection pourra être soulevée.

Effectivement, si, comme nous l'avons dit plus haut, les choses ne se présentent pas pour nous sous la réalité absolue de leur forme, comment justement employer ces formes pour résoudre les problèmes que nous pouvons voir se dresser devant nous ?

Cette objection ne peut en aucun cas nous arrêter ici.

Posons d'abord en principe que quelle que soit la nature des corps considérés, leur réalité objective ne saurait faire l'ombre d'un doute. C'est là une chose évidente en soi.

Nous avons effectivement la certitude, lorsque nous touchons un objet, *que quelque chose existe*.

Quant à la forme de cet objet, elle est absolument déterminée par les *raisons*, c'est-à-dire, et dans ce cas, par les *Lois* qui l'ont engendrée.

En l'étudiant, ce n'est donc pas lui que nous avons exactement en vue, mais bien les *causes* de son existence, et c'est cela surtout qu'il importe de savoir pour résoudre par analogie la question posée.

Prenons un exemple pour nous faire mieux comprendre :

Si je veux étudier la raison d'être et les caractères généraux qui gouvernent l'écoulement des liquides, je pourrai sans aucun inconvénient choisir celui qui me conviendra le mieux : Alcool, Eau, Essence de térébenthine, etc., etc.

Je puis complètement ignorer à quel liquide j'ai à faire, et il n'est pas indispensable que je le sache.

Ces corps, placés dans des conditions convenables, me reproduisent tous les phénomènes que j'ai désir de connaître, et je pourrai certainement les déterminer avec sécurité.

Par extension, il va me devenir facile de prévoir, même de déterminer ce qui se passera pour des métaux en fusion tels que le fer ou le cuivre.

Je constaterai notamment que l'énergie gravifique aura pour tous ces corps une valeur analogue. J'observerai que les corps plus pesants gagneront le fond et qu'ils s'accumuleront selon

leurs divers degrés de densité spécifique, les plus lourds étalés sous les autres.

Cette petite constatation va me permettre de comprendre comment, dans des métaux fondus et mélangés avec les cendres des combustibles leur ayant communiqué la chaleur nécessaire, le métal pur s'amassera au fond du creuset et pourra être facilement décanté, tandis que les scories, plus légères, demeureront à la surface.

Étendant sur une plus vaste échelle les constatations que je viens de faire, je comprendrai sans peine le mécanisme de formation des couches géologiques, et je pourrai les déterminer avec exactitude. Poussant toujours plus loin mon étude, je vais pouvoir appliquer la loi découverte à la distribution du courant électrique dans des câbles à la tension où il peut se manifester, et j'aurai déjà quitté le domaine des liquides ou des corps liquéfiés pour m'enfoncer dans celui de l'énergie plus généralisée. En continuant toujours ma comparaison, je vais pouvoir maintenant appliquer ce que j'aurai découvert ainsi à une Loi sociale très importante.

Les corps se meuvent et sont mus en raison directe du milieu dans lequel ils sont immergés.

C'est là une conséquence reconnue dans la loi d'écoulement que nous avons déterminée.

Dans une société convenablement constituée, nous allons rencontrer, à côté des théories subtiles et des idées mobiles de certains citoyens, d'autres qui opposeront la plus vive résistance aux prin-

cipes nouveaux et voudront toujours se tenir fermes et inébranlables dans les traditions qu'ils auront reçues de leurs pères.

Ces Nuances politiques s'appelleront les unes des socialistes-anarchistes, les autres des réactionnaires ou des conservateurs. Dans le courant général et le milieu obligé où s'agitiera cette société, nous pourrons immédiatement discerner et déterminer des *couches* qui, comme les formations géologiques de tout à l'heure, occuperont une place absolument déterminée et déterminable dans cette sorte de classification naturelle.

Sans nous étendre davantage sur cette comparaison, assez générale d'ailleurs, nous pourrons cependant en tirer quelques petites conséquences philosophiques qui auront une certaine valeur. Tout d'abord, le caractère même des conservateurs et leur tendance à demeurer sur place atteste cette allure plutôt cristallographique des masses qui ne veulent pas évoluer, mais qui maintiendront pour l'avenir cette structure solide et inébranlable qu'ont les rochers dans la constitution géologique. Ce sont eux qui, lorsque les siècles auront passé sur la terre, et que notre civilisation aura été rejoindre dans la poudre celles qui nous ont précédés, ce sont eux, disons-nous, qui auront travaillé pour laisser à nos successeurs des traces et des souvenirs ineffaçables de leur idéal.

Comme les sables légers emportés par le courant, les Socialistes, plus mobiles, plus vifs, mais

aussi plus épris du bien *momentané* des Peuples, n'auront pas cherché à créer pour l'Histoire.

La satisfaction de leurs besoins, la possibilité d'assurer ceux de leurs descendants immédiats les préoccupent seuls, et ils ne songent pas à écrire leur nom dans le livre de la Postérité. Les Peuples n'ont jamais bâti ou élevé des constructions massives et défiant les siècles que sous la poussée d'un Roi ou d'un Chef Autocrate. La République Romaine a peu fait en comparaison des Empereurs qui lui ont succédé, et il suffit de parcourir l'Inde ou l'Égypte pour acquérir à cet égard la plus inébranlable certitude.

Nous pouvons évidemment trouver d'autres preuves encore de cette forme expérimentale susceptibles de nous donner des éléments précieux pour chaque sorte de phénomène ou de sentiment humain, mais force nous est de nous restreindre dans d'étroites limites.

Si nous voulons faire cependant de l'étude de l'humanité notre but principal, nous pouvons rechercher à l'aide de nos moyens, et comme vérification, s'il est possible de résoudre certaines questions sociales qui occupent encore tous les cœurs et toutes les intelligences.

Lorsqu'on examine l'éducation qui est donnée aux Peuples, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle est faite et choisie, inconsciemment peut-être, de manière à donner une personnalité très accentuée à la masse, à créer un état d'esprit tel qu'il soit facile de reconnaître à n'importe quel moment la

marque, la physionomie d'une Nation. C'est là, sans doute, une chose dont se féliciteront leurs auteurs et même la plupart des gens, mais, en traversant les Frontières d'un Pays pour entrer dans un autre, on va retrouver le même sentiment et une direction toute différente dans bien des cas.

Alors un observateur impartial se demandera si c'est bien là effectivement l'idéal le plus élevé à atteindre, et si, au delà, il ne serait justement pas possible de trouver autre chose.

Pourquoi ces différences ? Pourquoi ces manières étroites d'envisager les choses ?

Pourquoi, en un mot, travailler de telle sorte que l'opposition puisse naître dans les cœurs comme dans les intérêts, de manière à entraîner un jour les pires cataclysmes ?

Pourquoi ? — Demandez cela à l'éducation des Peuples !

On nous objectera ici qu'il n'est pas possible d'unifier les programmes comme la manière de les exécuter.

Chaque être a sa façon, sa sensibilité spéciale, et vouloir l'uniformiser serait faire la plus grosse erreur, sans compter le fiasco qui s'ensuivrait.

Nous sommes quant à cela parfaitement d'accord avec cette observation.

Un pays diffère toujours d'un autre, lorsqu'il est placé sur un autre fuseau de la sphère terrestre. Il doit s'ensuivre un changement d'état d'esprit que nous pouvons prévoir dès l'origine.

Mais, au-dessus de toutes ces nuances, il est des formules générales qui devraient rester absolument indiscutées, et ces formules sont suffisamment sur les lèvres de chacun pour que je n'entreprenne pas de les transcrire ici.

En somme, d'où vient le mal ?

D'une seule et même cause : le défaut d'application du *PRINCIPE D'AUTORITÉ* chez certains peuples, *son exaltation mal comprise chez les autres*.

Ce n'est pas, effectivement, parce qu'on s'est donné un chef que sa supériorité doit s'affirmer dans toutes les directions. Encore faut-il que ce chef soit justement capable de vous conduire.

A cela on répondra que l'expérience du passé a prouvé le danger de confier à un seul homme les clefs du pouvoir absolu. On a créé des Monarchies Constitutionnelles, de manière à entourer le souverain de tous ceux qui étaient capables de bien gouverner le pays.

Jusqu'ici, ce système semble être le plus parfait chez ceux qui l'ont justement adopté.

Il en est d'autres pourtant qui ont préféré supprimer complètement ce chef, ou lui accorder simplement un pouvoir tellement restreint que sa personnalité s'efface complètement devant le Peuple qu'il est censé représenter.

Pour arriver à ce résultat, on a imaginé de confier la direction du Pays à une assemblée constituée par le suffrage populaire, sur des bases qui seraient la perfection, à leur tour, si le suffrage

populaire pouvait signifier quelque chose quant au choix *éclairé* des hommes à élire.

Devant les difficultés nées forcément des trac-tations, des corruptions, toujours à prévoir dans un tel système, on a cherché toutes sortes de palliatifs qui n'ont pas naturellement donné tout ce qu'on pouvait en espérer. La représentation majoritaire, les scrutins de listes, etc., offriront toujours les mêmes inconvénients.

En dernier ressort, on ne sait pas qui on élit, et il est assez curieux d'en rechercher une preuve.

Au Parlement Français, par exemple, sur près de 600 députés, il y en a toujours 500 en moyenne qui ne prennent *jamaïs* la parole.

Au Parlement Anglais, la proportion, un peu moindre peut-être, existe pourtant d'une alarmante manière.

Que penser d'un pareil poids mort mis à la remorque d'un pays ?

On nous dira peut-être que ces gens savent présenter au Gouvernement de l'heure les réclamations de leurs commettants et, comme tels, suffisent à la tâche d'intérêts qu'ils représentent. Mais c'est là un jugement peu logique. Ce sont en effet ces Députés qui élisent ces Gouvernements, et, dans ce cas, quel peut être l'utilité de ce cercle vicieux ?

Ce qu'on remarquera chez toutes les Nations ainsi gouvernées, c'est surtout l'emploi de l'opportuniste, qui convient bien à une assemblée où

tous les intérêts sont représentés, mais souvent d'une manière antagoniste, sans lien véritable ou tout au moins indiscuté parmi eux.

L'opportunisme comprend surtout des moyens de fortune dans son arsenal. On s'inspire des circonstances, on étudie le moment présent, et on adopte la loi la plus profitable souvent, selon les occasions. Un pareil système ne peut avoir aucun avenir. Lorsque nous pénétrons chez les Peuples où le pouvoir est concentré sur une seule tête, dans une seule main, on peut d'abord noter ce contraste très remarquable de l'esprit de suite qui semble tout d'abord gouverner le pays.

Les voies prises sont suivies pendant un temps suffisamment long pour en voir les effets, et il n'existe pas, au moins en apparence, ces difficultés, ces entraves, ces opinions diverses avec lesquelles il faut compter, administrer, et souvent subir les conditions qu'on ne peut évidemment acheter autrement.

Sous ce voile de perfection, nous ne tarderons pas à retrouver les mêmes sentiments, les mêmes défauts peut-être, mais n'en existant pas moins dans tous leurs détails. L'homme gouverne, mais doit céder aux partis divers qui l'entourent et souvent l'entourent seuls. Les Souverains sont généralement « chambrés », et le résultat n'en est que plus lamentable.

Le Principe d'Autorité est donc encore une fois mal compris chez ces Peuples comme chez les autres. Si on étudie de plus en plus attentivement

la question, on saisira la clé de ces imperfections, et cette clé pourrait se traduire ainsi :

Le Principe d'Autorité ne doit pas être purement physique. Il doit, pour être juste, se manifester surtout dans une autre direction. — Laquelle ? — Nous le verrons tout à l'heure.

Un Gouvernement muni du pouvoir exécutif seul ne résoudra jamais aucune question d'une manière satisfaisante. Ce système détruit en effet l'initiative personnelle, *qui seule est fructueuse*.

Si l'idée d'une réforme doit, pour être appliquée, passer par les discussions infinies du « Pouvoir Législatif », il y a mille chances pour que cette idée ne soit plus applicable lorsqu'elle aura été enfin votée.

C'est qu'on ne remplacera jamais le Génie par une assemblée quelconque, dût-elle compter dix mille députés. Le Génie est, en effet, centralisateur avant tout ; il voit, d'un coup d'œil rapide, haut et loin, et c'est ce que ne peuvent faire des hommes absorbés par leurs seuls intérêts, divisés dans leurs opinions, ou préoccupés parfois de leur prochaine élection. L'expérience est là pour nous donner raison. Il n'est pas nécessaire de rechercher beaucoup pour rencontrer des preuves capable d'étayer cette opinion. Nous pouvons les trouver dans toutes les législations. Le Tunnel sous la Manche, entre l'Angleterre et la France, demeuré en suspens depuis 50 ans, est une faute Anglaise de premier ordre dont tout le monde a souffert inutilement.

La transformation de Paris en Port de Mer, à l'étude depuis 60 ans (!), en est une autre ; l'internationalisation du Déroit des Dardanelles (qui a peu de chance de s'effectuer dans ce siècle) ; enfin le Droit international (véritable mythe !) en sont de différents exemples d'une portée plus générale.

Il serait oiseux d'en chercher d'autres, et nous n'examinerons pas ici les erreurs manifestées par la guerre, dont chacun peut se rendre compte en toute facilité.

On ne peut plus, aujourd'hui, s'adresser aux croyances ou à la Foi des Peuples, comme on l'a fait dans le passé, pour appuyer ou créer le respect du principe d'Autorité. Le « Droit divin » est peut-être encore admis par certains hommes à la barbe grisonnante, mais il ne saurait trouver d'écho dans les cœurs plus jeunes que ce siècle a vu naître. Chaque citoyen se croit absolument autorisé à juger tous les actes possibles à son seul point de vue, et ce sentiment, naturel en soi, n'entraînerait aucun inconvénient si tous avaient reçu d'abord une éducation suffisante pour voir sainement et largement les choses et si le choix des Législateurs n'était justement pas fixé par des votes que le moindre discours enflammé, le moindre sophisme habilement déguisé peut convaincre et entraîner.

Peu de gens du monde certainement voudraient accepter un conseil, une admonestation ou un ordre de leur valet de chambre ou de leur groom,

et c'est cependant ce valet de chambre et ce groom qui choisiront le député destiné à leur dicter des Lois, à gouverner leur pays. O saine logique ! comme tu es rare ! — Ces gens du monde nous objecteront peut-être qu'il subissent des Lois qu'ils n'ont pas créées, qu'ils sont les premières victimes d'un atroce régime, etc., etc..., mais enfin qui, sinon eux, l'ont voulu d'abord ?

Il faudrait alors admettre que de louches intriguants, habiles autant qu'adroits, auraient pu pénétrer cette faiblesse dès l'origine et en faire un usage aussi intelligent que judicieux pour eux ?

Il suffit de lire les noms de députés élus il y a une quarantaine d'années pour perdre immédiatement cette illusion.

Mais alors, comment les choses ont-elles pu changer à ce point que des gens auxquels on attribue des montagnes de crimes peuvent être à la tête de la Nation ?

C'est que les députés du siècle passé n'ont pas fait leur devoir ; ils ont laissé la gangrène se mettre dans le pays : ils ont permis à des partis, fauteurs de désordre, de s'organiser et de se fortifier au sein même de leurs rangs, et, lorsque ces partis ont été suffisamment forts, à leur tour ils ont imposé leur volonté.

En vérité, un pareil raisonnement est trop facile, et il ne semble pas mériter une longue discussion. Les hommes de cette époque ont certainement, pour la majeure partie des cas, fait leur devoir tel qu'ils l'ont cru, mais ne pensez-vous pas plutôt

que c'est dans vos propres fautes qu'il faut rechercher de tels résultats ?

Les Chinois disent avec raison qu'on ne peut pas changer l'ordre de la Nature, mais qu'il est très possible à l'homme de modifier ses Lois. C'est en vertu de cet axiome qu'ils se trouvent toujours prêts à remettre en discussion, le lendemain, la teneur d'un contrat établi et signé la veille.

Ce système, si impatientant quelquefois pour les Occidentaux, a une grande profondeur philosophique en soi. Il montre combien il faut savoir conserver de souplesse dans ses actes Administratifs pour ne pas se laisser écraser par eux lorsqu'ils sont devenus caducs.

La rigidité dans les Lois conduit à l'irresponsabilité dans leur application.

On condamne, on prononce simplement en ouvrant un livre à une page marquée, un livre qui n'a ni yeux, ni bouche, ni raison, ni tête.

Chose plus effroyable encore : Puisque c'est ce Code qui vous a condamné, le Juge, lui, *échappe à toute responsabilité !*

Tant pis pour vous s'il s'est trompé !

L'innocent, injustement poursuivi, même s'il n'est pas condamné, aura pu subir les affres d'une longue détention, les angoisses d'une inquiétude, hélas ! souvent trop légitime, sans aucune espérance de compensation s'il est « acquitté » ; on le renverra hautainement, comme s'il était trop heureux d'avoir échappé à la griffe de fer de ses bourreaux.

Pas un mot de pitié, de regret ; pas la moindre indemnité pour les tortures subies.

Le juge qui aura appliqué ces lois n'a rien à redouter à son tour de ses victimes. Il échappe à toute peine, à toute recherche, et, s'il s'est trompé, le jugement peut être rompu sans que personne s'avise de lui faire expier le tort que, volontairement ou non, il aura fait subir à un malheureux.

Il faut avoir écouté fonctionner en « pays civilisé » ces Tribunaux Correctionnels, appelés suggestivement « moulins à café » en France, pour comprendre l'horreur de pareilles institutions. A peine songe-t-on à interroger le prévenu. On lui lit l'acte d'accusation ; s'il s'explique difficilement, si la langue ne lui est pas familière, c'est bon ! — En *une minute* (d'horloge), on lui dira : « Asseyez-vous, ...condamné à la prison », etc., etc..., et voilà un homme ruiné, une vie brisée!... — Cela va bien!... à un autre!... Ailleurs (et je crois inutile de citer la Nation chez qui ces pratiques sont en usage), il n'est pas possible de demander justice si on ne peut s'exprimer dans la langue du Pays !

Une injustice, un malheur de plus ? — Qu'importe ? — Le plus spirituel des Ecrivains qu'ait enfanté le Monde, peut-être, a pu dire, il y a deux cents ans, cette parole célèbre : « Si quelqu'un m'accusait d'avoir volé les Tours de Notre-Dame, je mettrais d'abord la Mer entre moi et la Justice » sans avoir soulevé autre chose que des éclats de rire et des acquiescements.

Et encore aujourd'hui cette parole a un sens redoutable et réel.

Il résulte de cet état de choses que se faire juge est devenu un *Métier*, tandis que ce devrait être un sacerdoce.

Et quand on voit les effroyables condamnations prononcées parfois, on se prend à regretter que, comme sous Cambyse, les Prétoires ne fussent pas tendus des peaux des juges Prévaricateurs !

L'homme, irresponsable de ses actes... et cet homme détient les pouvoirs publics !...

Que peut-on imaginer de plus barbare en soi, de plus noir comme civilisation ?

Le Parlementarisme compte, lui aussi, l'irresponsabilité parmi ses plus précieuses prérogatives.

Le comptable public peut être engagé personnellement par le paiement qu'il fait, mais le Ministre qui l'a ordonné échappera à coup sûr à toute incrimination s'il s'est trompé de bonne foi.

Le bénéficiaire sera poursuivi, au contraire, en remboursement de la somme indûment reçue (quand on ne gardera pas le silence pour étouffer le scandale), mais personne ne s'avisera de se retourner contre le véritable promoteur de l'erreur.

L'irresponsabilité ! Monstrueuse conception qui a ruiné le parlementarisme et qui bouleverserait certainement le système solaire tout entier s'il y était par malheur accessible.

C'est dans l'irresponsabilité successive qu'il faut rechercher la première cause de ces partis qui, peu à peu, ont vu le pouvoir leur échapper,

simplement parce qu'ils ont admis l'un après l'autre les actes qui devaient les écraser un jour de tout leur volume, et qu'ils n'ont ni le pouvoir ni la faculté aujourd'hui de modifier à leur gré selon les circonstances.

Le Pouvoir central se maintient irresponsable depuis le sommet jusqu'au bas de l'échelle ! Et, au bout de tout ce merveilleux échafaudage, le malheureux innocent, anéanti, broyé, sans pouvoir se retourner contre personne pour rechercher ses bourreaux, pour les faire au moins châtier, pour écraser l'injustice !

En vérité, l'on frémit devant une pareille monstruosité.

Pour atteindre le mal dans ses sources mêmes, bien des moyens ont été proposés depuis quelques années.

Sans contester absolument leur valeur plus ou moins étendue, il faut bien reconnaître qu'on se trouve encore en face de remèdes imparfaits, très limités dans leur action, et que nombreux sont les gens qui les acceptent pourtant, en vous disant qu'ils préfèrent ce modeste soulagement de leurs maux à une guérison radicale absolument irréalisable pour eux.

C'est avec ces idées d'à peu près, de moyennes, de minima acceptables que les choses, bien loin de s'éclaircir, se sont envenimées, que l'horizon politique s'est assombri partout, jusqu'au jour où la guerre est venue jeter sa note tonnante dans ce chaos devenu incompréhensible pour la multitude.

Quoi qu'on fasse, le principe d'autorité est un de ceux qui ne pourra jamais s'effacer dans le monde tant qu'on voudra y maintenir une Société. Ce principe doit, pour durer, s'appuyer sur les sentiments les plus profonds qui gouvernent le cœur humain : l'amour, d'une part, et la foi dans la continuité de la race, son perfectionnement incessant vers un idéal qui ne peut être que l'assurance du bonheur, de la paix et, physiquement parlant, de la certitude du lendemain.

Nous avons vu précédemment que l'éducation donnée à l'être, en ce qui a trait à l'amour, était loin de se rapprocher de la Nature. Quant à l'assurance du bonheur et à la certitude du lendemain, c'est ici que nous allons voir combien l'homme en est éloigné à tous les points de vue. Interrogez tous les partis ; demandez-leur s'ils sont heureux, s'ils sont même satisfaits, et vous verrez leur réponse !...

C'est à la racine même, par l'enfance et la jeunesse, qu'il faut commencer si nous voulons obtenir un résultat palpable d'ici deux générations.

C'est à ces phalanges d'enfants qu'il faut inculquer l'amour de l'ordre, de l'harmonie, qui ne peuvent exister que par le respect mutuel des droits et l'accomplissement des devoirs de chacun.

Ces devoirs sont simples, pourtant, et rien ne serait plus facile que de les mettre en pratique.

Notre liberté commence, nous l'avons dit déjà, où finit celle des autres.

Faites sentir à l'enfant que la crainte doit se limiter pour lui à ne pas nuire à autrui en aucune manière.

Donnez-lui le sentiment que la Loi n'est pas faite pour arrêter les filous, mais simplement pour guider les hommes de bien.

Montrez-lui que le plus grand mal est celui qui frappe la Communauté, parce que tous en souffrent non seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir et dans leurs descendants.

Sans doute ces principes n'empêcheront pas les erreurs et les méchants de se produire. La Nature humaine a encore trop d'atavisme barbare pour ne pas amener de temps en temps des retours brusques à la sauvagerie des ancêtres, chez certains sujets. Mais il n'y a pas lieu de se désespérer pour cela.

La punition peut et doit venir d'elle-même, dans une société bien constituée, et le principe d'Autorité, dans ce cas, ne doit pas être l'apanage de quelques hommes, mais le sentiment enclos dans le cœur de tous les citoyens. Nous venons de dire que les méchants étaient à peu près tous de simples retours brusques à la barbarie des ancêtres. Descendez, en effet, le flot des siècles écoulés ; interrogez l'histoire, et dites-nous si tous les crimes catalogués comme tels aujourd'hui ne se rencontrent pas à chaque pas dans le passé, admis et reconnus comme les choses les plus usuelles et les plus licites en soi.

Lisez par exemple les Lois Saliques, et dites-

nous si les cheveux ne se dressèrent pas sur votre tête en les parcourant !

— Et pourtant quelques-unes de ces Lois sont encore en vigueur en Europe !

« Je ne veux pas prendre ici d'exemple à ce sujet, ce serait faire chose trop banale.

« Cependant il est indispensable que la société se défende pour conserver sa place dans le monde et ne pas être anéantie par les méchants. »

Nous en sommes d'accord, à condition que nous puissions adopter vos vues sur ce que vous nommez des méchants ; mais ici, certainement, nos idées vont différer.

Il nous est matériellement et philosophiquement impossible de proportionner le châtement à l'étendue de la faute, parce que nous ne pouvons tenir compte de toutes les circonstances qui peuvent instiguer un crime ou le faire commettre. Pour y arriver, il faudrait avoir une connaissance absolue et complète du caractère et du sentiment du coupable, des motifs profonds de son acte : choses que nous ignorerons toujours.

A ce titre — et chacun en conviendra, — la justice humaine est une chose irréalisable.

Tenter de la faire dans ces conditions, ce sera toujours se tromper sûrement, et nous deviendrions à notre tour, en voulant réprimer le mal, souvent aussi coupables que le méchant.

Comment donc concilier cette idée avec la nécessité où nous nous trouvons de châtier les crimes ?

Il semble en effet que la justice soit impossible et que la société humaine ne puisse en aucun cas y prétendre ni y arriver. Posons d'abord en principe qu'il n'existe guère de crime irréparable, la mort exceptée, et que le châtement réel ne peut se trouver ou s'improviser : il EST dans la faute même.

L'homme n'appartient pas à lui seul, et la liberté dont on parle n'existe pas absolument comme on le croit.

Il appartient d'abord à l'*Univers* et, comme tel, a sa place, son utilité et sa raison d'être dans l'immensité. Y toucher d'une manière quelconque, c'est troubler l'équilibre général quelque part.

L'assassin a commencé d'abord à le faire, tout le premier, en tuant un homme, et la société, en le supprimant à son tour, ne fait qu'accentuer la rupture de l'équilibre, au lieu de chercher à le rétablir.

Il ne faut donc pas qu'elle recoure à la peine de mort, qui ne fait qu'aggraver le mal sans le détruire.

Lorsque, dans le corps de l'individu, une cellule a été lésée par un traumatisme quelconque, il faut que les autres cellules se mettent à l'œuvre non pour détruire, mais pour réparer ce qui a été détérioré ou frappé par le mal. Que cette petite comparaison des choses nous mette sur la voie du véritable châtement. Il ne faudrait pas en effet détruire l'assassin, il faudrait, pour se tenir dans les règles strictes de la nature, qui, elle,

connaît et possède les moyens de mesurer et d'apprécier la grandeur du tort causé, c'est-à-dire seule capable de *rendre la Justice* ; il serait moral, disons-nous, qu'on *obligeât le meurtrier à travailler toute sa vie pour sa victime ou ceux à qui il aurait fait ainsi un tort direct*.

Cette singulière façon — peut-être — de comprendre le châtement possède au moins cet immense avantage :

Le criminel vulgaire, en frappant un père de famille, par exemple, peut craindre d'être un jour puni, mais il sait que cette punition s'appesantira sur lui non comme sur un homme, mais sur un numéro, une entité sans nom, sans valeur directe, et la famille de la victime sera, elle, abandonnée à la faim : la société ne s'en inquiètera plus. Si le criminel savait que sa faute doit le conduire à une forme d'esclavage plus ou moins long envers sa victime, il *verrait* tout au moins la moralité de son châtement, et la *réparation* du tort causé serait plus réelle, plus effective, plus tangible pour lui.

Frapper le criminel par la *vie forcée*, et non la *mort forcée*, est certainement une conception plus saine et sans doute plus fructueuse que les autres. Il serait en outre toujours possible, en cas d'erreur judiciaire, de le réhabiliter.

D'autre part, que voyons-nous lorsqu'une cellule a été détériorée dans l'organisme ? Cette cellule, devenue nuisible, est expurgée, CHASSÉE du corps, mais non *détruite* par lui.

Le bannissement des coupables, lorsque leur faute sera moins grave, les mettra ainsi dans l'impossibilité de nuire, puisqu'ils n'auront plus rien contre quoi exercer leur fureur.

Ce bannissement, pour être conforme à la nature, DOIT PRIVER LE COUPABLE DE TOUTE SOCIÉTÉ HUMAINE.

La prison ne répond pas complètement à cette idée, car elle isole l'homme sans cesser de le maintenir en quelque sorte en contact avec les autres.

Il ne manque pas de territoires, d'îles surtout, où de pareils êtres ne pourraient songer à s'enfuir une fois leur débarquement opéré. Vivant seuls ou en compagnie de leurs semblables, ils devraient se créer une nouvelle existence sur leur propre travail, sans pouvoir s'appuyer sur les autres, sans rien recevoir d'eux.

Cette espérance est d'autant plus raisonnable que, s'ils devaient s'entre-détruire, la société n'aurait aucune part à ces mœurs, dont elle se désintéresserait. Ignorant la vie réelle comme tous les criminels l'ignorent, c'est-à-dire le *vrai bonheur dans le travail*, ils se verraient forcés de l'apprendre par la nécessité de lutter contre la nature et ses difficultés. Il leur faudrait alors créer de toutes pièces une société, des Lois, et ils comprendraient forcément celles qu'ils avaient méconnues.

Peut-être alors s'amenderaient-ils pour redevenir un jour moins barbares. — Et même s'ils n'y

réussissaient pas, le châtement serait assez terrible pour faire trembler tous les criminels : exilés des hommes, laissés à eux-mêmes, sans autres moyens que leurs propres forces, sans leur infliger d'autres peines qui déshonorent au fond la société, mais les ABANDONNER purement et simplement, ce serait de tous les supplices le seul peut-être auquel nous aurions droit, et qui montrerait à l'homme coupable la grandeur de ses crimes et de ses forfaits.

Une pareille conception n'est pas une utopie, nous l'avons vu fonctionner parmi des êtres inférieurs à l'homme, mais déjà très développés comme intelligence : nous voulons parler des éléphants.

Dans le cours de nos voyages et de nos longs séjours au sein des forêts profondes de l'Asie et de l'Afrique (Birmanie, Ile de Ceylan surtout, et Afrique équatoriale), nous avons eu souvent l'occasion d'observer et d'étudier de très près les mœurs de ces intéressants animaux.

On sait que les éléphants vivent par troupeaux dépassant très rarement une centaine d'individus, mais s'élevant généralement à 25 ou 30. Ces petites sociétés ont des Lois très rigoureusement suivies par la communauté. Il arrive cependant parfois que l'un d'eux (un mâle, toujours) a commis une faute dont il ne nous est pas possible de nous rendre exactement compte, mais assurément une faute grave, amenant la plus redoutable des condamnations pour lui.

L'individu est immédiatement chassé du troupeau. Les coups de trompe et les bousculades ne lui sont pas épargnés par les mâles, le chef en tête, jusqu'au moment où le délinquant se voit contraint à prendre la fuite.

Il ne lui sera pas fait autrement de mal, mais le malheureux exilé ne sera plus jamais admis dans aucun autre troupeau.

En vain s'approchera-t-il de nouvelles sociétés pour essayer de s'y introduire : il sera bientôt découvert et impitoyablement expulsé. Il devra donc vivre absolument seul, privé de postérité (aucune femelle ne l'accueillera plus jamais), et son isolement finira par le rendre fou furieux.

On rencontre parfois de ces « Rogs Elephants » — comme les appellent les Anglais — au milieu des forêts. Ils sont toujours agités, nerveux, incapables de se tenir en place.

On les voit tout à coup partir à travers les taillis, brisant tout sur leur passage. Malheur à tout être rencontré sur son chemin : il sera impitoyablement mis en pièces.

Ces « Rogs Elephants » sont très redoutés et mis à mort dès qu'on peut les atteindre.

Que dire d'un pareil supplice appliqué à un criminel ? et les cheveux ne se dressent-ils pas sur la tête quand on songe à de telles souffrances ? Cependant, nous le répétons volontiers, la société ne doit pas chercher à punir pour venger un tort, mais bien pour le réparer.

La bête humaine, l'homme en retard de plu-

sieurs siècles sur son époque qu'est le malfaiteur ordinaire, ne devrait pas être traité comme un insecte venimeux qu'on écrase sur son chemin, mais comme une force brutale qu'on peut encore canaliser, de manière à la rendre utile et précieuse pour l'humanité.

IL FAUT, EN UN MOT, QUE LE PLUS DE BIEN POSSIBLE SOIT RETIRÉ MÊME DU CRIME ET DU VICE LE PLUS INVÉTÉRÉ.

Cette idée aurait semblé certainement paradoxale si nous l'avions écrite au commencement de ce chapitre. Nous espérons que, placée ici après toutes les explications que nous avons données, on en saisira sans peine la portée philosophique et la valeur sociale.

* * *

Pour rendre cependant possible le châtement des coupables, et surtout le progrès de la société, il est indispensable que le sentiment de l'autorité soit bien pénétré, accepté et voulu par chaque homme.

Nous avons dit, au commencement de ce chapitre, que cette conception ne devait pas se borner à celle des pouvoirs publics seuls. Nous avons démontré plus loin que l'idée d'un pouvoir irresponsable ne peut se concilier avec la saine justice, c'est-à-dire, en dernier lieu, avec la Nature.

Il faut, pour que le principe d'Autorité soit accepté, qu'il fasse partie intégrante de la conscience et du sentiment de l'homme.

Nous allons reprendre cette question ici.

Tout d'abord, avons-nous dit, ce sentiment relève de l'amour pris dans son acception la plus large, parce qu'il faut avant tout *l'aimer* pour l'admettre.

On rencontre parfois, dans la société, des individus intelligents pour lesquels le principe d'Autorité est un fardeau insupportable.

Ces êtres objectent toujours l'inutilité qu'il a pour eux, autant que l'illogisme d'un chef ne présentant aucune capacité, aucune faculté supérieure à la leur, et par conséquent aucune qualité pour les contraindre à lui obéir. Sans contester ici l'exactitude de ces assertions, parfois malheureusement trop vraies, il semble qu'on pourra arriver un jour à se soustraire à l'autorité qui nous deviendrait trop pesante en réfléchissant que l'homme est assez petit et la planète suffisamment grande pour lui permettre de trouver un pays, un milieu conforme à ses idées et à ses goûts. Si nous ne pouvons choisir en effet le lieu de notre naissance, nous pouvons tout au moins fixer aujourd'hui celui de notre Nationalité ou de notre résidence.

D'ailleurs la supériorité morale s'exprime toujours par le raisonnement, la douceur, le calme et la bienveillance, ces quatre vertus qu'on confond continuellement dans le terme « être bon », simplement parce qu'on ne sait comment les définir.

Le raisonnement nous montrera toujours qu'un chef, même s'il est médiocre par rapport à nous

— ce qu'on peut néanmoins déplorer, — est généralement supérieur à ceux qu'il doit diriger, sous peine de n'avoir qu'une bien courte carrière. Puis, à moins de très rares exceptions, les ordres dictés ne vous visent pas directement. Alors à quoi bon s'en sentir blessé ?

Il se rencontre d'autres hommes pour qui la conception d'un chef, supérieur ou non, n'est pas davantage admissible :

Nous avons entendu souvent nombre d'entre eux prendre comme leur la devise « NI DIEU NI MAITRE » et chercher à faire prévaloir cette doctrine en l'inculquant soigneusement dans le cœur de leurs enfants ¹.

Entrons un peu dans les vues de ces gens et examinons comment ils peuvent concevoir une société.

« Nous n'avons, disent-ils, d'autre direction à suivre que l'honnêteté envers nos semblables, c'est-à-dire la bonne foi en affaires comme dans nos relations. Nous nous devons à nous-mêmes de ne pas chercher à empiéter sur le territoire du voisin. La vie du citoyen consiste justement dans l'exacte observation de cette loi et dans celles qui ont pour but de maintenir notre existence par la protection réciproque et dans l'accomplissement de certains actes destinés à assurer notre vie. Hors de ces principes, qui permettent

¹ C'est surtout chez certains socialistes qu'on rencontre ces opinions.

le contact parfait et convenable entre tous les hommes, la conscience de chacun, sa vie privée, ses sentiments ne regardent que lui.

« S'il peut se conduire dans ce chemin, à quoi bon lui donner des Maîtres pour l'entraver et le gêner ?

« Quant à Dieu, où le placez-vous dans l'Univers ? — Montrez-nous-le et nous verrons à l'adorer ; mais que voulez-vous que nous fassions de votre Créateur invisible, que vous priez inutilement puisqu'il ne manque pas de vous lâcher à la première occasion ?

« Votre Dieu n'est pas nécessaire à la vie de l'Univers. C'est l'enfantement de votre cerveau en délire, plein d'ignorance et de peur »...

Nous ne croyons pas nécessaire de pousser plus loin ces idées : elles suffisent déjà à montrer où elles peuvent aboutir. Si l'homme n'a plus pour but suprême que de vivre en société, d'assurer sa subsistance, sa protection et l'équilibre de son budget, sans rien connaître de son prochain, certainement le nègre de l'Afrique, dans son village caché au sein des forêts, réalisera le plus bel exemple de cette société, et il ne faut pas aller bien loin pour trouver ce genre de perfection : les Cafres du Mozambique, les Betchuanas, les Zoulous, les Machanganis, etc., pratiquent ces vertus depuis de longs siècles et en sont des manifestations vivantes que nous aurons peut-être un jour occasion de décrire. Disons ici, pour achever avec ce type d'hommes, que les nègres

offrent à nos yeux, aujourd'hui, des restes de civilisations qui furent, à leur lointaine époque, l'idéal le plus élevé qu'eût enfanté la terre.

Le nègre, autant qu'il le peut, vit d'abord pour lui, sans se soucier beaucoup des idées d'autrui. La médisance, chez lui, en Afrique, est à peu près inconnue.

Que critiquerait-il d'ailleurs, le nègre qui n'a rien et qui n'ambitionne rien ?

Chacun plante son petit champ de patates ou de manioc, juste en suffisance pour se nourrir pendant l'année, le plus juste même qu'il pourra, car l'indigène a horreur du travail inutile. Il préfère s'en tenir au strict nécessaire. (Et ne serait-ce pas là, au fond, une forme bien sensée de philosophie !)

Il ne cherche pas à produire pour l'avenir, car sa récolte est toujours à peu près assurée. Il ne possède pas la terre dès qu'il ne la cultive plus. La paresse, enfin, est une des grandes directrices de ses idées, mais le manque de débouchés en est aussi une autre. Le bétail n'existant pas sur la Côte orientale d'Afrique, à cause de la mouche tsé-tsé, les vivres nécessaires sont très restreints. Les volailles coûtent peu à élever, car elles trouvent en général de quoi se suffire en parcourant les buissons environnants. A part l'impôt — injuste à leurs yeux — du travail, exigé par les conquérants Européens du Pays (Anglais, Français, Portugais, etc.), le nègre est heureux dans sa case, où il rêve, où il dort, mais où il ne pense pas.

L'idée de limitation de ses revenus à ses seuls besoins, ou à un maximum infranchissable, forme l'une des parties essentielles du « dogme » socialiste, celui qu'ils croient avoir trouvé de toutes pièces, et qui existe pourtant en Afrique depuis un nombre inconnu de siècles.

Mais même dans ces civilisations primitives (ou dégénérées, peut-être ?), la nécessité d'un chef se fait absolument sentir. Ce Chef n'est pas, en général, héréditaire. Il est nommé à l'unanimité de toutes les voix par la nation entière, bien capable cette fois, vu son peu de besoin, de le choisir sans se tromper. Il est obéi sans discussion, avec une religiosité presque fanatique, et personne ne songe à le contredire à aucun moment. Il est tout-puissant, mais absolument responsable de ses ordres. Il sera peut-être demandé ici pourquoi le Nègre peut justement faire, en son pays, ce que nous ne réussirions pas en Europe, c'est-à-dire nommer un chef responsable.

La raison en est simple : chez eux, la mentalité est à peu près équivalente, et le niveau moral des individus est très sensiblement le même, ce qui ne se rencontre guère en Occident. Il s'ensuit qu'on peut très facilement juger des aptitudes et des Capacités d'un chef, qui doit d'ailleurs défendre personnellement sa candidature avec toute son éloquence. Le Chef est le juge de tous les différends, de toutes les controverses, de toutes les disputes. Il décide des travaux à exécuter, des rémunérations à demander. Il indique les noms

de ceux qui doivent aller au loin pour payer, en nature, l'impôt du village, et ce qui peut être donné à cet effet. Mais il n'entre jamais dans la vie privée — d'ailleurs si uniformément semblable — d'aucun individu. Les peines sont généralement une amende en nature ou en argent (quand la monnaie est connue et appréciée) et la liaison au poteau qu'on plante au milieu du village à cet effet. L'individu ainsi attaché peut y rester plusieurs heures, mais jamais plus d'une journée. La prison peut être ordonnée, mais elle n'est jamais que préventive. La bastonnade est inconnue ; elle est plutôt l'apanage et l'ornement des civilisations plus avancées.

Cette petite digression suffit à vous montrer que la vie en société, aussi bien chez l'homme que chez les animaux, nécessite toujours un *pouvoir centralisateur* quel qu'il soit. Le besoin d'un chef n'est pas particulier à l'être civilisé. Bien loin que de naître dans une organisation compliquée et erronée, comme on le croit généralement, la pensée de la tête gouvernant les autres parties du corps est dans la *nature* même des choses.

Ne voyons-nous pas, par exemple, la cellule primordiale s'entourer d'autres cellules qu'elle élabore et groupe autour d'elle en constituant l'organisme ?

Le cerveau et la tête ne sont, en somme, que des spécialisations d'organes **AUXQUELS LES AUTRES ORGANES ONT CONSENTI LA DIRECTION DU CORPS.**

Il suffit de voir en effet comment, dans les espèces animales qui ont précédé la nôtre, les reins, le foie, etc., travaillaient chacun sans s'occuper de son voisin, pour en demeurer convaincu. De même que le point est l'origine de toute forme géométrique, l'idéal du chef *EST UNE RÉALITÉ DE LA NATURE*, depuis le système solaire tout entier (sans vouloir remonter plus loin) jusqu'à la fourmi, jusqu'à la molécule, jusqu'à l'atome infime.

Ne semble-t-il pas qu'il y ait comme une expression d'ardente foi dans la cellule du corps qui se *sacrifie*, se dessèche et meurt pour entretenir la vitalité et la santé dans l'organisme qu'elle constitue ?

Et ne faut-il pas que la tête soit un chef bien écouté, lorsqu'elle refuse, réglemente ou supprime les appétits d'un autre organe, qui a pourtant autant de droits en apparence que tous les autres, lorsqu'elle se montre tantôt l'alliée, tantôt l'ennemie du corps qu'elle gouverne ?

Nous ne croyons pas qu'il faille discuter davantage la présence des cellules, des organes, des êtres de toutes sortes démontrant que la nécessité du chef s'impose et s'imposera toujours par la nature même, nous le répétons, à chaque fois qu'un groupement, une société, un ensemble devra être constitué et atteint.

Le problème étant ainsi posé, il ne reste plus qu'à savoir de quelle manière le principe d'autorité devra être présenté pour se faire accepter

comme une notion indispensable, bonne et profitable en soi.

Il faut, nous l'avons dit, pour y arriver, que l'homme puisse comprendre et aimer cet idéal, le rechercher et le fonder partout où il se fixera lui-même. Il n'existe évidemment qu'un seul moyen pour y arriver : le faire adopter dès l'enfance par tous les individus.

Pour tranquilliser les « esprits libéraux », il faut en outre faire bien comprendre à l'enfant que la situation de chef peut être atteinte et acquise par les propres efforts de l'être, qu'elle est à la portée de tous, pourvu que chacun sache s'en montrer digne, et que l'inaccessible en ce cas n'a de limites que la capacité réelle et l'intelligence.

* * *

Il reste à examiner ici une question délicate que nous avons déjà assez largement effleurée auparavant, mais sur laquelle il faut encore revenir pour lui donner tout le développement dont elle est susceptible. Nous voulons parler du rôle de la femme au point de vue du principe d'autorité, puisqu'ici nous n'avons en effet cherché qu'à démontrer la nécessité d'un chef pour toutes les sociétés. Nous avons pu établir que cette condition était absolument réalisée dans la NATURE sur la plus vaste échelle. Nous l'avons retrouvée de toutes les manières, non seulement parmi les êtres organisés, mais encore parmi les corps

célestes et les atomes, c'est-à-dire à la fois chez les plus puissantes et les plus petites manifestations des formes de l'étendue. Mais nous n'avons pas parlé du sexe. Si nous n'avons rien dit de spécial sur les végétaux, c'est qu'ils semblent à première vue s'écarter complètement de ces règles et former une catégorie à part, que beaucoup, par erreur, croient très inférieure. Mais c'est là une fausse conception que nous ferons tomber d'un mot, quoiqu'il ne nous soit pas possible de nous étendre ici sur cette question, qui déborderait de beaucoup le cadre actuel de ce livre.

Tout d'abord, chaque végétal forme, à lui seul, un *royaume* bien distinct, où la multiplicité des feuilles, des fleurs et des fruits suffirait à témoigner la supériorité de l'être et des nombreuses directions qui constituent sa personnalité. Mais les végétaux savent apprécier et vivre en société. De même que les différents pays sont plus ou moins favorables à la propagation et au maintien d'une race animale, de même les conditions d'altitude, de climat et de température influent d'une manière transcendante sur les espèces végétales. Il s'ensuit qu'elles se propagent et se développent tellement, qu'on voit surgir des colonies complètes de mousses, de plantes ou d'arbres d'une même espèce, dans différentes régions du globe, au point de couvrir des contrées entières ou de former de profondes forêts. C'est ainsi que le sapin, le pin et autrefois le chêne ont dominé en EUROPE, tandis que dans la vallée du Fleuve Rouge, au

TONKIN, dans la haute région, le bananier sauvage a envahi absolument tous les flancs des montagnes au point d'éliminer et détruire complètement toutes les autres espèces. Dans les profondes forêts de la Haute-BIRMANIE, c'est le bambou qui a pris ce rôle, et on peut parcourir plusieurs centaines de kilomètres dans ce pays, si riche pourtant en essences forestières, sans rencontrer autre chose que d'immenses futaies de bambous de forte taille, que nul fauve n'habite ou ne saurait traverser, tant ils sont serrés les uns contre les autres.

Si la nature nous montre l'association de certaines espèces ou l'envahissement d'une seule au détriment des autres, l'expérience peut nous prouver l'antagonisme singulier qui naît entre deux sujets végétaux dont les races ne s'accordent pas. Essayez, par exemple, de faire croître un bambou, un bananier et un fucus ensemble, et vous verrez que l'un des trois prendra toujours la suprématie sur ses voisins vaincus.

Les plantes à tubercules telles que le MANIOC ou la patate ne prospéreront jamais, à *SOL ÉGAL*, auprès des CUCURBITACÉES telles que les courges, les concombres, les melons, etc., quoique les deux aient également besoin de chaleur et de lumière.

Parmi les plantes d'eau, les nénuphars et les lotus, les VICTORIA REGIAS, etc., voisins pourtant comme espèces, ne font pas bon ménage ensemble.

Chez les plantes marécageuses, certaines d'entre elles sont des poisons pour d'autres, etc., etc.

Faut-il y voir pour raison le développement de certains cryptogames microscopiques ou d'autres parasites également dangereux pour l'espèce étouffée, ou bien simplement l'atmosphère délétère créée par la respiration de ces végétaux ?

Nous n'examinerons pas cette question ici. Toujours est-il que ces diverses espèces sont contraires et ne peuvent vivre en paix les unes auprès des autres. Il y aurait bien des recherches et des études à faire sur ces questions intéressantes. Nous nous y livrons actuellement, et peut-être publierons-nous un jour un ouvrage à ce sujet. Quel que soit le côté vers lequel on se tourne, on acquiert bientôt la conviction que le principe d'autorité, c'est-à-dire la *hiérarchie*, existe dans l'univers, non pas — et ceci est très important — comme une forme de royauté où les uns seraient en définitive plus ÉLEVÉS que les autres (*conception anthropomorphiste absolument contraire à l'idéal de l'absolu, et bien enfantine au fond !*), mais plutôt en raison de l'EQUILIBRE TRANSCENDANT que l'on constate dans le COSMOS, qui veut que chaque objet, chaque matière tende immédiatement à se placer dans l'ordre de son milieu, c'est-à-dire suivant les directions de sa densité, de sa masse, et la nature des forces qui l'animent, par rapport à ce qui l'environne.

En raison même de tout ce que nous avons dit

jusqu'ici, on ne saurait écarter la femme de l'ensemble de l'univers. Par cela même qu'elle en fait partie, il faut bien qu'elle ait une raison d'y exister, et, comme tous les êtres concourent à la fois à l'harmonie générale, comme ils sont également causes et effets dans le secteur qui les contient, il n'est pas douteux que la femme, tout comme l'homme, est portion intégrante du principe d'autorité, qu'elle y a sa place, et doit y avoir sa part.

Cette idée une fois admise, il reste à discuter et à établir le rôle que la femme peut et doit jouer dans ce concert pour être bien conforme aux vues de la nature, pour rester pleinement dans tout l'exercice de ses fonctions, pour remplir en un mot le but qui lui est tracé ici-bas, en dehors de toute civilisation, de toute théorie, de tout système. Depuis un certain nombre d'années, on s'attache à pervertir ou à fausser les vues de la femme à ce sujet : on s'efforce de lui persuader qu'elle a droit absolument à tous les avantages masculins, en sorte qu'on semblerait vouloir diminuer ceux-ci en augmentant celles-là. Si la chose était possible, si elle était raisonnable, nous serions certainement des premiers à la désirer et à la souhaiter. Mais, en réalité, la question est bien différente.

La femme, par sa nature, par sa faiblesse musculaire, par les incommodités qui l'atteignent, ne peut être placée sur le même pied que l'homme. Il faut lui accorder certaines prérogatives pour pouvoir lutter de pair ou supporter certains maux

que tout l'intellectualisme du monde ne l'empêcherait pas de subir. Même si elle ne voulait plus être mère (ce qui ne peut être admis un seul instant sans la condamner immédiatement, car elle se mettrait ainsi, de son propre mouvement, hors de l'humanité), il ne lui serait pas possible de cesser d'être femme, à moins de devenir une sorte de monstre, et l'on sent bien ici que cette pensée manque autant de sens que de forme philosophique.

Il faut donc absolument lui donner, nous le répétons, d'autres privilèges, d'autres prérogatives, qui la fassent l'égale de l'homme, dans ses droits civils comme dans sa personnalité juridique. Il faut surtout que son éducation soit saine, forte, basée sur des théorèmes scientifiques, sans distinction entre les sexes. La connaissance des arts, de tout ce qui charme et embellit la vie, de ce qui l'adoucit et la rend plus agréable doit également lui être complètement accessible, de manière à créer ou à développer en elle le sentiment si naturel du goût et de la beauté, dont elle pourra aisément tirer un merveilleux parti. Mais il faut surtout lui faire comprendre et aimer le travail ; il lui faut l'honorer comme le bien le plus précieux et l'expression de la véritable noblesse sur la terre. La « liberté » de la femme ne peut consister qu'en une complète et absolue indépendance de sa personne. Elle doit pouvoir choisir à son gré les partis qui lui conviennent, mais il ne peut être question d'imposer à l'homme plus de

devoirs qu'à elle-même. Déjà, dans la civilisation moderne, la femme jouit, ou à peu de chose près, de cette faculté. Elle doit être étendue non seulement à sa personne, mais encore à ses biens, et à tout instant de sa vie. Quant à régler par des LOIS les conditions intimes du mariage, évidemment le législateur n'y a jamais sérieusement songé. Il y a là une question absolument personnelle que seuls les intéressés doivent pouvoir résoudre en toute liberté. Elle ne rencontrera certainement jamais de difficulté, si les deux époux ont un amour sincère et réel l'un pour l'autre. Dans le cas contraire, à quoi bon légiférer ? Le mieux est de dissoudre au plus tôt cet assemblage si immoral de deux êtres ne se comprenant pas, et nullement faits pour s'entendre jamais. Il devient absolument normal que chacun puisse reprendre son particulier et vivre à sa guise, sans avoir à craindre ni à redouter aucune rigueur de la LOI, aucune ingérence de l'Autorité Publique. Mais il faut, pour que ce système soit appliqué avec fruit, que l'éducation de la femme soit complètement orientée vers l'idéal du bonheur et de la vie à deux, et non seule, comme on tend à le faire aujourd'hui.

L'étude de la nature nous amène à reconnaître qu'il n'est pas possible à la femme plus qu'à l'homme de vivre *seul* et d'y trouver la satisfaction complète et le but suprême. N'en déplaise à certains acharnés du célibat, il suffit d'étudier quelque temps dans les hôpitaux pour savoir

rapidement à quoi s'en tenir à ce sujet. Combien de cas de folie religieuse ou autre, d'idiotisme, d'hystérie, de maladie soudaine ne doivent pas être recherchés dans cet unique domaine ? Les veuves le savent bien, elles qui cherchent si souvent à se remarier. Ce n'est un secret et un mystère pour personne que le trouble des organes génitaux, chez la femme, les maux des ovaires, leur ablation, ont les plus redoutables conséquences à ce point de vue. En général, l'être se flétrit avec la plus grande rapidité ; le sein s'atrophie, les formes s'affaissent, et la personne de trente à quarante ans, si belle quand elle est femme et surtout quand elle est mère, change complètement, perd sa beauté, sa grâce et l'attraction inconnue qui la faisait tant rechercher par les hommes. Une obésité précoce et disproportionnée la guette en général, ou alors une maigreur incoercible et très désagréable. La voix change, son timbre devient aigre, criard, parfois peu accentué, ou tout au contraire dur, sec et comme rigide. La personnalité physique n'est pas seule atteinte : le caractère devient difficile, nerveux, excitable et parfois insociable. La femme prend des manières impérieuses et hautaines. Elle se montre irascible, sans sensibilité, ou parfois d'une sensibilité exagérée, sans raison et alors sans but ; l'avarice enfin s'empare d'elle. Chez l'homme, les ravages ne sont pas moins remarquables. La tristesse, une tristesse invincible, une mélancolie noire est d'abord la première manifestation du mal

de la solitude (car c'est bien un mal, et le plus terrible de tous !). Le sujet ne souhaite plus rien, ne jouit plus de rien ; il se désintéresse de tout, ou accomplit son service et les actes auxquels il est astreint avec une indifférence, parfois une nonchalance prodigieuse. Un grand vide se fait en lui et autour de lui. Ces symptômes paraissent d'ordinaire entre trente et trente-cinq ans — rarement plus tard. Puis le mal évolue. L'indifférence et le dégoût, sorte de neurasthénie spéciale, deviennent de l'égoïsme, de la dureté de cœur, parfois de la cruauté. Les idées se resserrent, l'homme se prend à être étroit de pensées, bizarre d'action ; l'avarice est également la plus naturelle conséquence de ses petitesesses. Parfois la mort arrive, soudaine et prématurée. Les manies (sortes de folies diminuées) assaillent le vieux garçon et le gâtisme souvent le cueille à la fin de sa carrière.

Ces phénomènes ont été trop communément observés, contrôlés et reconnus, pour que nous en fassions ici une étude plus approfondie. Il suffit simplement de les noter en passant. Si la nature proteste et paraît s'opposer au célibat, c'est qu'il est mauvais en soi et contraire au but et à l'organisation de l'homme. Vouloir justement le proclamer et en faire une généralité, un dogme et un avantage pour les deux sexes, c'est désirer non seulement détruire l'humanité, mais encore créer en son sein des êtres malheureux et souffrants ; c'est faire œuvre de fléau, et mériter

comme tel d'être ardemment combattu. Heureusement, si les partisans de ces idées se rencontrent parfois dans les grandes villes, ils sont extrêmement rares, pour ne pas dire inexistant, dans les campagnes. Ils constituent et constitueront toujours une infime minorité dans la profondeur des NATIONS, parce qu'elles luttent inconsciemment contre tout ce qui tend à les détruire. Où la femme dominera toujours, et ne cessera jamais d'être reine, c'est lorsqu'elle comprendra son rôle de douceur, de tendresse et d'abnégation. Quelles que puissent être ses œuvres, à chaque fois qu'elle saura pratiquer cette vertu, véritable mission, à chaque fois que l'homme la sentira lui tendre la main de l'amante et de la mère — de la mère surtout, — il ne pourra jamais cesser de la bénir, de l'admirer et de lui porter ce tribut de vénération et de respect qui sont sa plus belle couronne. Que peuvent être, dites-le-nous, tous ses autres succès, toutes ses victoires oratoires ou sociales, à côté de celle-là ?

Cependant rien n'empêche que la femme se mêle ostensiblement à la vie publique. Qu'elle le fasse suivant ses aptitudes, ses capacités, ses ressources. Ne craignons pas de lui ouvrir toutes grandes les portes de toutes les Académies, de tous les Collèges, de toutes les Universités. Soyons, au contraire, plus empressés et fiers qu'elle du désir de l'élever, de la grandir, de lui donner à la fois plus de moyens et plus de vertus. Plus elle sera grande, plus nous le serons aussi,

car elle ne peut jamais cesser d'être notre mère, ne l'oublions pas !

Ne craignons pas une vaine, une impossible concurrence : Dans la sphère des aptitudes, les sexes prendront toujours leur situation respective, leur milieu d'équilibre sans que nous ayions beaucoup à intervenir. Ils ne peuvent, soyez-en certain, en vertu même de la nature, échapper à cette LOI générale et inflexible. Il paraîtra sans doute bizarre, et même inconvenant à certains esprits embarrassés de traditionnalisme, de voir les femmes occuper des chaires ou des sièges électoraux. Eh ! laissez-leur donc cette maigre satisfaction, si elles y tiennent ! Soyez même convaincu qu'elles n'y tiennent pas beaucoup, sans quoi il y a déjà longtemps qu'elles y seraient parvenues ! Le moyen, dites-le-nous, de refuser à une femme qui *veut* et qui s'est juré de réussir ?

Mais il est une conception noire et impie, une conception qui a fait plus de tort au monde que la plus grande guerre qui fût jamais, parce qu'elle a revêtu depuis des siècles le caractère d'un mal, d'une plaie sociale qu'il serait enfin bien temps d'écraser et de faire disparaître à jamais : nous voulons parler du caractère de légitimité ou d'illégitimité des enfants.

Nous devons avouer que nous n'avons jamais compris l'honneur d'une femme tel qu'on l'a placé et tel qu'il a été institué dans une portion de l'humanité. Comment ! une femme aurait été trompée ; l'enfant, fruit de son amour, la désignerait

à la honte et à la réprobation universelle ?.... Songez donc ! Elle se sera permis d'aimer sans l'approbation de M. le MAIRE ou du Pasteur des environs ! — et cette femme sera perdue à jamais à vos yeux, sa tare sera ineffaçable, elle ne pourra plus se laver du crime d'avoir donné, peut-être, un génie au monde, simplement parce qu'elle aura pensé autrement que vous ?...

Que dire d'une civilisation où d'aussi mesquins usages peuvent naître et se maintenir pendant des siècles !

Que penser encore de la légitimité ? — Un père donne un enfant à une femme ; il est à lui, bien à lui, il en a la « certitude », et cet enfant ne sera pourtant pas considéré comme celui né sous le régime légal ? Il n'aura droit à rien : ni à la fortune, ni au toit familial, ni même — ô ironie du sort ! — au nom de celui qui l'a procréé, comme si ce nom était encore, à ce moment, un héritage de gloire qui pouvait le soutenir et l'aider ici-bas !... Et voilà le fruit de deux mille ans d'histoire ! Il est lamentable de constater que dans des civilisations beaucoup plus anciennes que la nôtre, en CHINE par exemple, l'illégitimité n'existe pas. Cette immense injustice a causé, nous l'avons dit, plus de malheurs que les plus noirs fléaux. L'erreur primordiale semble être d'avoir voulu bâtir la famille sur l'enfant, au lieu de l'édifier sur celle qui la forme, c'est-à-dire sur la femme. La société, en tant qu'ÉTAT constitué, n'a pas à s'occuper de l'origine du citoyen. Elle n'est pas

créée pour ceux qui n'existent pas encore, mais bien pour ceux qui forment déjà ses membres, qui SONT, en un mot. C'est pour l'avoir conçue sur cette idée du futur qu'on a oublié, qu'on lui a sacrifié et qu'on lui sacrifie encore le présent, et qu'elle va peu à peu vers sa ruine. Que demande, en effet, la société à ses membres ? Le respect des LOIS, c'est-à-dire le moyen de vivre en bonne intelligence avec ses semblables, tout en leur rendant le plus de services possible et en accomplissant sa tâche, en devenant utile à la communauté. Où voyez-vous ici la place pour l'illégitimité ? Il est d'ailleurs un principe de droit commun que personne ne contestera. L'homme ne peut être tenu pour responsable des choses qu'il n'a ni voulues, ni créées, ni organisées d'aucune manière. Un enfant naît. Quel est son crime ? que lui reproche-t-on ? sur quoi le condamner ? Et c'est pourtant le spectacle de cette monstruosité, de ce manque de cœur et de logique que l'EUROPE nous a montré depuis des siècles. Il ne suffit pas d'absoudre l'enfant ; il faut encore sauver, protéger, soutenir et aimer la mère ! Quel que soit le motif qui a pu amener cet enfant, quelle que soit la situation qui l'aît vu naître, la société ne peut que se réjouir de sa fortune, c'est-à-dire du bonheur de posséder un nouveau membre, une nouvelle force vive pour elle, une espérance et une certitude d'immortalité. A l'époque où nous vivons, en effet, les hommes, balayés par la guerre, vont se faire rares, et il est indis-

pensable d'assurer la repopulation par tous les moyens possibles. Et c'est au moment où ce besoin impérieux va se faire sentir, que, non seulement vous répudiez l'enfant, mais encore vous maudissez celle qui vous l'offre, qui vous l'apporte, qui vous le donne, au milieu de ses affres et de ses tourments ? — On ne sait, en présence de ce tableau, s'il faut rire ou s'indigner d'une pareille logique, d'une pareille monstruosité !

Il y a quelque temps, il était question, en FRANCE, devant les ravages occasionnés par la guerre, de rétablir les tours où, la nuit, semblables à de bas malfaiteurs, les mères « COUPABLES » viendraient comme autrefois déposer leurs enfants. Et c'est là un de ces moyens géniaux que l'on trouve pour activer la repopulation ! On ne réfléchit donc pas que ce retour à la barbarie du passé ne résout pas la question, mais donne encore gain de cause à toutes les erreurs du Moyen-Age ? Il ne s'agit pas, en effet, de permettre à une mère d'abandonner son enfant. Il faut élargir considérablement les lois, de manière à lui faciliter le moyen de l'élever, de l'entourer de ses soins, de sa tendresse, de lui donner enfin une famille, un foyer, que l'ETAT ne remplacera jamais. Orphelin de par le CODE ! comme si ce n'était pas déjà assez de l'être par la force des choses, lorsque la Nature vous a frappé ! On veut, dit-on, des enfants, mais on fait tout ce qui est possible pour ne pas les voir naître ! Sans enfants, pas de citoyens, et sans citoyens, pas de budget.

Il est difficile de sortir de là ! Oui, nous le répétons, une grande, une énorme modification doit être introduite dans la législation, si on ne veut pas voir la race s'atrophier et périr. Et ne comptez pas sur la Nature pour opérer seule ce miracle. Elle ne saurait être intéressée à la question dans la forme où on la pose. Évidemment, elle lutte pour résister, mais ses forces s'arrêtent à la limite où commence le pouvoir de notre volonté. Personne ne peut être sauvé malgré soi ; les poisons sociaux sont comme les poisons physiques : on les absorbe avec facilité, sans doute, mais si le remède n'est pas appliqué à temps, il faut se résigner à mourir !

* * *

Il est très-évident que toute la réforme doit s'appliquer à la LOI du mariage, à celle de la succession, etc., qui sont toutes connexes. Mais nous ne nous étendrons pas davantage ici sur cette question, qui déborde le cadre de notre ouvrage. En accordant à la femme la pleine liberté juridique et des droits sociaux absolument égaux à ceux de l'homme, un grand pas sera fait dans la voie du salut. Par exemple : l'hérédité du nom doit être légalement accordée aussi bien à la femme qu'à l'homme. Les enfants porteront le nom du père et de la mère conjoints à leur gré (ce qui se fait déjà dans la société, mais pour un motif de vanité assez peu avouable, au moins en

EUROPE), ou bien le nom de la mère ou celui du père seul, suivant les circonstances. Le mot légitimité se trouvera ainsi rayé du code, et une grosse injustice aura déjà cessé. Ces formes n'ont rien d'absolument nouveau en soi. Il suffit de parcourir PARIS, par exemple, à l'heure de midi, au moment où une grande partie de la population ouvrière regagne son domicile ou le lieu choisi pour prendre son repas, et contempler cette foule grouillante qui se hâte sur les trottoirs ou dans certains omnibus; puis, sur un grand nombre de ces jeunes gens, vous pourrez prononcer sans vous tromper deux fois sur trois: en voici qui n'ont pas connu leur père ou leur mère — leur père surtout! — et vous serez dans la moyenne exacte. A ceux-là, qui n'ont rien, ou que la souffrance a guettés dès leur malheureux berceau, écrasés de honte et d'infamie, à ceux-là, disons-nous, la société doit bien une réparation, une réhabilitation définitive! Mais l'émancipation de la femme ne doit pas se borner à ces seules concessions. Il faut absolument lui ouvrir toutes les carrières, toutes, entendez-vous bien, sans aucune restriction: s'agirait-il de celle de Président de la République. Ici, nous en sommes sûr, un certain nombre bondiront, car jamais, jusqu'ici, pareille prétention n'a été si insolemment affichée. A ceux-là, nous rappellerons simplement que la REINE VICTORIA (une femme pourtant!) a pu conduire les destinées de l'ANGLETERRE à tout l'éclat d'une gloire qu'aucun autre gouvernement n'a encore égalé.

En HOLLANDE, c'est encore une femme qui tient les rênes du royaume, et l'histoire est pleine de noms qu'il serait banal de citer. Alors, nous direz-vous, où donc est la difficulté? Nulle part, sinon dans la fameuse LOI SALIQUE pour certains pays de l'EUROPE. Quant à l'AMÉRIQUE... elle possède une Constitution qui n'a rien d'intangible, heureusement! Cette Constitution lui a fait écarter jusqu'à présent la femme de tout emploi de cet ordre. Chez les peuples convenablement éduqués, la nomination d'une femme au poste de PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE aurait pour conséquence de rendre les critiques plus courtoises, les formules moins brutales, sous peine de passer pour un homme grossier. Ce serait toujours autant de gagné pour le bon renom d'un pays. Permettre à la femme l'accès de toutes les charges n'est pas du tout donner une preuve de déchéance ou de faiblesse.

On ne peut nier que la guerre actuelle aurait certainement pu être retardée ou évitée sans la maladresse des diplomates de carrière ou non, véritables « indésirables » dont un grand nombre, nous l'espérons, seront congédiés sans remerciements à la fin du conflit. Or, ces diplomates n'ont rien de féminin, peut-être, que leurs peignes et leurs cosmétiques, et il ne faudrait pas avoir fait beaucoup pour faire mieux qu'eux. Dans ces conditions, des femmes, des mères surtout, auraient certainement reculé devant l'effroyable cataclysme qui devait dévorer leurs enfants comme un insatiable MOLOCH!

Evidemment, il ne s'agit pas ici de donner l'emploi à qui n'en est pas digne. Quel que soit le sexe en cause, le favoritisme n'aura jamais de brillantes conséquences. Mais il n'est pas douteux que pour la finesse, la ruse, la pénétration et la patience, qui sont les qualités exigibles pour les diplomates, la femme n'a rien qui la mette, à ce point de vue, sur un pied d'infériorité avec l'homme. Peut-être nous objectera-t-on que, pour la discrétion au moins, la balance pencherait en faveur du sexe masculin? Là encore on oublie que les femmes ne savent généralement rien par elles-mêmes et apprennent simplement les secrets de la bouche des hommes — aussi peu discrets qu'elles, par conséquent. Il est bien difficile de ne pas le reconnaître ici. Seulement la femme n'a pas, dans ce cas, la responsabilité de celui qui lui apprend ce qu'elle finit toujours par savoir, du reste — quand elle ne le sait pas la première... Alors?... Donnez-lui donc la connaissance, mais ouvrez-lui aussi le chapitre des responsabilités, afin qu'elle en prenne sa part et sache au moins les dangers auxquels elle s'expose par un langage imprudent. Frappée comme un homme en cas de forfaiture, frappée sans distinction pour son sexe comme pour sa faiblesse, elle apprendra bien vite à se contenir, et nous y aurons enfin gagné un collaborateur de plus, intelligent, souple et tenace dans sa volonté d'atteindre le but. Un grand pas d'ailleurs est accompli dans ce sens : la guerre a prouvé tout le fond qu'on pouvait faire sur la

femme pour seconder l'homme, et le suppléer parfois. A l'usine, aux champs, dans les Services Publics, il a bien fallu l'introduire sous peine de voir la vie de la NATION s'arrêter. Partout elle a montré des aptitudes, de l'énergie, et un grand désir d'accomplir sa tâche au mieux de son intelligence.

Les hommes n'auront pas seuls vaincu, dans cette guerre inhumaine, où tant de valeurs, tant d'intelligences ont sombré. Les femmes auront prouvé de leur côté qu'elles savaient accueillir le danger, le malheur, avec un tel courage, qu'il faut bien ici, comme partout, leur apporter le tribut de nos respectueux hommages.

L'ouverture de toutes les branches d'activité à l'élément féminin ne peut en aucun cas, nous le répétons, devenir un péril pour la nation qui aura adopté cette mesure. Pourvu que le triage soit soigneusement exécuté et que les capacités, uniquement, répondent au choix qui pourra être fait, aucun déboire ne peut résulter d'une pareille réforme. Nous n'avons d'ailleurs, nous le répétons, rien à redouter de ses conséquences. Par la force même des choses, le tassement se fera. Peu à peu chacun adoptera la carrière la plus conforme à sa nature, s'y dévouera plus particulièrement, et le long cauchemar d'injustice qui pèse ainsi sur l'humanité depuis tant de siècles aura pris fin. Il existera bien, forcément, encore quelques excentriques qui voudront toujours entreprendre les voies délaissées par leur sexe, mais cet excen-

trisme n'aura plus ni la même saveur, ni la même portée, dans un ÉTAT où rien ne sera plus fermé. Le découragement les prendra, la lassitude aussi, et les choses se nivelleront d'elles-mêmes sans bouillonnement, sans désordre, surtout sans difficultés pour la société. Quelques femmes ont tort de croire, comme elles en disputent dans certaines réunions, que les hommes tiennent beaucoup à conserver pour eux les labeurs durs et pénibles, importants ou difficiles, simplement dans le but de les écraser sous leur supériorité, ainsi établie d'une manière inébranlable. Il suffit, pour les en convaincre, de leur offrir un voyage en ARABIE, en AFRIQUE ou en PAPOUASIE — voire même chez les peuples AUTOCHTONES de l'AMÉRIQUE du NORD. Là, elles trouveront les femmes occupées aux plus durs travaux, aux champs ou dans la ferme, tandis que l'homme, devenu fainéant, se repose, enchanté de sa paresse, dans sa case, sa tente ou son wigam.

Nous entendons... vous allez nous dire que nous assistons là à la plus éclatante preuve de la barbarie masculine, qui, ayant peu à peu écrasé la femme en l'égalisant au niveau des bêtes de somme, a trouvé ainsi le moyen d'en jouir égoïstement, et sans compensation. — En êtes-vous bien sûr, d'abord ? L'homme, croyez-le, n'aurait pas pu inventer de toutes pièces, pour son usage personnel, cette manière d'esclave en raccourci auquel il ne manquerait que les fers pour créer une similitude complète. Ce n'est pas lui qui, au premier jour, a

amené cette contrainte. « Abuser de sa force » est un terme, en ce cas, d'une particulière faiblesse. Que ferait la force d'un homme seul contre quatre ou cinq femmes bien résolues, possédées par lui, et qui pourraient réagir sans peine contre lui ? Il vous suffira d'étudier par exemple les CAFRES du MOZAMBIQUE, les montagnards bien plus sauvages encore du SHERINGOMA ou du GORONGOZA¹ pour perdre bientôt cette illusion.

La caractéristique du ménage nègre est la tranquillité. Pendant les nombreuses années que nous avons passées dans ces pays, au milieu de ces populations ignorantes et simples, nous n'avons jamais vu un nègre maltraiter sa femme avec un bâton, comme on voit l'ARABE le faire, et aussi l'EUROPÉEN. N'oublions pas à ce propos qu'il existe une loi, en ANGLETERRE, autorisant le mari à battre sa femme, pourvu que la dimension du bâton ne dépassât pas la grosseur du doigt. (Il n'est pas même nécessaire qu'il soit aussi gros : nous sommes persuadé que la moitié de ce diamètre suffirait pour faire hurler de douleur la femme ou l'homme les plus stoïques.) La vérité est tout autre. Confinée par ses attributs de mère aux travaux intérieurs, la femme primitive a laissé à l'homme le soin de pourvoir à la nourriture des siens par la pêche ou la poursuite du gibier.

¹ Côte orientale d'AFRIQUE à l'ouest du MOZAMBIQUE, dans l'intérieur du continent noir.

Les dangers étaient d'autant plus grands, à cette époque, que les armes de l'homme étaient extrêmement rudimentaires. Un bâton, des pierres, constituaient principalement tout son arsenal. Tout grand fauve rencontré était à peu près la fin assurée pour le malheureux troglodyte. Plus tard, quand la découverte de l'agriculture eut rendu l'homme moins tributaire de la chasse aventureuse, ce ne fut pas rapidement que l'évolution s'accomplit. Il fallut encore continuer à chasser pendant bien des siècles pour compléter les provisions de bouche que les produits de la terre ne parvenaient pas à remplacer. La femme dut donc se charger spécialement de ce soin, que l'homme n'aurait certainement pas pu assumer à lui seul. Dans la famille noire, si peu éloignée relativement de cette époque primitive, la mère de famille a conservé encore à l'état de tradition ce qui n'était qu'une nécessité de l'ère préhistorique. Elle n'a cessé de s'occuper des champs et de vaquer aux soins du ménage, qui s'étaient faits plus compliqués pour elle. L'homme, trouvant de plus en plus tout ce qui lui était nécessaire dans l'élevage des animaux de basse-cour et la culture des céréales peu à peu découvertes, a fini par abandonner la chasse, devenue inutile, et jouir d'un repos peut-être bien gagné par ses ancêtres, dans les forêts profondes et redoutables de l'époque PALÉOLITHIQUE. La Négresse ne manque pas d'intelligence naturelle; son niveau moral est bien l'égal de celui de l'homme. Elle

accepte donc ces obligations, non comme une servitude — elle serait bien étonnée si vous lui en parliez, — mais comme le devoir habituel et régulier auquel elle se forme de bonne heure, alors que toute enfant elle joue aux alentours de sa case.

* * *

Nous avons dit que le principe d'autorité ne pouvait pas, pour gouverner, s'appuyer sur le pouvoir public seul. Il lui faut, pour se maintenir, un idéal plus grand, plus élevé, plus stable surtout, et nous ne voulons pas terminer ce chapitre sans dire ici quelques derniers mots à ce sujet, sans remonter au pouvoir patriarcal ou à celui du chef de tribu, son Successeur. Remarquons tout d'abord que la plupart des souverains, même à l'heure actuelle, ont cherché à cumuler les fonctions de l'autorité suprême religieuse et civile, pour donner justement une sorte de consécration à leur personne et rehausser d'autant leur fonction politique. Ces idées ont été mises en pratique dans la plus lointaine antiquité historique. Avant MÉNÈS, premier Empereur d'ÉGYPTE, les prêtres possédaient le pouvoir civil, et le grand HIÉROPHANTE gouvernait tout le territoire comme un roi incontesté. Le pape catholique possédait également un EMPIRE il y a à peine cinquante ans.

Sans étudier ici en détail les qualités et les défauts de pareils systèmes, constatons qu'ils

durèrent et furent adoptés universellement pendant une longue suite de siècles, tant que la désaffection ne vint pas atteindre le chef dans son principe même, c'est-à-dire tant qu'il se maintint dans les formes d'une autorité librement choisie par tous et dressée au-dessus des autres par le suffrage universel. Ce suffrage, dont nous avons déjà parlé, ne peut pas s'établir sur des listes électorales. Il faut, pour que le chef possède la confiance générale, qu'il soit accessible à tous, qu'il ait pu se faire écouter et juger par tous. C'est seulement alors qu'il pourra exercer véritablement ses fonctions et se faire suivre sans hésitations, sans critique malveillante, sans esprit de contradiction qui ont toujours conduit aux pires désastres.

Un chef suprême ne sera jamais obéi, nous l'avons déjà dit, s'il n'a la FOI de ceux qu'il dirige.

Dans le monde de l'avenir, que la guerre actuelle pétrit si durement de ses gants de fer, chaque pays, chaque Nation — espérons-le — pourra trouver le chef de son choix. Il faudra nécessairement qu'elle recherche avec les autres nations les bases d'une entente que les rivalités de frontières ne puissent plus troubler. La terrible leçon reçue par les peuples leur montrera certainement la fausseté de cet adage « *Si vis pacem para bellum* »¹ qui a été suivi et trop longtemps prôné.

¹ On devrait plutôt dire : « *Si vis pacem para pacem* ».

La guerre se tue elle-même dans son principe, et, au lieu de Nations en armes, toujours prêtes à s'entr'égorger, les chefs autorisés pourront se réunir et résoudre un jour leurs différends sur le calme terrain de la discussion intelligente et éclairée. Lorsque le recours au PEUPLE ne sera plus un appel aux armes, on découvrira que la terre est assez grande pour nourrir tous ses habitants, qu'il y a vraiment place pour chacun d'eux au soleil sans se gêner mutuellement, et on maudira le Moyen-Age, auquel nous sommes revenus par nos actes, sa noire barbarie et les crimes inexpiables qu'il a engendrés, en poussant les hommes les uns contre les autres, après avoir détruit en eux tous les sentiments qui font la véritable gloire et l'honneur de l'humanité.

CHAPITRE VI

La Loi d'Harmonie **La Science civilisatrice**

Remontons maintenant aux sources intarissables qui font de la conscience humaine une portion de l'UNIVERS, portion petite en apparence, par rapport à l'ensemble, mais si grande dans sa destinée, dans les formes de vie qu'elle décèle, et dans la profondeur de ses conceptions, qui lui font franchir d'un seul bond les plus vertigineuses distances.

Après avoir montré dans les chapitres précédents ce que doit être la philosophie dans son essence, dans la forme scientifique qu'il faut lui donner si on veut en retirer des certitudes et de précieuses directions pour l'avenir, nous avons tenté d'atteindre par quelques applications les problèmes qui tourmentent aujourd'hui le plus les cœurs inquiets devant la formidable évolution des événements. Parmi tout ce chaos, un fait s'est dégagé pour nous aussi clairement que possible : la nécessité impérieuse, pour chaque peuple

comme pour chaque être, de se créer une INDIVIDUALITÉ, une personnalité très nette, très séparée, sans pousser en aucune manière à la rivalité, Mère des Guerres et de toutes les calamités.

Pour permettre de bien comprendre notre pensée tout entière, nous sommes obligé de revénir ici pendant un instant sur les sujets traités dans les chapitres précédents. Nous nous y sommes appliqué en effet à démontrer, surtout dans le dernier, que la création de la personnalité, pour un homme, était la plus indispensable condition de son succès et de son avenir. C'est grâce à elle que nous pourrions conserver toutes nos forces, toutes nos facultés par delà les siècles et les fluctuations possibles. Mais il en est des peuples comme des individus, et la lutte qu'ils soutiennent en ce moment n'est pas autre chose au fond que le choc des personnalités différentes mal enseignées et mal comprises.

Il ne pourra jamais y avoir aucun anéantissement possible de RACES par une autre, quelle qu'elle soit, si ces races ont et savent conserver un cachet qui leur soit propre, un idéal et une conception particulière de l'art et de la science.

Le traditionnalisme ne doit pas s'affirmer par des pratiques ou des coutumes surannées qui finissent toujours par céder la place à de nouvelles conceptions, mais bien par le renforcement de l'être dans sa voie, sa manière de juger et de concevoir les choses.

Rêver d'une RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE dans laquelle chaque citoyen serait devenu le calque, le modèle d'un autre ou d'une catégorie d'autres est une de ces erreurs heureusement aussi impossible à formuler nettement qu'à mettre en pratique.

L'UNIVERS nous offre le tableau de la plus merveilleuse perfection qu'il soit possible d'imaginer, et les esprits chagrins qui veulent y trouver des défauts ne montrent, en somme, que leur incapacité à le comprendre.

Or, l'UNIVERS nous offre la perfection *DANS L'INFINI DE LA DIVERSITÉ*, et non dans celle de l'UNITÉ, qui resterait improductive, comme l'énergie lorsqu'elle ne se dénivelé point. Or, la personnalité individuelle se révèle à l'avance avec autant de force que la personnalité des PEUPLES, qui en est la conséquence. Cette dernière, nous l'avons déjà dit, se montre dans tous ses détails aussitôt qu'on la place à côté d'une autre. Cette diversité est justement l'essence de l'harmonie, — laquelle ne pourrait se produire avec une seule note, mais demande au contraire le concours d'un certain nombre d'entre elles, groupées d'une manière mathématique.

Ne cherchons donc à nous modeler sur aucun peuple éloigné du nôtre pour y trouver un genre, des manières plus adaptées à notre mentalité. Se faire ANGLAIS, FRANÇAIS ou AMÉRICAIN, par exemple, qu'on appartient à une autre Nationalité, ne peut amener qu'un mauvais pro-

duit en général. Nous pouvons admirer les mœurs ou les habitudes anglaises, mais il serait absurde de vouloir les appliquer par exemple à un ESPAGNOL, ou à un FRANÇAIS du MIDI. Prendre chez l'un et chez l'autre des formules qu'on a jugées pratiques, les adapter à son milieu, nous ne trouvons rien là que de très logique et de très rationnel, mais vouloir en même temps prendre leur façon de vivre, leurs formes de politesse et même leur démarche, c'est absolument manquer de tout esprit philosophique. Personne ici ne nous contredira, nous en sommes sûr ! C'est justement dans cette infinie diversité, nettement exprimée et étudiée que nous trouvons la *clé de la VÉRITÉ, de la PAIX et de la prospérité futures*. C'est en effet, nous le répétons, en développant de plus en plus nos qualités personnelles que nous deviendrons *INIMITABLES*, parce que la nature s'opposera d'elle-même à toute contrefaçon, en la marquant immédiatement de ce cachet du mauvais goût que l'on observe bien vite dans le moindre détail. Examinez, par exemple, un Nègre « occidentalisé », costumé dans ses habits du dimanche, et dites-nous si le choix et la couleur de ses vêtements ne le démontrent pas effectivement ? Nous ne voulons pas dire ici qu'il faille abandonner tel ou tel art ou telle ou telle science à un Peuple plutôt qu'à un autre. Il s'agit simplement de conserver sa « nuance », de la conserver en la perfectionnant si possible de plus en plus. Nous n'entendons pas également dire qu'il n'existera

pas, dans l'ensemble des masses, quelques individus susceptibles d'aborder le genre ou la manière de plusieurs NATIONS à la fois et d'en tirer tout à coup une résultante d'une beauté plus éclatante que les autres. Ce serait *NIER LE GÉNIE !* Mais il faut reconnaître que le génie lui-même, pour pouvoir naître et surtout *FRUCTIFIER*, a besoin d'une certaine *MATURITÉ*, dans les Peuples, qui ne s'obtient que par un développement suffisamment accentué parmi eux. C'est ce développement qu'il faut nécessairement réaliser. L'ensemble des efforts dans une *direction* bien clairement étudiée et choisie détermine cette maturité, et si nous en sommes privés sous un certain rapport, depuis de longues années, c'est qu'on peut constater ce manque absolu d'idéal vraiment supérieur, ce « feu sacré » qui semble à certain moment envahir et faire bouillonner les esprits. L'ART architectural actuel, par exemple, n'a su créer que le « MODERN STYLE » avec ses saillants en pierre de taille débordant lourdement en dehors de l'aplomb des murs, ou ces formes un peu carrées qui constituent surtout les lignes d'un ameublement actuel, « confortable » peut-être, mais sans aucune élégance, parfois même sans distinction. Le développement très poussé d'un peuple conduira forcément les autres à ne pouvoir se passer de lui pour produire certains objets, exactement comme on fait des voyages pour aller consulter un grand praticien sur un genre de maladie qu'aucun autre

ne peut découvrir. Il serait certainement banal de citer des exemples ici.

La concurrence ne saurait se produire d'une manière dangereuse lorsque la nature se mêle des choses pour lui faire obstacle. A égalité d'outillage, de prix de main-d'œuvre (toutes conditions essentiellement réalisables par les efforts humains), la supériorité appartiendra certainement au pays producteur de la matière première. A moins d'anomalies destinées à disparaître inévitablement dans l'avenir, jamais le coton, par exemple, ne pourra être tissé à aussi bon marché en ANGLETERRE que dans l'INDE ou en AMÉRIQUE, parce qu'il croît uniquement dans les pays chauds. On pourrait en dire autant de tous les autres produits de l'industrie. Vouloir conserver une suprématie basée sur de pareils éléments, c'est vouloir éprouver un jour un bien dur réveil. Tout Peuple qui comprendra exactement la valeur des paroles que nous venons de prononcer ici, et qui voudra les mettre sérieusement en pratique, verra bientôt se dessiner sa place, sa *vraie place au soleil*, qu'on pourra convoiter peut-être, mais qu'assurément personne ne pourrait supplanter ni songer à ravir. Nous arrivons ainsi à la spécialisation forcée, mais *intelligente*, à la spécialisation TELLE QU'ELLE EST VOULUE PAR L'UNIVERS tout entier, telle que personne ne peut songer à s'y soustraire ou à l'éviter sans tomber dans l'absurde!

La spécialisation parmi les Peuples est, en effet,

le seul salut et la véritable façon d'arriver à obtenir la paix. Voyons, par exemple, ce qui se produit dans le corps humain. De nombreux organes, comme des peuples divers, y ont chacun un rôle, une place, une raison d'être bien définie et bien déterminée. Chacun accomplit sa tâche en s'appuyant sur son voisin, jusqu'à une certaine limite, mais sans cesser d'être très distinct et très personnel dans ses productions. Ce serait folie que de rechercher comment l'un d'entre eux pourrait vouloir tirer avantage de sa situation ou de sa fonction pour écraser les autres ou les dominer sans contrôle et sans droit. Toute séparation de l'organe devenu trop vaniteux aura pour résultat d'AMENER IMMÉDIATEMENT SA MORT, soit que tous les autres refusent de le nourrir et de le soutenir, soit qu'isolé il ne puisse plus résister seul.

C'est hélas ! ici l'histoire de toutes les NATIONS qui ont cru ou pu croire à leur supériorité sur les autres, et qui ont rêvé de les anéantir ou de les écraser sous leur joug. Elles se sont étonnées de voir, sans qu'elles l'aient jamais pu croire auparavant, le monde entier se liguier subitement contre elles et les combattre de toutes leurs forces. En vérité, c'était bien là manquer de philosophie ! Nous ne vivons que par les autres, en nous appuyant sur les autres, en leur demandant le fruit de leur travail comme ils peuvent jouir et jouissent effectivement du nôtre. Aujourd'hui que la famine est aux portes de l'EUROPE, après

avoir cru qu'elle en était bannie à jamais, parce que les Peuples refusent de travailler autrement que pour s'entre-détruire, on commence à comprendre durement la valeur et la difficulté de se procurer le moindre morceau de pain ! Il ne semble pas malaisé, à première vue, de déterminer d'une manière nette et précise quelles sont les spécialités dans lesquelles les Peuples peuvent briller et devenir maîtres. Indépendamment des différentes industries où chacun peut avoir à cœur de réaliser sa propre consommation, il existe des régions si privilégiées pour l'agriculture, si bien pourvues à cet égard des dons de la nature (telles que l'INDE, la COCHINCHINE, l'INDOCHINE, etc., en EXTRÊME ORIENT ; la FRANCE, la RUSSIE MÉRIDIONALE et tout ce qui lui touche de près en EUROPE), qu'il serait puéril de rêver contre elles des concurrences absolument impossibles. — Les Empires Centraux, si fiers avant la guerre de leurs approvisionnements, s'en aperçoivent bien aujourd'hui. D'autres, d'une pauvreté de végétation lamentable, tel que le TRANSVAAL, incapables de nourrir même le tiers de leurs habitants sans le secours des exportations, possèdent un sous-sol si riche en métaux précieux, que leur extraction peut compenser et au delà toutes les autres infortunes. Rares sont les pays qui réunissent à la fois toutes les ressources, tous les avantages. Mais si l'on considère encore l'ensemble de leurs facultés productives, on ne tardera pas à voir qu'elles sont

très inégales (comme l'ANGLETERRE) et qu'il leur faut absolument recourir à leurs voisins pour de nombreux articles. Certains pays couverts d'herbages succulents sont plus favorables que d'autres à l'élevage des espèces OVINES et BOVINES, et leur nombre est tellement grand, qu'en général leurs propriétaires ne savent pas l'évaluer, tels l'AMÉRIQUE du SUD et l'AUS-TRALIE.

Désirer mettre la FRANCE, par exemple, en concurrence sérieuse avec ces PAYS serait rêver une impossibilité. Sa production sera toujours plus coûteuse, plus délicate, plus exposée aux pertes et aux aléas que ces régions, où le climat se prête merveilleusement à ce genre d'industrie. Qu'il nous soit permis, en passant, de remarquer que les Peuples à industries nationales s'enrichissent forcément beaucoup plus rapidement que les autres. Enfin, si nous sortons du domaine des richesses naturelles, celles du moins que le sol, la véritable machine, le réel capital, prodigue à tous ses habitants, pour entrer dans celui des objets manufacturés, nous ne tarderons pas à voir que, là encore, certaines Industries ont été créées et conservées par des régions pendant une longue suite de siècles, mais que ces Industries et les faveurs dont elles ont joui ont toujours pour point de départ, et pour secret, des productions du sol qu'il n'est pas possible de rencontrer ailleurs dans d'aussi bonnes conditions. Examinons par exemple l'industrie de la soie. La soie de CHINE ou

du TONKIN est de beaucoup supérieure comme brillant, comme souplesse, comme solidité à l'usage, à ce que l'on peut faire en EUROPE. Il suffit, pour s'en convaincre, de mettre en présence deux écheveaux recueillis dans les diverses régions considérées pour savoir distinguer immédiatement les deux qualités. Il faut, pour en trouver la raison, remonter jusqu'à la nourriture donnée aux vers à soie. C'est dans les feuilles du mûrier, en effet, que réside toute la différence. Elles proviennent d'arbres toujours beaucoup plus jeunes que ceux employés en EUROPE. Tout mûrier âgé de trois ans est immédiatement arraché comme impropre à la nourriture des vers à soie. Il est très évident qu'en outre des questions climatologiques, il y a encore là une condition qu'il faut réaliser pour obtenir des résultats équivalents, sous peine de voir s'établir une spécialité impossible à concurrencer. On peut en dire autant des COTONS, si universellement employés aujourd'hui, pour lesquels les pays chauds sont absolument indispensables. Quel que soit le perfectionnement de l'outillage employé, on sent très bien que les COLONIES, le jour où elles adopteront cet outillage, pourront toujours lutter avantageusement contre tous les autres pays. Par contre, la laine ne saurait s'y rencontrer de la même manière, et les régions aussi froides que certaines provinces CHINOISES devront toujours s'adresser à l'ÉTRANGER pour s'en procurer. Nous pourrions encore citer ici le CAOUTCHOUC,

devenu si recherché, et qui ne sera jamais une production des pays à climat tempéré. Nous ne voulons pas étendre davantage cette liste, mais chacun pourra le faire aisément, car il n'est pas de région où l'on ne puisse trouver des spécialités constituant des monopoles de fait. C'est là le propre de la terre, avons-nous dit, de pouvoir répandre ses bienfaits et ses trésors pour chacun dans un sens et une orientation différente. Nous serons donc conduit à répéter ce que nous avons effleuré plus haut : Pour trouver la perfection, dans la nature, il ne faut pas la rechercher dans une seule chose, mais au contraire dans l'infinie diversité des esprits, des produits, résultats de l'unité synthétique des causes premières, de moins en moins accessibles à mesure qu'on remonte vers leur origine.

On peut en dire autant de la « BEAUTÉ ». Nous reviendrons plus loin sur cette question. Il y a là, évidemment, la base et la possibilité de la paix universelle future, tant souhaitée et tant rêvée par beaucoup d'hommes. Croire, comme on l'entend dire souvent, que la paix est une utopie, que la guerre sera toujours une des bases de la « CIVILISATION » humaine, qu'il faudra y recourir bien souvent dans l'avenir, qu'elle est et sera à jamais un mal nécessaire, est non seulement une conception barbare et féroce, mais encore une preuve d'ignorance des conditions nécessaires de l'existence humaine, tout aussi bien que de l'harmonie infinie gouvernant les rapports des

êtres entre eux. A ce point de vue, la guerre actuelle aura certainement fait beaucoup de bien — le seul qu'on puisse en attendre en réalité. Elle aura montré la barbarie et le danger de certaines théories et leur application redoutable dans la mentalité des enfants. Recourir à la force brutale, nous direz-vous, est toujours le meilleur et le plus sûr des arguments, quand on n'en possède plus d'autres pour convaincre. Le croyez-vous *sincèrement*? En ce cas, il est assez facile de vous en montrer la fausseté, au point de vue philosophique tout d'abord. Montrez-nous, dans la nature, l'application de votre théorie? Il est très évident que si elle l'employait contre nous, ou contre la moindre de ses créations, il y aurait bientôt une ruine complète dans l'univers. Ce qui frappe par-dessus tout, peut-être, c'est la lenteur apparente, mais l'évolution calme et sûre qu'affectent toutes les choses pour arriver enfin à un « point critique », c'est-à-dire au passage d'un état dans un autre, passage qu'on peut croire effectué brusquement comme on veut toujours le voir, même dans l'observation des espèces, mais qu'une étude attentive et patiente montre toujours comme résultant d'une longue et généralement invisible préparation. La reconnaissance et l'emploi judicieux de ce principe détruira certainement à jamais toute velléité ou tout désir de guerre dans le cœur des hommes. Mais il fallait, pour arriver à ce résultat, passer par la terrible épreuve à laquelle nous assistons aujourd'hui.

d'hui. Il fallait épuiser jusqu'à sa dernière goutte l'idéal dans lequel on s'est complu depuis tant de générations. Il faut, hélas! que l'homme, pour arriver à concevoir la fausseté des concepts qui lui ont été inculqués par éducation ou par atavisme, il faut, disons-nous, que des torrents de sang soient répandus, que des hécatombes s'accomplissent, volatilissant ces principes DEVENUS CHAIRS dans le creuset de la douleur. Si nous étudions l'histoire, nous ne tarderons pas à reconnaître l'exactitude de ces idées.

ROME, CARTHAGE, NINIVE, BABYLONE, etc., en ont vécu peut-être tant qu'elles n'étaient pas dépassées par d'autres, puis elles sont tombées; elles se sont écrasées dans la poussière sanglante, sans laisser d'autres traces dans le monde qu'un souvenir détesté et des tombeaux silencieux. Demain, lorsque les passions épuisées par leur violence même se seront éteintes dans le dernier rôle des soldats, alors que les hommes frémissants et pantelants se réveilleront de leur cauchemar horrible, lorsqu'ils contempleront ce cortège immense de blessés, de mutilés, d'invalides, ils se demanderont ce qu'ils ont bien voulu faire, quel a été leur idéal, la raison d'être et le but final d'un cataclysme pareil, tout aussi bien que les illusions noires et inhumaines qui ont pu les enfanter et se nourrir de leur chair et de leur sang. Ils comprendront alors que le défaut ne réside pas dans leur nature, comme on cherche à vous le dire communément pour vous consoler,

mais simplement dans l'ignorance profonde des sentiments et des idées qui doivent amener l'UNION COMMUNE devant l'unité des fins et l'HARMONIE des effets, s'appuyant et se complétant les uns par les autres. C'est là la base de la paix universelle, qu'il ne suffit pas de chercher dans l'amour du prochain seul, puisqu'il fait si tristement faillite à notre époque, mais dans la compréhension saine et lumineuse des intérêts de l'humanité.

Parlez à l'homme de ses réels intérêts ; montrez-lui l'avantage d'une compréhension plus pratique et plus productive de la vie ; faites-lui sentir le bien qu'il peut retirer d'ententes capables de lui assurer tels ou tels débouchés pour son industrie et son commerce ; faites-lui comprendre dès la plus tendre enfance que le bonheur social peut se rencontrer sur terre par un sage équilibre de la production et de la consommation, toutes choses qui ne peuvent s'assurer que par l'échange entre les Peuples, et le spectre noir et sanglant de la guerre aura disparu de son cœur. Et maintenant si, imbu de ces idées, vous ouvrez un traité d'HISTOIRE tel qu'on le trouvait dans toutes les ECOLES primaires en EUROPE il y a seulement une *vingtaine* d'années, vous y verrez la mise en beauté continue de la guerre, avec ses compléments inévitables de GLOIRE, de VICTOIRE, d'HONNEUR, etc. Une défaite sera signalée comme un désastre, une capitulation comme une honte, mais on ne posera jamais cette simple

question à l'enfant : Votre gloire s'appuie nécessairement en ce cas sur la défaite d'un autre, lequel, ayant reçu des enseignements analogues aux vôtres, jugera son malheur comme vous pourriez le juger vous-même, et rêvera dans l'avenir une revanche ou une compensation possible. Nous croyons que l'Histoire ainsi enseignée a fait plus de mal aux générations actuellement en guerre que le plus grand cataclysme du monde. Si, nous élevant encore avec ce concept, nous envisageons la Morale elle-même dans ce qu'on croit de plus intangible, aux yeux de beaucoup de gens, nous allons faire de pitoyables constatations. On ne saurait en effet trop s'étonner en songeant que l'altruisme, l'amour fraternel et surtout le sacrifice prêchés depuis deux mille ans aient pu aboutir au spectacle actuel. C'est en vain qu'on rechercherait ce sentiment dans les rapports des peuples quels qu'ils soient. Indépendamment des menaces de guerre perpétuellement flottantes dans l'air (car à part l'EUROPE, livrée aux pires carnages, l'AMÉRIQUE pacifique¹ elle-même n'est pas tranquille avec le MEXIQUE), les relations sont de plus en plus entachées d'un égoïsme montrueux, qu'on retrouve sur une moins grande échelle dans l'histoire, à cause des difficultés des moyens de communications entre les peuples de l'ANTIQUITÉ, mais absolument équivalentes dans leurs détails.

¹ Passage écrit avant la déclaration de guerre actuelle.

On vous répondra à cela que l'homme est très difficilement perfectible — quand on l'admettra — et qu'il lui faut absolument des temps d'une immense longueur relative pour arriver à se modifier. Cette pensée est avant tout commode. Elle permet aux choses de se maintenir dans leur état sans nuire — toujours! — aux petits intérêts, construits justement sur ces vices sociaux. Il est certain que, depuis quelques années, on était arrivé à des accords relatifs et secondaires sur certains points. Des conventions internationales, des ententes commerciales auraient pu être discutées et adoptées par certaines NATIONS, et on acceptait ces progrès comme les prémises de plus belles moissons. Aujourd'hui que la guerre — symptôme curieux! — évolue vers l'idéal du désarmement général, on parle d'abandonner partout toute cette série de belles trouvailles pour se lancer dans une ère de protectionnisme à outrance, de fermeture de frontières, de guerre économique, en un mot, au bout de laquelle, nous ne le voyons que trop, il ne s'édifiera que la ruine définitive des principes et des idéals de la CIVILISATION actuelle, — et il ne peut en être autrement! En vertu même des principes que nous avons soutenus jusqu'ici, aucun Peuple ne pourrait résister longtemps à un pareil régime sans accomplir un véritable suicide. Il lui faudrait effectivement, pour maintenir ces idées, s'emparer des ressources productives des autres pays pour s'en faire un instrument de domination et de puissance. Il lui

faudrait recourir à l'oppression, oppression d'autant plus dure qu'elle serait injustifiée, pour s'assurer l'exclusivité de matières premières introuvables chez lui. On sent combien ce concept offrirait de dangers pour l'avenir, et nous aimons mieux croire qu'avec l'apaisement des passions un pareil projet sera abandonné peu à peu. On a, jusqu'à ces dernières années, fait trop bon marché de la conscience et de la liberté des NATIONS plus faibles matériellement, ou moins bien douées intellectuellement. Chacun croyait, par exemple, pouvoir s'emparer à son gré de territoires habités par des nègres. Ces derniers n'étaient pas toujours malmenés, mais on les considérait assez facilement comme un bétail humain utile, indispensable, qu'on s'avisait d'aller quérir ailleurs, quand la dévastation de la contrée en amena l'appauvrissement complet. Ce sentiment est aussi bien appliqué à l'INDIEN qu'au CHINOIS, au MALAIS de JAVA ou de SUMATRA.

Au CANADA, aux ETATS-UNIS, en AFRIQUE et ailleurs, on mène les émigrants avec une dureté que les JUIFS ne rêvèrent même pas dans leur histoire, pourtant si pleine de cruautés! L'homme pauvre, l'homme vaincu ne trouve ni grâce ni compassion dans notre cœur. Nos longs voyages nous ont permis d'assister à des spectacles affligeants où la brutalité de « l'homme civilisé » rivalisait avec la barbarie antique. Nous ne les citerons pas ici, car ils allongeraient inutilement cet ouvrage de pages fort tristes qui

n'éclaireraient pas davantage la question. Ce que nous cherchons, en effet, c'est de montrer à la fois les dangers et les remèdes que nous croyons susceptible d'appliquer pour modifier ou amoindrir, dans un avenir plus ou moins rapproché, les maux et les difficultés qui fondent sur l'humanité et l'écrasent de plus en plus. Ces maux ont tous leur point de départ, croyons-nous, dans une mauvaise philosophie, qui nous fait accepter et suivre mille usages, mille préceptes comme des vérités indiscutées et indiscutables qui nous façonnent et nous moulent en un mot à des formes de convenance, des règles de société ayant peu à peu acquis et pris la place des lois naturelles, méconnues et mises de côté. La rupture de l'équilibre et la destruction de l'*Harmonie* en sont les conséquences les plus immédiates. A chaque fois qu'une société s'édifiera sur des Lois factices, sur des idées sans profondeur ou sans valeur philosophique, la ruine suivra tôt ou tard ses efforts inutiles, et ses membres souffriront de tels maux que, pour un grand nombre d'entre eux, la vie deviendra intolérable. Les suicides, si nombreux, la criminalité augmentante en seront les caractéristiques les plus certaines, et nous avons pu les constater en EUROPE déjà depuis quelques années. La guerre est venue jeter sa voix tonnante dans ce concert chaotique, et aujourd'hui nous assistons à cette lutte gigantesque où les NATIONS s'engouffrent et périront certainement pour la plupart, tandis que d'autres risquent

d'être atteintes dans leurs forces vives, dans leur mentalité, dans leur vie même, décimées ou dispersées aux quatre vents du ciel. Heureux encore si cette dernière brûlure mettait un terme aux terribles idéals ! Le principe des Nationalités, nous le craignons, n'offrira pas plus de garanties pour l'avenir. Il peut être en effet étendu d'une redoutable manière pour ceux qui croient y avoir trouvé la panacée universelle. Il ne faut pas remonter bien loin dans l'histoire pour voir combien, en somme, le principe de Nationalité tient peu de place dans l'équilibre réel des NATIONS. Quels sont les Peuples qui peuvent aujourd'hui, en EUROPE, exciper de leur pureté de race pour former les divisions qu'on semble préconiser en ce moment ?

Quels sont ceux qui pourront se prévaloir, en OCCIDENT, d'origines suffisamment antiques pour réclamer un traitement de faveur ou une supériorité incontestée sur les autres ? La question serait enfantine si elle n'avait pas coûté des flots de sang. Vouloir s'appuyer sur la similitude de langage n'est pas encore un CRITÉRIUM suffisant pour motiver des séparations qui tirent leur raison profonde dans le défaut d'éducation et les fausses conceptions. Une seule distinction peut se rencontrer dans les races, mais celle-là n'est pas à notre portée : elle est l'œuvre de la Nature et de ses seules Lois. Je veux parler du climat et de l'influence du pays dans lequel on vit. Cette influence, moins étudiée, moins reconnue, est cependant destinée à créer bien des déboires si

on n'en tient pas compte. Nous avons déjà vu qu'elle était toute-puissante dans les productions naturelles des diverses contrées. Nous avons pu l'apprécier dans le rôle civilisateur qu'elle est appelée à jouer. C'est cette étude qu'il nous semble indispensable de faire avant de rien décider. Au moment où des diplomates — hélas! — vont tracer la nouvelle carte de l'EUROPE, on sent combien il serait à souhaiter que ces vues fussent exactement comprises et soigneusement suivies. Vouloir d'abord réaliser une délimitation telle que chacun puisse avoir chez soi toutes les richesses naturelles indispensables à la vie économique d'un Peuple Moderne, serait une entreprise irréalisable à tous les points de vue. Il faut donc trouver une autre solution. Nous avons vu à l'instant que la langue ne suffisait pas. S'il fallait invoquer ce système, on se trouverait justement en face du groupement actuel des Puissances Centrales de l'EUROPE, dont on veut précisément détruire l'unité. D'autre part, la réunion plus vague encore des races amènera certainement les plus redoutables dangers pour l'avenir, car elle tendra à faire croire aux multitudes à la prédominance de l'une sur l'autre, sans raison valable au fond. Disons nettement et franchement qu'une NATION aussi puissante que la RUSSIE trouvera bientôt dans l'augmentation constante de sa population les éléments nécessaires pour renverser, si elle le veut, tous les obstacles devant elle. Le groupement naturel des autres éléments SLAVES de la

Péninsule Balkanique fera tomber tôt ou tard et forcément sous son sceptre, ou sous sa domination plus ou moins effective, toute cette région de la planète. A ce moment de son existence, si les théories des races et des Nationalités tiennent encore debout, les forces réunies des autres pays ne pourront plus tenter aucune lutte contre elle, et il ne leur restera plus qu'à se soumettre à un régime qui sera à la fois la fin de toutes leurs aspirations et de toutes leurs traditions, même si ce régime — ce qui est probable — ne devait plus ressembler à celui que l'on y rencontre aujourd'hui.

Par bonheur, et depuis de longs siècles, l'ASIATIQUE n'est plus un conquérant redoutable. Il semble que l'esprit guerrier de ces peuples ait achevé de s'endormir depuis environ trois cents ans, et l'émigration pacifique a remplacé les entreprises des Timour Lenk (Tamerlan) ou des Mahomet II. Seuls peut-être les Japonais sembleraient vouloir relever cet étendard aujourd'hui, mais il serait certainement difficile pour eux d'étendre leurs conquêtes au delà d'une limite déjà restreinte par les ressources dont dispose la population. Le « péril jaune », qui a tant fait couler d'encre il y a quelques années, ce péril qui apparaît comme un épouvantail aux yeux des AMÉRICAINS, est bien plus imaginaire que réel pour ceux qui connaissent l'EXTRÊME-ORIENT et ses habitants. Ce ne sont pas les forces grandissantes de l'EUROPE qui ont maintenu ces peuples dans leurs limites. Il suffit, pour s'en

convaincre, de rechercher si des tentatives d'invasion à main armée ont été faites depuis bien longtemps déjà, et on reconnaîtra forcément que rien de semblable n'a motivé les guerres que l'OCCIDENT, depuis plus d'un siècle, a conduites en EXTRÊME-ORIENT. La Chine, par exemple, lorsqu'elle a cherché à s'armer ces temps passés, ne voulait pas le faire pour attaquer, mais bien pour se défendre. Il y a là une nuance qu'il ne faut pas laisser échapper. Quant au danger de colonisation de ces Peuples, dont on voit certains effets sur des points de l'AFRIQUE ou même en AMÉRIQUE, il faut tout d'abord en imputer la faute non à eux, mais bien à ceux qui les font venir. Pour se procurer de la main-d'œuvre à bon marché, on n'hésite pas à appeler des émigrants dont la souche, malgré les efforts parfois barbares de certains Gouvernements, s'implante lentement dans le pays, mais sans créer de danger immédiat, par le fait même de son progrès, trop lent pour ne pas être absorbé peu à peu dans la masse du Peuple. On croit pouvoir ainsi profiter du travail des autres sans avoir à en redouter aucun danger. Mais c'est là un faux calcul qui portera un jour les plus funestes fruits. On oublie trop facilement en effet qu'il n'existe qu'un seul capital effectif dans l'humanité, et ce capital, c'est l'homme lui-même. La guerre actuelle et ses suites ne tarderont pas à le démontrer d'une manière cruelle. Les émigrants ainsi malmenés n'ont qu'une seule pensée : amasser du bien autant que

possible, pour l'emporter ensuite dans leur Patrie et y vivre à l'aise après leurs dures campagnes. Ce mouvement a pour effet de créer un courant d'exportation des fonds qui appauvrit forcément peu à peu le pays qui le supporte, d'autant mieux que tout métal introduit ainsi dans l'EXTRÊME-ORIENT n'en sort plus dans l'avenir. L'échange n'étant plus basé sur le Capital fabriqué, il s'ensuit que l'émigration ne rend plus ensuite ce qu'elle a une fois acquis. Sans faire usage ici de formules mathématiques, il est très facile de calculer le moment où la plus grande partie de la fortune métallique aura ainsi changé de Maîtres. Mais ce n'est pas en EXTRÊME-ORIENT seulement que nous pouvons constater ce mouvement. Il nous suffit d'examiner le rôle du Peuple italien, en EUROPE, peuple naguère divisé, sans force et surtout sans fortune, qui doit à son travail les résultats de plus en plus importants qu'on constate aujourd'hui. Par ses émigrants, avant la guerre, rentrait tous les ans en ITALIE une somme moyenne de cinq cent millions de francs. A ce taux, l'encaisse métallique mondial aurait complètement passé dans ce pays en moins d'un siècle. Et pourtant un certain nombre d'ITALIENS ne retournent plus dans leur patrie, et demeurent volontiers dans celle qu'ils ont adoptée ! Lorsque l'on connaît ces détails, on comprend la sage et lointaine vision de leur gouvernement actuel, cherchant à s'approprier des territoires pour y étendre leur race future, race grandissante en

vertu de sa capacité prolifique très remarquable, et s'enrichissant de plus en plus.

Le même phénomène se produit et se produira pour les PAYS qui peuvent utiliser, comme l'Inde et la Chine, l'excès de leurs forces à l'extérieur. L'AMÉRIQUE ou l'AFRIQUE (TRANSVAAL), en cherchant à se protéger contre l'infiltration de nouvelles races, dont elles sollicitent pourtant les efforts, auraient bien plus d'avantages à les conserver chez elles qu'à les évincer par tous les moyens. Tout citoyen acquis est une fortune pour la contrée qui le possède, et les pertes de matériel humain, nous le répétons, sont les seules qui puissent amener les pires désastres. Nombre de races ont complètement disparu de la terre simplement par ce défaut de repopulation successive, et l'envahissement progressif et pacifique qui en résulte conduit à la ruine plus sûrement que la guerre. C'est ici qu'il convient de remonter jusqu'à l'ancienne EGYPTE pour trouver la raison de Peuples qui ont pu, comme elle, maintenir leur personnalité si longtemps. Réduite par ses institutions mêmes à ses propres moyens, préoccupée de la Natalité qu'elle sut favoriser par des Lois intelligentes, elle put se passer du concours de l'étranger pendant plus de cinq mille ans, et ce fut là l'origine de toute son homogénéité. Plus tard, lorsque le bien-être et la richesse les eurent amollis, ils recherchèrent dans les conquêtes le moyen de se procurer des esclaves (autre forme plus outrancière de l'émigration), afin de les faire tra-

vailer pour eux. Nul n'était à l'abri des Pharaons de la redoutable EGYPTE, nul ne pouvait espérer leur échapper si une fois ils avaient mis le pied sur le territoire de la patrie. Le banditisme à main armée a toujours eu pour motif le vol et ses conséquences honteuses. En vain a-t-on tenté de le voiler sous des mots et des qualificatifs sonores : la Gloire, la Victoire, l'HONNEUR, etc., ont toujours signifié et signifieront toujours, pour les Peuples agresseurs et vainqueurs, l'assassinat, la rapine, le profit malhonnête, et le Crime. Aucun philosophe digne de ce nom n'examinera un instant la question sans être ici d'accord avec nous. S'il est vrai que nous nous trouvons aujourd'hui devant une situation *de fait* créée par la mentalité spéciale dont on a nourri les multitudes, il n'en est pas moins vrai non plus que la recherche d'un idéal meilleur peut et doit nous conduire à un résultat plus digne et plus profitable dans l'avenir. Puisque les religions y ont fait faillite — nous devons le reconnaître tristement, — il faut demander à la philosophie d'y remédier à son tour. La guerre est beaucoup plus rapprochée qu'on le croit de l'idéal PALEOLITHIQUE, nous l'avons déjà démontré dans ce livre. Elle doit donc avoir sa fin, comme toutes les institutions ou les idées surannées qui ont fait, à leur époque, la loi de l'humanité. Aucun progrès civilisateur ne pourra jamais être accompli d'une manière durable tant que ce cauchemar de la barbarie antique pèsera sur la conscience des Peuples.

Imaginer une Société où ce mal aurait disparu semble, nous l'avons dit, une chimère pour la plupart des « positivistes » de notre époque. Il serait à ce propos assez curieux de mettre ces philosophes positivistes, avides de jouir, et ne croyant au fond qu'à leur forme d'individualisme, devant la nécessité d'être tués, justement pour ne pas perdre la vie, ou pour la conserver à des enfants qui nécessairement ne verront jamais le jour, puisque leurs pères auront été anéantis avant que de les avoir engendrés. Ils vous objecteront certainement en dernier argument le vieil adage : « Il faut tuer pour vivre » et vous feront remarquer qu'on se trouve là en face d'une LOI d'ordre absolument général. Ils vous diront, pour appuyer leur thèse, « qu'il est impossible de se soustraire à la nécessité de manger, et que toute nourriture implique nécessairement la consommation d'une substance empruntée à un autre individu ». Ils termineront alors par cet axiome, indiscutable à leurs yeux : « La guerre est dans la Nature : elle existera donc toujours parmi les hommes ».

Il n'est pas bien difficile de montrer comment, par une légère et savante extension de leur discours, très susceptible de passer inaperçue, ces raisonneurs ont quitté le domaine de la physiologie pour entrer dans celui de la psychologie. Sans aller plus loin avec cette discussion, on peut leur objecter immédiatement qu'à moins de très rares exceptions, toujours individuelles,

même très inférieures, les races ne sont pas auto-phages et ne se dévorent pas entre elles. Il n'y a donc aucune raison pour que l'homme, pour se nourrir, ait besoin de massacrer son semblable, soit physiquement, soit intellectuellement. Bien pire encore est l'idée de la guerre conçue simplement comme moyen de domination, ou d'esclavage plus ou moins déguisé, qui n'existe effectivement pas dans la mentalité des autres animaux, et surtout vis-à-vis de leur propre race. Mais ce qui peut nous élever au-dessus des autres habitants de la terre, c'est justement la possibilité d'altruisme, l'aide et l'amour mutuels que nous pouvons nous accorder sur une bien plus grande échelle, et la base de la société ne peut évidemment pivoter que sur cet axe solide. Il n'est donc pas seulement important, il est indispensable de bannir tout d'abord l'idée ou la possibilité de destruction entre les individus comme entre les Peuples. On peut certainement faire un pas dans cette voie, non par l'armement, mais justement par le désarmement général. Cependant cet effort restera sans fruit, et inapplicable pratiquement, tant qu'on n'aura pas modifié l'éducation, nous le répétons encore, dans ce sens et dans *toutes les écoles du monde indistinctement*. En ce qui a trait à l'abatage des animaux, pour répondre entièrement à notre « philosophe » de tout à l'heure, il est très évident que notre sustentation nous fait un besoin impérieux d'y recourir. Nous ne pensons nullement, à cet égard, comme beau-

coup de « végétariens » qui s'imaginent ne faire aucun mal pourvu qu'ils s'adressent seulement à la substance végétale pour se nourrir. La physiologie et l'étude attentive, aidée des derniers perfectionnements du microscope, ont permis de se rendre compte d'une manière définitive qu'il n'existait aucune barrière entre le soi-disant « monde végétal » et le « monde animal » de l'ancienne science. Les plantes, les arbres sont tous des créatures vivantes, des *animaux d'une certaine espèce* en somme, et manger l'un ou l'autre, c'est faire au fond absolument la même chose. Sans aucunement vouloir attaquer des croyances ou des idées qui sont très respectables en soi, nous suggérerons ici que la possibilité accordée à l'homme par sa propre évolution, poursuivie certainement pendant un grand nombre de siècles, de choisir sa nourriture un peu partout, d'être omnivore en un mot, a été certainement un des plus grands facteurs de son développement et, par conséquent, de sa prépondérance sur la terre. Vouloir faire retour au régime frugivore antique ne nous semble pas dépourvu de quelque danger relativement à certaines facultés physiques et intellectuelles. Ce serait d'ailleurs croire non au progrès, si difficilement accompli, mais à une dégénérescence, à une régression qu'il est aussi peu raisonnable qu'irrationnel d'admettre. Nous pourrions à ce sujet citer une parole même de Jésus-Christ que tout le monde connaît : « Mangez tout ce que vous trouverez ; ce n'est pas ce

qui entre dans le corps qui le souille, mais bien ce qui en sort ». Mais pour ceux qui n'accepteront pas cette morale, pourtant si naturelle, nous dirons : donnez-nous des preuves *tangibles, matérielles irréfutables* du mal que vous redoutez. Nous entendons ici des preuves scientifiques, et non des conceptions religieuses seulement. Faites-nous voir comment la nourriture végétale peut nous élever, nous rendre meilleurs, intellectuellement supérieurs, en un mot, et nous serons prêts à nous incliner immédiatement. Il n'entre pas dans notre idée de préconiser la nourriture animale plutôt que l'autre. Il est très évident que les deux ont des avantages et des inconvénients qu'il faut savoir discerner, et qui nous amènent à choisir suivant les conditions de notre santé et les productions du pays. Il serait par exemple bien peu raisonnable d'exiger d'un ESQUIMAU ou d'un ISLANDAIS de devenir végétarien sans l'obliger immédiatement à mourir de faim huit à dix mois par an. On pourra nous objecter peut-être qu'il faut justement rechercher dans ce fait la raison du niveau intellectuel si peu avancé de ces Peuples, mais c'est là une observation qui n'a pas de base solide. Dans l'INDE, par exemple, la richesse de la végétation n'a pas empêché les hommes de devenir omnivores, et nulle part ailleurs, sur la terre, ils n'y ont manqué quand ils l'ont pu. Au point de vue purement scientifique, nous le répétons, être végétarien ou carnivore signifie exactement la même chose. Les êtres

dont on emprunte la substance sont vivants comme nous. Ils nous touchent de près, et leur organisation plus ou moins lointaine de la nôtre n'en est pas moins très analogue. Il faudra s'habituer maintenant à ne plus faire aucune distinction entre eux, si on veut demeurer dans la pure et exacte vérité. Il faudra se convaincre que les nécessités de l'existence, en nous obligeant à absorber pour vivre, ne nous mettront pas dans une condition d'infériorité par rapport à aucun autre être de l'Univers. Nous faisons simplement ce que la nature a décidé de nous, et il serait aussi impossible de s'y soustraire, dans l'état actuel de notre organisation, qu'il serait impossible de vivre et de séjourner normalement dans l'eau. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question dans le chapitre suivant. Mais il est complètement inutile néanmoins de recourir à la barbarie pour subvenir à nos besoins. Les anciens législateurs, tels que MOÏSE, ou même MAHOMET (il faut remarquer que Jésus-Christ n'en a jamais parlé), ont toujours fait leurs efforts pour supprimer ou amoindrir les souffrances des animaux qu'on devait abattre pour s'en nourrir. Bien mieux — en donnant à cette nécessité une forme religieuse, en la sanctifiant par une idée de sacrifice, en réservant la fonction du boucher aux seules classes sacerdotales, ils avaient surtout tenté de diminuer ou de supprimer complètement la cruauté et les traitements barbares subis par les malheureux animaux dans nos abattoirs, sans

bénéfice pour personne, mais au contraire nuisibles et pour le moral de ceux qui les pratiquent et pour les résultats à en attendre comme viande de consommation. Il est très évident cependant que l'abus de la viande comme nourriture, surtout des viandes saignantes, peut avoir des effets pernicieux sur la santé physique dans certains cas.

Au point de vue moral, on peut constater une forme de férocité, de dureté de cœur ou tout au moins de violence, chez les Peuples qui font de la chair animale un emploi trop abusif; mais, encore une fois, il ne faut pas être en tout ceci trop exclusif. En réalité, plus on se rapproche des pays tropicaux, plus la nourriture végétale peut être employée en plus grande quantité, parce que la température, la moindre déperdition de chaleur, la puissante action des ferments de l'estomac, déconseillent davantage l'emploi de la viande. Et c'est bien ce que nous constatons, en effet, en étudiant l'EXTRÊME-ORIENT. Les fumées des nourritures animales, celles des vins, toujours capiteux quoi qu'on fasse, ne pourrait pas conserver longtemps la vie d'un homme sous les pays tropicaux. Il faut y mêler une grande proportion d'éléments végétaux moins violents, moins actifs à tous égards, mais aussi plus conformes à la Vie Coloniale. Mais à quelque nourriture que l'on s'adresse, est-il véritablement nécessaire, pour se la procurer, de livrer des combats aux animaux qu'on veut abattre ou aux légumes qu'on veut absorber? Quel homme sensé, le voulût-il, pour-

rait se livrer à pareil sport sans passer immédiatement pour un fou? *Sacrifier* pour vivre, c'est-à-dire se priver d'une partie de son bien, de son avoir, déjà possédé ou acquis, pour en faire sa propre chair, son propre sang, c'est-à-dire ce qu'il y a physiquement de plus précieux en nous, doit-il exciter l'idée ou le sentiment de la cruauté que chacun voit s'étaler honteusement devant lui, mais que personne ne songe à arrêter définitivement et complètement? On comprendra sans peine ici la raison qui fait sanctifier et parfois diviniser la Nourriture dans les versets des plus anciens VEDAS.

Dans une autre forme d'idées, l'utilisation des chevaux ou des bœufs pour la guerre n'apparaîtra-t-elle pas comme une autre monstruosité? Ces amis innocents et ignorants des crimes, n'en devraient-ils pas être tenus soigneusement éloignés? En vérité, lorsqu'on considère l'état de dégradation morale auquel est tombé l'être humain avec de si déplorables idéals, on se demande si ce n'est pas un réel bienfait que l'arrivée d'un cataclysme capable d'anéantir ou de briser à la fois, dans la race, tous ces ferments d'erreurs et de calamités. Nous croyons avoir ici répondu à notre antagoniste. La guerre, psychologiquement, est donc une aberration, et nous l'avons démontré avec toutes les pages précédentes. Si on la voit s'exercer parmi les insectes et certaines races d'animaux, ne pourrions-nous en différer justement par ce trait important comme nous en différons déjà à certains égards? Physiologiquement,

elle n'est pas indispensable non plus, soit que nous vivions des produits secondaires tels que les œufs, le lait, etc., soit que nous considérions la seule boucherie comme un acte de sacrifice dans lequel aucun combat, aucune brutalité inutile ne doivent intervenir, sous peine de diminuer justement la qualité de l'aliment à se procurer. La mise au point exacte de nos besoins de nourriture nous apprendra certainement combien nous sommes exagérés dans tous nos repas, et le peu qui nous est nécessaire si nous habituons nos organes à une meilleure assimilation. La preuve en est faite en ce moment en ALLEMAGNE, où peu à peu chacun restreint son appétit au strict nécessaire. On s'aperçoit aujourd'hui, en ce pays, qu'on absorbait autrefois quatre à six fois plus de nourriture qu'il n'était utile, et cette honteuse gloutonnerie (ainsi que la qualifient eux-mêmes les ALLEMANDS dans de nombreux opuscules répandus par millions dans le public) n'avait trouvé jusqu'alors aucun Philosophe pour la stigmatiser dans ces dernières années. Oui, nous le croyons fermement, le règne de la Barbarie et de la brutalité marche vers sa disparition avec son propre suicide. Nous y reviendrons plus en détail encore dans le dernier chapitre de cet ouvrage. Mais nous devons déjà constater ici que le malheur enseigne à l'EUROPE toutes ses fautes, et si vraiment une ère de justice et de bonté pouvait suivre cette hécatombe humaine, il faudrait bénir et se réjouir enfin de l'Epreuve

comme un acheminement vers un idéal suprême !
 Puisseons-nous voir juste dans nos espérances !
 — Quoi qu'il en soit, rien ne peut être infructueux
 ici-bas, et l'arbre qui ne donne plus de fruits
 donne toujours au moins des fleurs, qui supplé-
 ront par leur quantité au défaut de POLLINISA-
 TION des autres. — Et si un arbre ne donnait
 plus ni fleurs ni fruits, nous objectera-t-on ? —
 Eh bien, il verra s'éteindre sa postérité, si par ha-
 sard la hache du bûcheron n'en fait pas plus
 prompte justice. Vous nous direz peut-être que
 l'arbre a bien son droit de vie en dehors de toute
 autre question de récolte. Nous vous répondrons
 que la LOI d'échange et, par conséquent, de pro-
 duction est une condition indispensable de l'exis-
 tence, et tout être qui s'y refuse pour s'enfermer
 dans un sentiment d'égoïsme se met par cela
 même hors de la communauté et commence à
 mourir. Il s'attache ici une pensée profonde qui
 mérite d'être longuement méditée.

* * *

L'UNIVERS est bâti sur l'harmonie, chacun
 certainement en conviendra avec nous, et il n'existe
 pas de place, nous le répétons, pour l'idéal de la
 Guerre conçu autrement que comme fléau. Si,
 par exemple, ce concept devait être un principe,
 il ne saurait s'arrêter aux créatures organisées
 seulement. Il faudrait l'étendre à toutes choses.
 Dans ce cas, les ASTRES devraient se rassem-

bler eux aussi en bataillons et en Corps d'AR-
 MÉES dans l'espace. Lancés les uns contre les
 autres avec les vitesses formidables dont ils sont
 animés, rien ne saurait dépeindre l'immensité et
 la grandeur effroyable du choc qui s'ensuivrait,
 les ruines et la catastrophe dont l'UNIVERS
 serait le théâtre. Cependant rien ne nous autorise
 à émettre de pareilles suppositions. Le calme
 absolu dans les mouvements, le silence et l'équi-
 libre semblent présider à toutes choses autour de
 nous ; si nous observons parfois de loin, au téles-
 cope, la recrudescence énorme de la lumière d'un
 soleil, s'il devient ensuite invisible dans certaines
 circonstances, il serait téméraire d'en conclure
 au choc d'un groupe d'étoiles qu'aucune preuve
 ne viendrait justifier. La rencontre de deux Mondes
 dans l'étendue est évidemment possible, mais les
 chances qui y président sont infiniment peu nom-
 breuses, et s'il fallait que plusieurs d'entre eux
 s'entrechoquassent au même point, la multiplica-
 tion de l'improbabilité croîtrait en raison du nom-
 bre dans des proportions à peine imaginables.
 Autant dire que nous n'avons guère de chance d'y
 assister, au moins pendant tout le passage de la
 race humaine sur la terre. La guerre des « élé-
 ments » ne montre nulle part des effets appré-
 ciables. On y rencontre au contraire des combi-
 naisons, sortes de liaisons très étroites, ou des
 mélanges qui n'ont rien à voir avec des luttes
 impossibles. Les atomes s'assemblent ou se dis-
 socient en vertu de ces LOIS qu'on appelle des

Affinités et qui peignent assez bien la forme d'amour ou de répulsion qui se constate dans chaque corps. Les composés les plus stables sont toujours ceux vers lesquels ils tendent, et c'est là une propriété bien remarquable de la substance. En vain y chercherions-nous un antagonisme nettement défini. Nous pouvons par la même voie remonter à toutes les sources possibles, nous retrouverons toujours ces points fondamentaux. La vie organique tient, dans cet ensemble grandiose, la plus modeste, la plus infime place. Mais elle s'affirme surtout comme un échange permanent et général, non comme une série de solutions de continuité dans lesquelles un être disparaîtrait sans laisser aucune trace. La régénération et la perpétuité des formes, se transmettant de l'un à l'autre, indiquent justement l'erreur basée sur la conception d'une mort réelle. L'être se survit non seulement dans sa race, mais encore dans ses œuvres, et la *mémoire* est comme une vie perpétuelle. Sans attaquer ici le troublant problème de la survivance en soi, il n'est peut-être pas indifférent de rappeler que rien de ce qui a été ne peut cesser d'être sans anéantir immédiatement toutes les formes de l'UNIVERS. « Rien ne se perd, rien ne se crée », a dit un savant célèbre¹, et sans discuter la valeur absolue de cette phrase, il est impossible de rien trouver autour de nous qui s'anéantisse complètement.

¹ Lavoisier.

Le Cycle des transformations nécessaires est l'illustration même de la Vie, ses modes de passage d'un milieu dans un autre en sont les caractéristiques les plus frappantes et les plus générales, et il serait aussi téméraire de conclure à l'extinction d'un être sur la seule vision de sa mort qu'il serait fou pour un papillon d'élever un tombeau à sa chrysalide! On objectera que le papillon peut être suivi dans son ascendance jusqu'à la détermination exacte de ses transformations successives, tandis que rien de semblable ne s'observe dans des êtres de constitution supérieure (ou plus compliquée), mais il n'y a là rien d'incompatible avec ce qui s'observe journellement. Nombre d'insectes, comme nous l'avons déjà dit, commencent leur vie sous la forme aquatique, c'est-à-dire dans un milieu absolument différent de celui dans lequel ils évolueront plus tard. Les manifestations variées de l'énergie traversant toutes choses nous indiquent suffisamment qu'il existe des propriétés de l'Étendue qui nous échappent encore totalement, c'est-à-dire, en dernier ressort, des formes de milieu qui nous sont complètement inconnues. La poursuite d'un être s'arrête donc pour nous à cette limite de nos connaissances, *mais non à une limite d'existence*, et il serait téméraire, autant que peu philosophique, de vouloir en tirer aucune conclusion définitive. En pareille matière, avouer son ignorance vaut mieux que de s'asseoir dans la Chaire du DOCTEUR pour tenter de cacher sous des

mots l'étroitesse de notre science. Bien des questions mériteraient d'être développées ici à ce sujet, mais elles déborderaient le cadre de ce livre, et il faut forcément nous restreindre. Pourtant, nous ne pouvons abandonner cette grave question de la MORT sans en dire encore quelques mots de plus. Ils serviront à nous montrer combien nous devons être circonspects en pareille matière. Examinons d'abord encore une fois en détail ce phénomène de la mort, qui effraie tous les hommes et les animaux, mais à l'évocation duquel chacun se livre souvent avec une sorte d'ivresse sauvage, parfois une véritable aberration. Constatons en premier lieu que la terreur de la mort, si naturelle à beaucoup d'égards, peut à certains moments, et pour diverses raisons, être absolument abolie chez ceux qui en approchent. L'homme n'a pas le privilège de ce sentiment. Nous l'avons vu bien souvent se manifester chez les animaux, et chacun pourra le constater comme nous s'il veut s'en donner la peine. Nous demandons ici la permission de citer quelques exemples. Dans certaines régions où les abattoirs sont mal installés, il arrive fréquemment que l'animal puisse avoir la vision très nette du traitement qu'on lui réserve. S'il n'est pas abruti, fatigué et presque inconscient, à la suite d'un voyage exécuté souvent dans de tristes conditions, comme il arrive en général pour les bestiaux conduits aux marchés de nos grandes villes, il devine et pressent presque aussitôt ce qui va

lui arriver. On voit alors les bœufs et les porcs faire des efforts désespérés pour échapper à ceux qui veulent les saisir¹.

La lutte dure parfois assez longtemps. Alors même qu'il est maîtrisé et traîné par une corde, le bœuf tente encore de s'échapper par des mouvements et des retours violents. Tout à coup, il semble prendre son parti, se met en marche et hâte le pas, pour courir à sa fin. Arrivé sur le lieu fatal, il s'arrête subitement, mugit et attend le coup qui doit lui donner la mort avec un courage farouche parfois extrêmement impressionnant. Les animaux n'obéissent pas toujours à la force pour montrer ce courage en face du trépas. Ils s'y livrent parfois eux-mêmes, soit qu'ils désespèrent de se sauver, soit que l'amour, plus fort que la mort, les y ait incités. Si l'on prend par exemple un scorpion et qu'on fasse autour de lui un cercle de braise ardente, suffisante pour l'incommoder par sa chaleur, mais non pour le tuer, on le verra bientôt s'affoler et parcourir sa prison avec toute la vitesse dont il est capable pour rechercher une issue possible. Lorsqu'il s'aperçoit enfin que cette issue lui est refusée, il se met au centre du cercle et, retroussant sa queue, il se donne à l'arrière de la tête un coup de son dard empoisonné qui le tue instantanément. On peut également tenter l'expérience en

¹ Nous avons été témoin de ces faits à MADAGASCAR surtout, où les procédés d'abatage sont rudimentaires.

projetant l'insecte dans de l'eau presque bouillante, insuffisamment chaude cependant pour provoquer sa mort immédiate. On constatera alors invariablement que le scorpion se tuera immédiatement de la même manière, pour éviter la souffrance. Exemple plus touchant, et d'un ordre moral certainement plus élevé, on cite des cigognes qui, ayant perdu leur compagne à la suite d'un accident quelconque, se sont jetées volontairement dans le feu pour y trouver la mort. On peut en dire autant de certaines espèces de perruches dites « inséparables » dont la disparition de l'une entraîne bientôt la mort de l'autre à quelques jours d'intervalle.

Chez l'homme, le mépris de la mort, ou tout au moins son acceptation avec bravoure, est un fait commun, et on ne peut se demander sans étonnement comment tant d'êtres consentent ainsi à mourir, alors que beaucoup d'entre eux n'ont ni foi, ni vision d'aucune sorte leur permettant d'espérer quelque chose au delà du tombeau. Il semble si naturel de chercher à fuir un danger, les LOIS étudiées et établies depuis des siècles ont tellement pour but de protéger l'individu et la race ; la religion, enfin, enseignant partout la douceur et l'abandon des biens, qu'il y a dans le sentiment de la guerre chez l'homme une profonde contradiction et un sujet de réflexion de tout premier ordre pour un philosophe. En étudiant plus attentivement le problème sous toutes ses faces, on arrive forcément à penser qu'il doit

exister certainement dans l'homme un sentiment profond et en quelque sorte instinctif qui lui fait se refuser à l'idée d'un anéantissement absolu et éternel au moment de sa mort. On peut objecter ici qu'il la puise dans la foi que lui donne toute religion, mais c'est là une conception qui ne saurait être acceptée complètement de nos jours, quand on voit des Socialistes se battre, pour le même idéal, avec autant de courage que d'entrain aux côtés des plus fervents catholiques. Promenons-nous un instant dans les plaines de la MÉSOPOTAMIE, où s'élevaient autrefois les redoutables CITÉS de NINIVE et de BABYLONE. Considérons tous ces tombeaux silencieux, fermés depuis trois à quatre mille ans sur les restes de ces guerriers valeureux qui combattirent autrefois et tombèrent sur le champ de carnage dans tout l'éclat de leur force et de leur jeunesse perdue. Qu'est devenue la gloire dont ils furent si fiers à leur époque, et qui pense aujourd'hui à eux sur la terre pour honorer leur mémoire qu'ils crurent éternelle ? Sait-on qu'à la distance où nous sommes aujourd'hui d'eux, s'ils avaient vécu leur temps, chaque homme ainsi tué il y a trois mille ans représenterait une moyenne de six millions trois cent cinquante mille descendants au moins ? La Gloire coûte cher à l'humanité, et on frémit quand on songe aux richesses, à l'intelligence, aux ressources et aux découvertes ainsi englouties et perdues pour la terre ! Et si pourtant ces hommes revenaient aujourd'hui au monde

et parcouraient leur pays transformé en désert aride ! Devant leur Nation anéantie et les ruines de la cité pour laquelle ils donnèrent leur vie, que deviendraient leur rêve de grandeur et leur illusion de race supérieure, favorite de BEL et de NERGAL, leurs DIEUX tutélaires, peu différents au fond et sous bien des rapports de ceux auxquels on demande aujourd'hui la victoire. Nous étudierons encore, dans le dernier chapitre de cet ouvrage, cette question troublante. Nous disions tout à l'heure que tout nous amène à penser que l'homme, dans la profondeur de son être, ne croit pas à la mort, et sent parfaitement qu'elle ne peut l'atteindre en entier. Si cette idée pouvait le dominer complètement, on peut se demander comment il a pu conserver d'âge en âge une si terrible erreur, agir et se conduire exactement contre tous ses intérêts et tous les mouvements les plus forts de la nature, comme si la vie était une chose méprisable en soi, peu digne de fixer l'attention, et sans aucun avantage pour qui la conserverait et en jouirait. Quoique les faux concepts durent parfois longtemps dans l'humanité, ils ne sauraient revêtir une forme aussi générale chez tous les PEUPLES au point de se faire accepter partout comme une loi inéluctable, depuis les premiers temps de l'histoire. Il ne faut pas ici mettre en parallèle le sentiment du père ou de la mère mourant pour sauver leur progéniture. Encore que ce soit là une preuve de plus à alléguer pour la croyance à l'immortalité de sa

race, par la protection de l'enfance* (sentiment qu'on retrouve très fortement accentué chez beaucoup d'animaux supérieurs), on ne peut certainement en tirer aucune conclusion bien nette quant au sentiment de la guerre. Il faut donc que la possibilité d'être tué, à laquelle nécessairement tout soldat songe en partant au combat, soit contre-balancée dans son esprit par un sentiment plus fort, qui ne saurait être mêlé à celui de l'anéantissement complet sans l'épouvanter et l'inciter à se sauver par quelque manière. Devant une telle pensée, en effet, l'enfer serait encore une espérance, et le sacrifice de sa vie sans compensation, sans récupération d'aucune sorte pour l'être ainsi perdu, ne saurait avoir trouvé tant d'adeptes à travers les siècles, tant d'écho dans les cœurs, si malgré lui l'homme n'avait eu la sensation non définie de sa survivance constante dans le cours du temps. Quand on y réfléchit attentivement, ou s'aperçoit en effet qu'en dehors de sa liberté individuelle et de la possession de sa personnalité, l'homme n'a rien et ne conserve rien de tout ce qui l'entoure et qu'il devra rendre à sa mort, même s'il en a usé toute sa vie. Le pays qu'il habite, la terre qui l'a vu naître ne sont pas à lui, mais passeront aussi bien à sa postérité qu'à n'importe quel étranger, sans difficulté comme sans protestations d'aucune sorte. Nous savons bien qu'ici un certain nombre de personnes se sentiront blessées dans leurs convictions les plus chères peut-être, mais

la vérité est là palpable devant nous, et nous devons bien nous incliner lorsqu'elle nous frappe de sa lumière aveuglante.

Aucune NATION, actuellement, ne peut se targuer d'être Autochtone et d'avoir toujours possédé le coin de terre qui la supporte. Chacune a tour à tour agi en usurpatrice, en spoliatrice d'une autre, et l'a supplantée soit par la force, soit par l'envahissement progressif de son territoire. Dans ces conditions, que peut bien valoir le Concept de la PATRIE tel qu'on nous le sert aujourd'hui ? Non, ce ne serait certainement pas pour ce seul idéal que l'homme verserait tout son sang, s'il n'avait en lui une conviction supérieure et instinctive qui lui fasse sentir, dans les profondeurs inconscientes de son être, quelque chose d'insensible à la Mort, d'invulnérable et d'inattaquable en soi. Et cette conviction, nous le répétons, il ne la retire pas de la religion, comme on serait porté à le croire, mais il tente simplement de l'expliquer par elle. Bien des phénomènes, d'ailleurs, laissent le physiologiste rêveur et sans moyens de discussion. Il suffit, pour s'en convaincre, de songer à ces « aptitudes » diverses que l'on voit se développer chez les enfants pour les Sciences, les Arts, et pour toutes les branches de l'activité humaine. Chacun a certainement à sa disposition et peut citer un nombre d'observations concluantes à cet égard. Il ne peut être raisonnablement question ici d'atavisme, même sur une lointaine ascendance. Des enfants nais-

sent, par exemple, dans des familles de cultivateurs, au sein de cette ferme où leurs ancêtres ont toujours vécu, et où ils ont voulu mourir, sans jamais désirer autre chose. Et pourtant ces enfants, de bonne heure, parfois avec l'éveil de leur conscience, manifestent des aptitudes étranges qui surprennent tout leur entourage. Des peintres, comme COURBET, ont pu il est vrai posséder un immense talent sans abandonner pour cela leur langage et leurs habitudes paysannes, tandis que d'autres artistes, comme BENVENUTO CELLINI, ont définitivement dit adieu à leur foyer pour se lancer dans le monde et y parcourir une illustre carrière. Il semble, en y réfléchissant bien, que chaque être, chaque enfant apporte avec lui, en venant au monde, une forme de personnalité, de sentiment qui lui soit propre, et qui peut n'avoir rien de commun avec la part d'héritage qu'il tire de ses ancêtres. Quelques-uns d'entre eux, tel PASCAL, manifestent des aptitudes tellement extraordinaires pour telle ou telle science, qu'on est enclin à se demander, en les contemplant, s'ils l'ont apprise de toute pièce, ou si simplement ils se souviennent !...

Nous n'avons pas à examiner en détail ici les différentes théories qui ont été émises depuis environ un siècle pour expliquer ces phénomènes singuliers — si toutefois on peut leur donner ce nom. Des milliers de faits ont été soigneusement compilés, étudiés et classés suivant l'ordre particulier imaginé par les chercheurs, et chacun d'eux

les a considérés comme des preuves irréfutables de leur hypothèse. Mais, malgré tous leurs efforts, des doutes subsistent et des objections sérieuses se dressent qui semblent affaiblir leur système et parfois l'infirmier complètement. Aucun n'offre, dans tous les cas, à un Penseur de bonne foi doué de l'esprit critique scientifique une explication satisfaisante et complète, c'est-à-dire vérifiable et prouvable par chaque cas observé. C'est que définir le mystère de la naissance, c'est aussi éclairer celui de la mort, et chacun sent dans les profondeurs de sa conscience combien il serait profitable d'établir définitivement les choses, non à l'aide des seules intuitions, mais au moyen d'une série d'expériences plus sérieuses et plus complètes. Malheureusement, il semble que les bases manquent autour de nous pour créer un point de départ, et, en dépit de la banalité du phénomène, il semble qu'il demeure de plus en plus insaisissable.

Examinons rapidement les faits. Un homme est là, étendu devant nous. Rien ne semble devoir changer en lui, au moins d'une manière soudaine, et pourtant sa respiration précipitée, ses mouvements saccadés nous prouvent qu'il va bientôt mourir. Effectivement, un raidissement, un soupir, et c'en est fait : la Vie s'est envolée. Il ne reste plus entre nos mains qu'un corps abandonné, immobile et rendu aux forces générales de l'Univers, qui vont s'en emparer et l'anéantir rapidement. Que s'est-il passé, pourtant ? C'est en vain

qu'on chercherait dans ce cadavre, à l'aide du scalpel, le *point* où s'est produite la déchirure. Tous les organes sont à leur place : le cœur n'a pas modifié sa situation, le foie sécrète encore de la bile, les cheveux et les ongles continuent de croître, et cependant l'être est déjà mort, la volonté directrice qui tenait toutes choses sous sa dépendance a disparu, s'est évanouie sans retour, et tout semble fini pour lui. Quelques observateurs ont tenté de peser très soigneusement un homme avant et immédiatement après sa mort, mais ils n'ont constaté aucune différence sensible. D'autres, au contraire, ont cru trouver une diminution de quelques centigrammes dans leur poids. Il est bien évident qu'en pareil cas, et faute d'expériences suffisamment concluantes, il serait téméraire de se montrer affirmatif. Mais il nous semble que ce n'est pas là le meilleur chemin pour arriver à des conclusions certaines. Il est en effet bien difficile de ne pas imaginer, à ces pénibles moments, une déperdition d'humidité, de gaz ou autre, susceptible de s'accuser sur une balance et de tromper ainsi les appréciations, non sur la réalité de la modification, mais sur sa nature véritable.

Nous avons déjà avancé dans cet ouvrage que la vie nous paraissait une FORCE, ou plutôt une manifestation de l'énergie spécialisée. Nos expériences personnelles nous ont amené à penser que la Vie serait effectivement une forme de vibrations relativement très lentes par rapport à celles

que l'on rencontre dans l'étendue, avec des ondes d'assez longue amplitude, se synchronisant sous forme de nœuds avec d'autres plus rapides, donnant ainsi naissance à la respiration, au moins quant à son mouvement spasmodique. Il est incontestable que parmi ces forces il faut faire entrer en première ligne la *Volonté* de l'individu. Mais elle ne suffit pas seule, disons-le tout de suite, à produire le phénomène : il faut encore et surtout le concours du *milieu* dont nous avons déjà parlé, sur lequel nous reviendrons encore. Sans aller plus loin, nous comprendrons immédiatement ici comment une expérience de pesage ne saurait donner aucun résultat concluant. L'énergie, chacun le sait, échappe complètement à la gravitation, et il ne serait pas plus possible de peser la vie au moyen d'une balance que de mesurer par ce moyen la quantité de courant électrique passant par un câble ¹.

Les *courants vitaux* circuleraient plus directement dans le corps humain (ou celui des animaux vertébrés) par le faisceau nerveux extrêmement fin contenu dans la colonne vertébrale. L'énergie primordiale, après avoir passé par le sol (origine commune de toute vie organique), où elle s'est déjà suffisamment transformée pour devenir *assimilable* (car, à son état cosmique, elle ne saurait nous être d'aucune utilité immédiate), pénètre

¹ On sait en effet qu'un conducteur laissant passer un courant électrique très puissant ne change pas de poids.

par les pieds et suit ces conducteurs naturels pour se rejoindre et se grouper dans la colonne vertébrale. Elle chemine ensuite vers la tête, où elle se partage, suivant les lobes du cerveau, en deux courants qui reprennent le même chemin, mais cette fois par les faisceaux nerveux extérieurs de l'épine dorsale, pour se répandre enfin dans tout le tronc et les membres et se perdre par les extrémités (doigts, orteils), et surtout par les cheveux et les duvets qui parsèment la plus grande partie du corps. Chez les êtres à peau lisse, comme les phoques, le *courant Vital* évolué ainsi en *courant nerveux* s'échappe de préférence par les doigts, nous le répétons, et simplement par ces canaux très fins que l'on trouve dans la peau quand on l'étudie au microscope. La connaissance de ces particularités nous permet immédiatement de comprendre l'importance et le rôle du fameux « NŒUD VITAL », situé un peu au-dessous de la base occipitale chez les Vertébrés et au-dessus du corselet chez les Insectes. Une simple lésion à ce point, extrêmement peu délicat en apparence, amène instantanément la MORT ou la paralysie nerveuse, suivant que le « conducteur » a été plus ou moins gravement atteint. Chez les plantes, nous retrouvons le même phénomène, mais plus simplifié en quelque sorte. Le courant venu par les racines maîtresses, jouant on le sait un rôle moins important que les radicales dans la nutrition du sujet végétal, s'élève par le tronc en même temps que la sève, en sui-

vant les fibres du bois, pour se répandre dans les ramures et jusque dans les feuilles, par où il s'échappe en partie, tandis que le reste redescend par l'écorce et regagne la terre, en moindre proportion sans doute, ayant subi des transformations le rendant désormais impropre à toute croissance organique.

Nous ne pouvons nous étendre davantage ici sur ce sujet, mais nous croyons devoir indiquer l'importance réelle qu'il y a pour tous les êtres organisés — l'homme compris — à demeurer en communication directe et constante, autant que possible, avec la terre, s'ils veulent conserver leur santé. Il suffira souvent de marcher pieds nus pour permettre cette communication, que certaines chaussures entravent trop facilement, et assurer ainsi le libre passage du courant. C'est là qu'il faut rechercher l'origine de ces cures merveilleuses dues à la méthode de l'abbé KNEIPP dont l'éloge n'est plus à faire. Quoi qu'il en soit, lorsque la communication cesse, soit qu'elle se rompe violemment, soit qu'elle se tranche d'elle-même pour une autre cause, la mort intervient inévitablement. Non la MORT dans le sens de la cessation de la Vie générale (car les divers organes du corps, nous le répétons, demeurent en place et peuvent encore fonctionner même après le trépas), mais bien l'existence personnelle du sujet considéré.

Mais *comment* se produit ou peut se produire cette rupture ? Si nous laissons de côté ici toute

cause ayant son origine dans une blessure ou un mal accidentel quelconque, amenant la détérioration ou la destruction de quelque partie essentielle de l'individu, nous ne pouvons plus trouver qu'une raison de *milieu*, nous l'avons déjà dit, à cette cessation de la vie. Nous allons nous expliquer un peu plus clairement à cet égard. Si nous examinons les conditions dans lesquelles croissent et se développent les végétaux, nous reconnaitrons bientôt qu'ils doivent, pour prospérer, se trouver dans un milieu approprié, d'autant plus favorable qu'il sera plus dense en Acide Carbonique et plus pourvu de radiations lumineuses et calorifiques.

Le *SOL* devra d'abord contenir les éléments nutritifs nécessaires et l'atmosphère réaliser les conditions que nous venons d'énumérer brièvement. Modifiez ces conditions, et vous allez transformer le sujet végétal. Supprimez-les, et *vous allez assister à sa Mort*. Chez les animaux, cette observation a encore tout son prix. Etant donnée la plus grande souplesse de l'organisme, susceptible de se déplacer plus rapidement, et par conséquent de modifier plus aisément son milieu en le recherchant davantage, les conditions peuvent être variées dans de larges limites. Mais il arrive toujours un moment précis où tout changement amène également la fin de l'individu. Il y a donc ici identité de résultats comme nous devions d'abord nous y attendre. Avec les espèces paléontologiques disparues, nous arriverons rapidement à cette conclusion que certaines grandes

races animales se sont éteintes lorsque les conditions de température, de climat — ou d'autres, encore inconnues, — ont modifié les milieux de manière à ne plus permettre à ces êtres de se multiplier plus longtemps sur la terre. Il ne faut pas ici parler de destruction systématique de ces animaux par l'homme ou par les autres races. Quand on voit des espèces aussi répandues que les AMMONITES l'ont été à l'époque Secondaire, quand on considère la formidable grandeur de quelques DINOSAURIENS, tels que l'ATLANTOSAURUS, le DIPLODOCUS, ou même l'IGUANODON, on peut se demander quelle cause a pu détruire ainsi des animaux que leur force rendaient absolument inattaquables par aucun autre. Il a fallu de toute nécessité que le milieu se modifiât de manière à les frapper d'abord lentement de stérilité, pour arriver enfin à l'extinction définitive.

Nous constatons ce phénomène chez les éléphants, par exemple, dont la race va en s'éteignant lentement, comme on le sait. Ces animaux n'éprouvent que rarement le besoin de s'accoupler, et chaque femelle n'est guère en état de produire que tous les quatre ans au minimum. C'est là certainement l'une des possibilités les plus redoutables, pour notre espèce, et celle dont on ne pourra certainement pas se défendre, lorsque notre heure aura sonné à la grande Horloge de l'Infini. Ajoutons à ce propos, en passant, que la nature sait très bien arriver à ses fins par tous les chemins, et qu'il n'est pas nécessaire, pour

nous anéantir, qu'elle nous impose la stérilité. Il suffit simplement qu'elle incite notre esprit dans ce sens, soit en nous amenant à créer des lois attentatoires à la reproduction, soit qu'elle nous pousse à des besoins égoïstes de jouissance, que l'entretien de nombreux enfants viendrait en quelque sorte troubler. Il en résultera ainsi forcément un appauvrissement de la race, et elle commencera dès lors à marcher vers son extinction définitive. C'est justement ce que nous constatons chez la race blanche, où la reproduction diminue de plus en plus avec une accélération notable depuis quelques années, et où le mouvement ardent des affaires amène une fatigue de l'homme absolument contraire à la bonne propagation de son espèce.

Mais ce que nous découvrons en général, pour l'ensemble d'une race, nous devons le retrouver forcément sur chaque individu en détail, car c'est en fin de compte sur lui que doit agir la cause pour amener le résultat définitif. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de discuter davantage cette vérité pour la faire comprendre par nos lecteurs. Nous allons donc nous trouver ici certainement devant la porte réelle du MYSTÈRE de la MORT, qui a fait rêver les hommes pendant tant de siècles, et il va nous être possible de formuler les propositions suivantes :

1° *La MORT n'est que la manifestation et le passage d'un point critique.*

2° Ce point critique se produit lorsque les conditions de milieu qui permettaient à l'être de subsister se sont modifiées de telle manière que son maintien dans son état d'équilibre actuel devient impossible.

3° La Vie (ou la force vitale qui se manifestait et venait vibrer en lui) le quitte alors soudainement pour aller briller ailleurs, et l'instrument de cette manifestation retombe inerte entre nos mains :

L'HOMME est MORT !

Pour achever de donner toute notre pensée, il est nécessaire de développer un peu ce que nous entendons par « point critique ».

Chacun connaît cette singulière propriété des gaz qui consiste à changer complètement d'état sous l'influence du milieu, c'est-à-dire sous une température et une pression exactement déterminées. Nous n'assistons pas là, on le sait déjà, à un phénomène d'ordre particulier, mais bien au contraire à une Loi d'ordre absolument général. Tous les corps connus, même les plus résistants et les plus solides, pourront être ainsi liquéfiés ou volatilisés. Pour simplifier, si nous prenons un gaz quelconque : de l'acide carbonique, par exemple, voici — rapidement — les différentes phases auxquelles nous assisterons : le fluide, comprimé en vase clos, diminuera de volume en augmentant peu à peu de densité. Quand on sera très

rapproché de trente-six atmosphères de pression, sous moins de trente et un degrés centigrades de température, il commencera à se liquéfier dans le fond du vase sous la forme d'un liquide transparent. A cet instant, on découvrira encore deux séparations très nettes entre la portion liquide inférieure et la partie gazeuse supérieure. Mais cette dernière partie paraîtra légèrement brumeuse, parce que « l'Atmosphère » ainsi formée sera constituée par un *nuage* à particules liquides microscopiques. Mais si l'on atteint la température et la pression déterminée plus haut, la surface de séparation disparaîtra soudain, et les parois du vase se recouvriront de gouttes qui s'écouleront lentement — comme une sorte de transpiration, — pour se réunir à la masse déjà transformée. Il y aura eu liquéfaction totale. Le liquide ainsi obtenu va se conduire exactement comme tous ses congénères, et si nos corps y étaient adaptables, nous pourrions très bien posséder des océans d'Acide Carbonique sur la terre, jouant le même rôle que ceux qui nous environnent au point de vue des actions géologiques et mécaniques. Que s'est-il passé, en somme ? Le corps a changé de forme sous l'influence du milieu au point de ne plus rien conserver de l'aspect physique qui le distinguait auparavant. Par le procédé inverse, diminuons la *tension* ou la pression qui maintient l'Acide Carbonique à l'état liquide, et nous allons le voir disparaître rapidement, devenir invisible, et s'échapper sans que rien ne subsiste de lui

que les matières maintenues en dissolution dans sa masse. Si nous appliquons maintenant ce phénomène à ce qui se passe pour un homme ou tout autre être vivant, nous allons rencontrer une analogie profonde, sinon une similitude complète. Nous allons même le faire sans presque avoir besoin de transformer notre langage (et c'est là une des particularités intéressantes de notre système, on l'a vu déjà). Aux approches de la Mort (nous parlons toujours d'une Mort sans lésion ou blessure grave, que nous ne croyons pas utile d'examiner), l'homme à des avant-coureurs, des « avertissements » que tout Docteur connaît. La respiration s'opresse comme lorsqu'on entre dans une cloche à plongeur sous une pression anormale, ou qu'on monte rapidement sur une très haute montagne. Certaines contractions du cou se manifestent ensuite, signe absolument certain de la mort, bien des heures avant son arrivée, et souvent au moment où l'on croit le malade sauvé. Ces contractions sont l'indice que la circulation nerveuse dont nous avons parlé est atteinte gravement et que l'axe d'équilibre des forces qui maintenaient la créature en vie est en train de se *déplacer*. Le milieu dans lequel l'individu puise son énergie vitale va devenir impropre à en assurer le libre passage. Remarquons ici que ces contractions se produisent justement sur le point le plus voisin du nœud vital, tendant ainsi à confirmer notre observation d'une manière particulière. Ajoutons que l'une des caractéris-

tiques spéciales de la mort est l'extension et la cambrure des pieds jusqu'à leur extrême limite. L'être a instinctivement recherché de toutes ses forces le courant terrestre qui se détournait de lui, et est demeuré fixé dans cette situation définitive. Enfin, la force nerveuse lui manquant de plus en plus, le cœur ne trouve bientôt plus l'énergie nécessaire pour assurer la circulation sanguine, et les extrémités se refroidissent les premières lorsque la mort s'avance. Le changement d'état s'annonce avec plus ou moins de lenteur; il commence déjà à s'opérer longtemps avant « l'extinction finale », et souvent l'insensibilité a déjà paru pour tous les membres que le cœur fonctionne encore. Le point critique approche. Tout à coup, l'œil se voile, *une transpiration froide enveloppe le malade*, comme tout à l'heure les parois du vase; quelques hoquets brusques, et l'immobilité éternelle se produit: la mort est survenue, c'est-à-dire le passage du point critique. Le résidu demeurant, c'est-à-dire le corps et ses organes, va se dissoudre et se disperser, tandis que la force vitale, elle, « s'est envolée »....

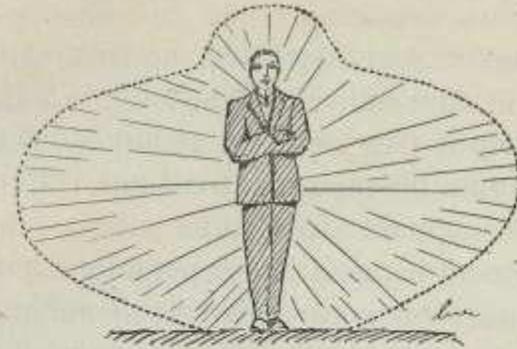
* * *

D'après nos études, la vie est, chez l'homme, un ensemble concourant d'un certain nombre de forces ayant LEUR TRAJECTOIRE ET LEUR GRANDEUR se faisant mutuellement équilibre en un point déterminé, dans un milieu approprié,

différant spécifiquement pour chaque individu, comme le nombre de forces en jeu, mais pouvant toutes se maintenir un certain temps dans le même sens. Ces forces ont nécessairement une origine COSMIQUE, mais elles se transforment en traversant la masse terrestre pour venir se rassembler à la surface de l'écorce, où on peut la puiser de la même manière que l'électricité. Chaque homme étant une sorte de condensateur spécial, il s'ensuit qu'il peut manifester plus facilement cette force, que l'on reconnaît en lui beaucoup plus aisément qu'à l'extérieur, où rien ne peut l'aider à se déniveler. La trajectoire et la grandeur qu'elle affecte chez chaque individu constitue sa « direction personnelle » et sa longévité. Lorsque le cycle est épuisé, forcément la fin va se produire. Nous n'aborderons pas ici la question de la destinée, que les uns nient et auxquels les autres croient fermement. Cette étude sortirait du cadre de ce livre et elle n'a pas sa place, mais tout concourt à prouver, et nous sommes en mesure d'affirmer que cette destinée existe et que les hommes, en dépit de tous les « libre-Arbitristes » du monde, y obéissent beaucoup plus servilement qu'on serait tenté de l'imaginer tout d'abord. Comment en pourrait-il être autrement, d'ailleurs ? La destinée, réelle ou subjective, doit tenir dans l'économie de l'Univers. La vie humaine y a donc sa place comme toutes les autres, et si le hasard, ou une volonté non influencée par des motifs extérieurs, pouvait

exister et la gouverner uniquement, le désordre, si petit qu'il soit, multiplié par l'infini de l'espace et du temps, produirait enfin un bouleversement formidable, un écroulement de l'Univers que rien ne fait prévoir. Nous ne pouvons donc nous autoriser à le voir sous cette forme, car il aurait déjà eu lieu depuis longtemps. Les expériences du psychisme, dont il faut dire un mot, bien loin que d'infirmer toutes nos hypothèses, semblent au contraire venir à leur appui d'une singulière manière. Chacun sait que les plus sûres de ces recherches, conduites par des hommes absolument insoupçonnables de tricherie, ont abouti en général à la détermination d'une sorte d'atmosphère spéciale qui semblerait envelopper chaque individu, souvent à une distance relativement grande de son corps. C'est cette atmosphère, milieu vibrant d'une manière particulière, qui se combinerait ou demeurerait étrangère à celle d'une autre personne, en créant ainsi les affinités et les répulsions que l'on constate entre les individus. Ces combinaisons seraient en somme une forme d'interférence des vibrations partant de chaque corps, qui auraient pour résultat immédiat de créer l'amour entre deux individus. Ce serait elle qui permettrait l'émission et le développement d'une certaine série d'ondes analogues aux ondes HERTZIENNES, susceptibles de traverser l'étendue et de communiquer ainsi son ébranlement à une autre personne, parfois très éloignée, donnant naissance au phénomène catalogué sous le nom

de télépathie. Nous ne discuterons pas ici ces théories, mais nous nous montrons disposé à en accepter quelques-unes provisoirement, car il est possible de démontrer, tout au moins d'une manière expérimentale, l'existence d'une zone vibratoire autour de chaque corps humain. Nous allons ici décrire très brièvement cette expérience, qui n'a pas été, que nous sachions, tentée par autre que par nous, mais que chacun peut répéter sans difficulté. Il suffit pour cela d'un miroir réflecteur concave, en cuivre ou en argent, et d'une pile-étalon thermo-électrique extrêmement sensible. En plaçant ce miroir auprès d'une personne, on pourra recueillir les radiations calorifiques qui s'échappent de son corps et les concentrer sur la pile thermo-électrique de manière à les mesurer avec exactitude. Il sera alors facile, en éloignant peu à peu le miroir parabolique, de constater le moment où ces radiations deviendront pratiquement insensibles. On pourra ainsi se convaincre que l'espace occupé s'étend à plusieurs mètres de distance de la personne, et qu'il est d'autant plus éloigné que la superficie de rayonnement est plus grande. Si l'on veut déterminer par ce moyen les formes ainsi dessinées dans l'étendue, on finit par trouver une sorte d'ellipsoïde irrégulier et très aplati ayant pour petit diamètre la tête et les pieds de l'homme, pour grand diamètre l'axe transversal passant par sa poitrine :



Avec l'odorat, au moyen d'un autre instrument que nous avons imaginé nous-même, et qui consiste en une série de quatre tuyaux avec large pavillon terminal, venant se rejoindre en un seul, et reliés ensemble sur un trépied à rotule, de manière à pouvoir se déplacer à volonté dans toutes les directions, il est possible de saisir les effluves s'échappant d'un corps et de dessiner une forme-limite que nous indiquons ici :



C'est toujours, on le voit, une forme se rapprochant d'une manière quelconque de l'ELLIPSOÏDE

trouvé plus haut, mais elle est beaucoup plus petite, moins bien dessinée, et très variable en dimension d'un individu à un autre. L'expérience est d'ailleurs très délicate et difficile à réaliser. Les résultats obtenus montrent que l'effluve odorante s'échappant de chaque être a une portée généralement beaucoup plus petite que les rayons calorifiques. Par contre, ils sont beaucoup moins subtils et peuvent s'imprégner dans les corps voisins, de manière à persister encore longtemps après le passage de la personne mise en observation. Il nous paraît très certain qu'un parfum quelconque peut modifier les propriétés de l'air ambiant dans une certaine mesure, surtout si cette influence se maintient pendant un temps suffisant.

Nous n'avons pu pousser plus loin ces expériences pour le moment, mais il n'y a nulle impossibilité, à nos yeux, pour que d'autres effluves, encore non exactement identifiées, puissent se manifester de la même manière et être un jour cataloguées par les chercheurs. Quoi qu'il en soit, nous nous trouvons bien en présence d'une sorte de *milieu*, produit il est vrai par le corps humain lui-même, mais dont il tire évidemment les ressources hors de lui. Il faut donc de toute nécessité qu'il soit avant tout récepteur, et c'est cette forme de réceptivité qui constitue à nos yeux sa longévité et sa santé, comme nous l'avons déjà expliqué plus haut.

* * *

Il nous reste ici, pour terminer ce chapitre, à examiner ce que peut être, dans ses détails, cette théorie du « moindre effort » dont nous avons dit deux mots dans le cours de cet ouvrage et qui peut servir à éclairer encore davantage nos vues sur le phénomène de la mort et ses conséquences immédiates. Il semble, au premier abord, que la chose soit si simple qu'il devienne inutile de l'étudier attentivement. Il est bien certain qu'en tant que Loi physique, nous n'aurons absolument rien à apprendre à nos lecteurs. Nous n'en doutons pas. Mais c'est la conséquence philosophique à en tirer qui nous paraît être très intéressante. Voyons d'abord brièvement le phénomène en soi. Il consiste à reconnaître que la nature emploie toujours, pour arriver à ses fins, le chemin le plus facile et par cela même le plus certain qui lui soit offert.

Dans un réservoir d'eau, par exemple, la paroi crèvera toujours au point le plus faible, de même que l'eau se rassemblera et suivra invariablement la pente la plus rapide du terrain sur lequel elle s'écoule; enfin une poutre se rompra certainement dans l'endroit où elle offrira le moins de résistance. Les choses les plus simples en apparence sont celles qui fixent le moins notre attention, parce que nous sommes habitués à les voir et qu'elles nous semblent logiques. Cependant elles ne tarderont pas à faire rêver le penseur s'il y songe même un instant. Pourquoi l'eau suit-elle la ligne de plus grande pente? Parce que toutes

les déclivités convergent vers elle et que sa descente peut s'y effectuer plus facilement que partout ailleurs. Pourquoi la poutre casse-t-elle en son point faible? C'est que son défaut de résistance provient d'une erreur dans sa formation ou, plus exactement, d'un déséquilibre dans les forces ayant concouru à la produire, déséquilibre momentané sans doute, dû certainement à un choc ou à un des principes constitutifs qui l'ont engendré (s'il s'agit d'une pièce de bois, c'est-à-dire d'une origine organique). On voit immédiatement ici de quelle manière il faut orienter le raisonnement pour en tirer un parti profitable. Les causes naturelles utilisent toujours, nous le répétons, la voie la plus rapide et la plus directe pour se manifester. C'est là une loi absolument générale, et ce sera toujours en s'appuyant sur elle qu'il faudra rechercher de quelle manière un problème doit être abordé pour en avoir la meilleure solution. Dans le cas cité de l'eau, descendant la plus grande pente, il faut d'abord constater que les flancs des montagnes ont été en général taillés en ruisseaux suivant l'intervention des lois de la pesanteur. Celle-ci tend nécessairement à imprimer à tout corps tombant la direction de la verticale. Il y a donc ici une raison supérieure, qu'on n'apercevait pas tout d'abord, ayant dirigé la marche du phénomène et aidé ainsi à façonner le lit du cours d'eau. Mais c'est en somme et toujours la sensation de simplification des choses que nous rencontrons autour de

nous quand nous les examinons. La mort n'échappe pas plus que les autres à cette formule générale, mais nulle part nous ne voyons les faits demeurer *improductifs* dans la NATURE. Il faut toujours qu'ils amènent un résultat, et ce résultat, considéré sur une échelle suffisamment étendue de grandeur et de durée, est invariablement bon et utile à la fin. Toute action, tout mouvement, toute transformation produit *toujours quelque chose*, et *c'est ici* qu'on peut avancer sans se tromper, en vertu de cette LOI, que la MORT, à son tour, n'est jamais stérile, mais qu'au contraire elle est la marque la plus étonnante de la fécondité. On sait qu'en Extrême-Orient la mort n'est pas regardée comme un malheur, et les cérémonies faites pour les funérailles d'un défunt ont toujours quelques formes de réjouissances parfois très étendues. Les Peuples plus naïfs, tels que les Malgaches, poussent si loin cette idée, que leurs enterrements deviennent de véritables fêtes, où la douleur tient très peu de place. Ils croient d'ailleurs fermement à la survivance de l'âme, et, au milieu des superstitions qui enveloppent leurs dogmes oraux (car nulle part les Autochtones n'ont écrit quelque chose), on retrouve des formes beaucoup plus élevées, que nous examinerons dans un autre ouvrage, car elles ont une origine Indo-Européenne datant certainement d'avant le Christ. Les Annamites et les populations du Cambodge nomment la Mort le « Cinquième bonheur » et la considèrent comme le couronnement d'une

longue vie et comme un véritable bienfait. En général, les douleurs affichées par les proches sont surtout rituelles. Nous n'avons pas ici à étudier la façon dont les grandes religions de l'humanité ont envisagé le problème. Il faut pourtant reconnaître qu'aucune d'elles, peut-être, ne l'a environnée d'autant d'ombre et de redoutables formules qu'en Occident. Il faut avoir visité les Catacombes, en Italie, et surtout le Couvent de Sainte-Marie de la Conception, à Rome, près du Quirinal, pour sentir et comprendre les terribles effets de telles croyances sur l'esprit humain. Nous n'en entreprendrons pas ici la description, qui sortirait de notre cadre.

Reconnaissons d'abord que la MORT permet beaucoup plus facilement l'évolution des races. Sans elle, nous serions encore plongés dans la plus noire barbarie. Nos aïeux présents ne nous permettraient certainement aucune pensée, aucun mouvement tendant au progrès, et nous en serions réduits à passer notre existence sur le chemin qu'ils avaient déjà parcouru, sans chances de nous améliorer. Indépendamment de toute question de limitation d'espace ou de substance (car nous vivons, on peut le dire, de la chair de nos ancêtres), nous ne disposerions d'aucun moyen pour assurer notre progrès. Une trop grande longévité n'aurait pas de meilleurs résultats, bien au contraire. Un homme vivant mille ans, en moyenne, aurait dix fois moins de valeur que dix hommes vivant cent ans. Imaginons par

exemple un individu né dans le dixième siècle et existant encore aujourd'hui. Quelle mentalité serait la sienne, et combien elle différerait de la nôtre dans tous ses détails ! En supposant même que la science parvienne un jour à écarter les infirmités et les incommodités de la vieillesse (ce qui est possible en soi), elle ne pourrait arriver à améliorer de façon générale la mentalité de tous les individus. Nous le voyons bien, à l'heure actuelle, où toute la civilisation et une existence relativement courte n'ont pas empêché ni supprimé les barbares pratiques du Moyen-Age ! La vie humaine, en se maintenant entre des limites ne dépassant pas normalement cent ans, nous paraît devoir répondre aux vues immédiates de la Nature, et il ne semble pas qu'on ait jamais vécu beaucoup au delà. Il est démontré en effet que les récits bibliques ne sont pas basés sur une division du temps semblable à la nôtre, et si nous acceptons la lunaison comme cycle naturel, et très aisé à constater à tout moment, nous arrivons pour Adam, par exemple, au chiffre de soixante-douze ans environ de notre calendrier. Cette longévité n'a rien que de très ordinaire. Elle correspond bien à ce que nous pouvons imaginer d'hommes livrés à des travaux pénibles et à une vie sans hygiène bien établie. Il paraît d'ailleurs certain que la Notation de la durée du temps a varié plusieurs fois dans le cours des siècles relatés par la Bible. Il est à remarquer enfin que les chronologies Egyptiennes, Indiennes, Chal-

déennes ou Chinoises, certainement contemporaines ou plus âgées, ne parlent nulle part d'existences aussi prolongées autrement que d'une manière hyperbolique. L'examen attentif des ossements trouvés dans les cavernes de la période paléolithique ou néolithique, celle de l'époque du bronze, ossements évidemment plus âgés que les plus vieilles histoires du MONDE, ne nous permettent pas d'arriver à la conclusion de vies aussi longues que celles chantées par certaines légendes. Bien au contraire, l'usure des dents, l'épaisseur et la contexture des attaches fémorales nous conduiraient à une durée moyenne plutôt moindre que celle de l'ère actuelle. La taille même de l'homme semble être restée sensiblement la même. Il est probable que cette question sera résolue un jour scientifiquement d'une manière définitive. Nous allons à cet égard donner ici le fruit de nos propres observations, et une hypothèse que les personnes mieux autorisées, et disposant des documents qui nous manquent, pourront vérifier et établir d'une manière concluante et certaine. Le célèbre Professeur KUHLMANN, inventeur du calcul statique-graphique, avait trouvé dans ses recherches, purement mathématiques, que les corps soumis à la fois à certaines pressions verticales et transversales devaient, pour se maintenir en leur état, posséder certaines directions de résistances déterminables par un réseau de lignes courbes se coupant sous certains angles à travers leur masse. Le calcul don-

nait à cet égard des preuves certaines, mais c'était en vain qu'il recherchait ces corps autour de lui. Il ne parvenait pas à en trouver. Un jour, le hasard lui mit entre les mains un fémur humain en assez mauvais état. En l'examinant de près, il lui sembla apercevoir des stries qui éveillèrent son attention. Il pratiqua une section dans la tête du fémur, qui supporte comme on le sait les plus puissants efforts, et y retrouva enfin, non sans admiration, les fibres courbes qu'il recherchait, exactement modelées sur le dessin que son calcul lui avait donné. Suivant la façon dont les os se développent et se renouvellent dans notre corps, une étude microscopique soigneuse, à divers âges, nous amènera certainement à reconnaître des formes particulières dans les couches ou les cellules osseuses qui détermineront ainsi l'âge de l'individu au moment de sa mort avec une rigoureuse exactitude. Lorsque cette question sera résolue, comme elle l'est pour les Ammonites, les Nautilus et autres animaux marins, nous aurons pour notre race un nouveau moyen de contrôle qui nous échappe encore pour le moment. Quoi qu'il en soit, il nous semble peu probable que l'âge trouvé dépasse beaucoup celui que nous atteignons aujourd'hui. En disant tout à l'heure que la mort nous semblait un excellent moyen d'évolution des races, nous croyons avoir expliqué notre pensée. Mais c'est à la théorie du « moindre effort » qu'il faut attribuer en grande partie, sinon en totalité, ce sentiment de routine

qui nous fait suivre et copier servilement nos aïeux pendant des temps relativement immenses. C'est à lui que nous devons notre lenteur d'évolution et la façon de comprendre les choses, variant de siècle en siècle, mais d'une manière insensible. Quant aux « reculs » ou aux dégénérescences qu'on a admis si souvent pour notre race, par une aberration d'esprit qu'on ne saurait trop condamner, ils proviennent en grande partie de ce concept particulièrement faux, tirant son origine de l'idée du paradis terrestre et de la chute d'Adam.

Nous ne tenterons pas de discuter ici ces questions, qui rentrent beaucoup plus dans le domaine de la foi que dans celui de la philosophie pure.

Mais il est une conception récente qui a fait à son tour le mal le plus grand à l'humanité. Nous voulons parler de ces noirs tableaux dont on a environné la mort en Occident. Jamais, peut-être, erreur philosophique plus grave n'a arrêté l'homme sur le chemin du progrès. Elle a pourtant et surtout servi à peser sur la conscience des Peuples et à former avant tout un moyen de gouvernement. Il n'est pas nécessaire de montrer ici le manque de logique singulier qui préside d'une part à l'entretien de somptueux tombeaux, avec cérémonies, pompes religieuses, etc., et les misérables fosses où l'on engloutit en ce moment les restes mutilés de millions de chrétiens, sur lesquels personne ne viendra plus jamais prier, dans lesquelles aucune marque ne signalera le

noble cerveau ou la lignée aristocratique du mort voisinant avec le cadavre du dernier des manants. Où est la raison, en somme, et où faut-il la rechercher ? Très certainement dans la fosse commune, et dans l'éducation des masses suivant cette direction. Nous ne sommes pas contraire, pourtant, à la distinction accordée à la dépouille d'un homme illustre. Mais il devrait appartenir à la communauté de lui décerner cet hommage, non pour lui, qui n'en a nul besoin, mais pour elle.

* * *

On s'est souvent demandé si l'homme avait le droit de se suicider, et s'il ne pouvait, en cela comme en tant d'autres choses, disposer de sa vie suivant sa volonté. La question est troublante autant que délicate, et bien des auteurs y ont travaillé de différentes manières. Un seul à notre connaissance, M. G. CLEMENCEAU, y a répondu par l'affirmative dans un livre édité il y a quelques années. Tous les autres ont toujours conclu au crime et à l'attentat contre l'individu et la société. Il semble, à première vue, qu'il y ait là grave matière à discussion. La principale thèse sur laquelle on s'appuie, pour nier ce droit aux gens poursuivis par la noire idée du suicide, est qu'ils privent ainsi la société du concours d'une existence qui ne leur appartient pas en totalité. Ils ont, en effet, contracté des dettes envers elle, ayant été élevés, protégés et éduqués dès leur

enfance, au moment où la faiblesse de leur nature ne leur permettait pas de gagner leur vie. On y ajoute des vues sur la lâcheté du suicide, véritable abandon du combat, et d'autres raisonnements que nous ne discuterons pas ici. La Religion défend le suicide parce qu'elle établit en principe, qu'appartenant à DIEU, nous n'avons pas le droit de disposer librement de la vie qu'il nous a donnée. Cette théorie, juste si on adopte le point de vue auquel elle se place, ne devient plus acceptable pour ceux qui en nient d'abord la base immédiate. Il importe peu, au fond, de savoir si tel ou tel raisonnement peut être agréé de préférence à un autre. Le point intéressant est de déterminer d'une manière *absolue* si le suicide peut être accepté dans certaines circonstances, et s'il peut devenir légitime en soi. Voilà la question posée. Il existe en effet un grand nombre de cas où le fait a été considéré non seulement comme juste, mais encore comme héroïque par un grand nombre de gens, et nous ne citerons aucun exemple, ils sont sur toutes les lèvres. Nous n'examinerons pas ici le côté religieux de la question, car il repose sur un article de foi que nous n'avons pas discuté un seul instant. Reste le point de vue philosophique, et c'est celui que nous allons aborder de préférence. Il est évidemment assez difficile de déterminer à quel moment un homme peut être utile à la société en y demeurant, ou au contraire lui être nuisible au point de souhaiter sa mort. Il est très certain, d'un autre

côté, que la société a bien sa part de culpabilité quand un malheureux, acculé au désespoir, ne trouve plus que le suicide comme dernier refuge. Si l'homme, dans ces conditions, attende à ses jours, il semble qu'il y ait ironie suprême à lui imputer un crime qu'il n'aurait certainement pas commis si sa douleur n'avait été immense. Dans tous les cas, l'anathème l'écrasera de ses foudres, soit qu'il s'adresse à la société, soit qu'il ait recours à la religion. Est-ce juste ? Que l'homme *charitable* réponde !

Si on examine simplement l'acte *en soi*, il semble à première vue que l'utilité d'un homme qui ne produit plus rien ou presque rien, surtout lorsqu'il est âgé, ne peut plus entrer en ligne de compte. A ce moment, il s'est libéré de toute dette envers la société, et il peut faire l'usage qu'il lui plaît de ce qui lui reste de vie. Plus l'individu approchera de la vieillesse, et plus cette liberté deviendra absolue. Nous pourrions très bien représenter cette idée par un courbe et une formule mathématique très suggestive, mais il semble qu'il soit inutile d'y avoir recours tant la chose est claire en elle-même. Nombre de vieillards nous diront que leur vie est inutile, mais qu'ils seraient prêts à la sacrifier s'il existait encore pour eux un but à atteindre. Mais ceux-là, en général, ne se tuent pas. Ils ont un idéal ! Ceux que la misère écrase ont parfois recours à ce moyen suprême. Dans ce cas, c'est à la société à rougir de honte, non à l'homme lui-même,

dont la décision n'a fait qu'avancer de quelques heures l'instant de son trépas. Mais c'est surtout chez les jeunes que l'on rencontre les plus fréquents suicides. C'est qu'il faut un certain courage pour se tuer, quoi qu'on pense, un courage beaucoup plus grand parfois que sur le champ de bataille, parce que l'individu qui y a recours n'a ni l'excitation que lui donne la certitude d'être vu, ni l'entraînement de l'idée, ni le nombre autour de lui. Il est isolé, le plus généralement plongé dans la nuit, l'ombre et la solitude. C'est la sensation du tombeau ressentie avant la mort. On comprend qu'il faille de la force pour arriver à la détermination suprême, et cette force, où la prendre quand les années vous l'ont arrachée lambeau par lambeau? Le moment le plus critique, à cet égard, se produit entre quarante et cinquante ans, ou lorsque l'individu est beaucoup plus jeune. C'est qu'il existe des sortes de paroxysmes, des *points critiques psychiques* dans l'homme, à diverses époques, qu'il serait très intéressant d'étudier et de déterminer d'une manière complète, non seulement au point de vue de la science, mais encore à celui tout aussi important de la PSYCHOLOGIE, de la justice et de la bonne administration sociale.

Mais nous ne pouvons songer à entrer dans cette étude ici. Disons seulement qu'elle nous a amené à reconnaître certaines époques de la vie humaine où les maladies, les douleurs, la mort sont beaucoup plus à craindre et à surveiller que

dans d'autres moments. Peut-être quelque lecteur sourira-t-il en lisant ces lignes : il n'aura qu'à étudier une table de DEPARCIEUX, ainsi que le mécanisme et le fonctionnement des sociétés d'Assurances sur la vie ; consulter enfin un certain nombre de Docteurs psychologues, et ses doutes non seulement tomberont, mais il prendra la conviction de l'importance qu'il y aurait à dresser tout un plan d'études dans cette direction. Nous publierons peut-être un jour à cet égard nos recherches et les conclusions auxquelles nous sommes arrivé. Dans tous les cas, le suicide n'est ni une folie, ni une aberration de ceux qui s'y abandonnent dans certain cas.

C'est simplement un défaut de raisonnement, et c'est à le combattre qu'il faudrait s'employer, non à un âge avancé, ou lorsque l'individu a déjà atteint un certain développement physique et intellectuel, mais dès l'enfance, au moment où il commence à peine à comprendre les choses ; quand il peut lire, c'est-à-dire de cinq à onze ans au plus tard, selon le développement du corps. Nous nous prononcerons nettement, quant à nous, contre la mort volontaire. Elle n'est pas seulement nuisible à la société (ce que l'on peut toujours contester, à tort ou à raison, comme nous l'avons montré), mais encore à L'UNIVERS lui-même, et nous allons nous expliquer de manière à ne laisser subsister aucune équivoque.

Le MAL causé à L'UNIVERS est, à nos yeux, le plus redoutable et l'un de ceux qui doivent et

devraient toujours nous arrêter dans nos actes et nous faire longuement réfléchir. Il ne s'adresse pas, en effet, à un seul individu, mais à *l'ensemble* de la création. A ce titre, et sans aller plus loin, on peut comprendre que la réaction doit être d'autant plus grande que le nombre des parties lésées est plus étendu.

Elles tenteront en effet de se protéger, et nul ne peut savoir jusqu'à quel point la force ainsi déclenchée peut frapper le coupable ou ceux qui l'ont directement ou indirectement poussé au crime.

Il ne faut pas, pour cela, juger par comparaison entre le tout — immensément grand — et la partie, c'est-à-dire l'homme, extrêmement petite.

La médecine Homéopathique nous apprend, tout d'abord, qu'une parcelle infime de matière suffit à nous rendre la santé. Dans l'Univers, le « plus petit » et le « plus grand » n'ont pas de signification absolue, et il serait très ridicule de leur appliquer nos mesures et notre échelle pour pouvoir les estimer à leur juste valeur. Posons d'abord en principe (vérifié par toutes les observations possibles) que LES CHOSES SONT PARTOUT EN QUANTITÉ ET EN NOMBRE EXACTEMENT UTILE POUR L'ÉQUILIBRE UNIVERSEL ET LE BIEN GÉNÉRAL DU MONDE ; — si pour un motif quelconque, nous l'avons déjà dit, cette quantité tend à croître au delà des limites nécessaires, il se produit quelque part une rupture d'équilibre amenant une catastrophe ou un fléau quelconque, susceptible de ra-

mener bientôt les choses à la grandeur moyenne la plus convenable au but poursuivi. Cette Loi, établie comme toutes sur les bases d'une élasticité suffisamment étendue, permet une oscillation de grande amplitude relative dans le nombre de choses ou d'individus susceptibles de trouver place dans un milieu. Mais dès que la limite d'élasticité est définitivement atteinte, nous le répétons, IL FAUT que la modification se produise.

En étudiant les statistiques du nombre général d'êtres humains vivant sur la terre, on peut d'abord demeurer surpris de leur très petite quantité relative.

L'homme est, de toutes les espèces non en voie de disparition, vraisemblablement la race la plus raréfiée qui soit.

Il a été calculé et démontré qu'un nombre double d'individus pouvait aisément peupler notre planète sans en être incommodé en aucune manière. Pourtant, c'est le contraire que nous constatons.

On peut objecter ici que « sans cette guerre », les nations Européennes étaient en voie de croissance rapide.

Mais c'est là une observation superficielle.

Tout d'abord, la guerre *existe*. Il faut donc bien admettre qu'elle était prévue dans l'économie de l'Univers. Mais nous savons en outre qu'avant son explosion, un grand nombre de Nations voyaient leur natalité diminuer d'une manière in-

quiétante, et déjà de sérieux Economistes avaient jeté plusieurs fois le cri d'alarme.

Que le motif en soit attribuable, nous l'avons déjà dit, à l'égoïsme humain, il n'en est pas moins vrai que ce facteur existe aussi comme modérateur ou extincteur des races, et qu'il produira certainement, comme tant d'autres, avec le temps, des conséquences géologiques.

Il doit donc être pris en sérieuse considération. Sans discuter davantage ces questions, que nous avons déjà abordées plusieurs fois dans ce livre, il n'en demeure pas moins acquis qu'en l'état actuel de notre planète, le milieu ne permet guère un développement de l'espèce humaine supérieur à quinze cents millions d'individus, pour sa totalité.

C'est là, nous le répétons, un chiffre extrêmement faible, si l'on considère les autres races voisines, sans compter celles qui nous sont plus lointaines, comme les insectes, par exemple. Chaque être humain a donc, de ce fait, une importance **BEAUCOUP PLUS CONSIDÉRABLE** que les autres espèces dans l'économie générale du monde. Il s'ensuit forcément que la destruction d'un individu a une répercussion beaucoup plus sensible, beaucoup plus grande que pour les autres genres, et qu'il doit en succéder une perturbation dont les effets se reproduisent certainement sur une série de choses qui nous sont évidemment mal connues. Il ne semble pas nécessaire de discuter ici le poids que peut avoir un seul génie sur les desti-

nées et l'avenir de l'humanité. En Europe, par exemple, l'influence de Jules-César se fait encore sentir, malgré l'ombre et la coupure du Moyen-Age.

Chaque homme apporte donc son contingent à cette communauté. Chacun est un membre actif de l'Univers, et le supprimer, *c'est rompre l'équilibre quelque part*, c'est priver du calme et de la paix, auxquels nous avons *tous droit*, des êtres ou des choses qui nous sont inconnues, mais que nous ne devons pas troubler, sous peine de nous porter à nous-mêmes un coup cruel et de nuire en même temps à l'ensemble de la Communauté.

Il appartient donc à la Société de *prévenir* ou de s'employer par tous les moyens possibles à empêcher le suicide, mais il faut surtout instruire l'individu sur le mal qu'il peut faire en attendant à sa vie, même dans un âge avancé.

Celui qui se tue n'est jamais un méchant ; c'est un déshérité, un malheureux ou un fou, et, sur ces trois formes, deux au moins reviennent à la société ¹.

* * *

Au point où nous en sommes arrivé maintenant, avec ce chapitre, et si le lecteur a bien

¹ Prière de se reporter au chapitre V pour voir ce qui a trait à la peine de mort et qui reçoit ici son développement complémentaire. Il est inutile de dire que nous sommes absolument contre la peine capitale.

voulu nous suivre jusqu'ici, il comprendra beaucoup plus facilement ce que nous avons entendu par le titre que nous lui avons affecté.

La « Loi d'Harmonie » et la « Science Civilisatrice » doivent en effet trouver leur expansion dans la modification et l'amélioration de l'espèce humaine à la fois physique et morale. Cette harmonie, comme l'intelligence, comme la logique, n'est pas le partage ni l'apanage d'une race : elle rayonne de toutes parts et bouillonne à travers l'immensité, qu'elle inonde de sa lumière douce, puissante, et civilisatrice. Sans retirer aucune valeur à l'effort séculaire de l'homme pour conquérir parcelle par parcelle la science et la connaissance des choses, il faut bien admettre que ces efforts mêmes font partie d'une période géologique, car, en vérité, comment la civilisation pourrait-elle exister, si d'abord elle *n'était* par elle-même dans la Nature des choses ? C'est en connaissant mieux la valeur et la situation exacte des questions qu'il nous est possible d'en tirer des conclusions devant peu à peu nous mettre sur le chemin de la vérité.

Le BONHEUR, ce mot qui a fait tant rêver les poètes, existe donc et doit exister quelque part autour de nous. Croire qu'il en est autrement serait vouloir trouver quelque chose d'incomplet, d'illogique, de manqué dans l'Univers, et jusqu'à présent rien ne nous autorise — bien au contraire ! — à porter pareil jugement. Mais ce bonheur, nous venons de le montrer, ne peut se rencontrer

que dans l'équilibre de *chaque individu avec son époque*. Il faut qu'il puisse avoir la conscience de son utilité et de la valeur de sa personne dans le monde. Bien loin que d'amoindrir et de ravalier l'homme à ses propres yeux, il faut qu'il se pénétre bien qu'il a un rôle à jouer dans le monde ; que ce rôle, il le lui faut remplir, non seulement pour son bien, mais pour le bien de l'Univers tout entier.

En lui enseignant enfin, dès sa plus tendre enfance, qu'il n'est pas un atome négligeable de la nature (ce mot à lui seul prouve l'illogisme d'un pareil concept !), mais au contraire un pilier sur lequel vient s'appuyer tout un ordre de créatures et de Lois, il doit en être à la fois le membre le plus fier, mais aussi le plus respectueux et le plus dévoué.

Il faut lui apprendre enfin que, comme fils de l'étendue, nos devoirs et nos droits se confondent souvent dans la même ligne de conduite, qui est la recherche de notre bien, à la fois pour nous-mêmes et pour la Communauté.

L'altruisme ainsi conçu n'aboutit pas à ce sacrifice continu de soi qui perd sa valeur aux yeux des autres, et demeure méconnu quand il devient habituel. Il nous guiderait au contraire vers un idéal supérieur, auquel peuvent et doivent prétendre tous les hommes et toutes les Nations.

C'est dans cette voie seulement que nous trouverons notre salut. C'est à la suivre et à la propager que nous devons nous employer. Consultez

tous les prophètes, tous les flambeaux qui éclairèrent tour à tour l'humanité, même lorsque ces flambeaux portèrent des noms religieusement célèbres, vous les verrez tous aboutir à la même vérité :

L'harmonie, c'est la paix féconde, c'est l'amour véritable, l'attachement au travail; c'est la force civilisatrice *qui construit toujours et qui ne détruit jamais.*

L'avoir comprise et l'avoir bien gravée en soi, c'est avoir découvert le chemin de la félicité suprême et du bonheur infini. Puisse-t-elle éclairer toutes les âmes et fructifier dans tous les cœurs!

CHAPITRE VII

La Victoire.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil d'ensemble sur notre ouvrage et de donner l'expression totale de notre pensée. Depuis un certain nombre d'années, la science a fait d'énergiques efforts, entre les mains des chercheurs, pour prendre peu à peu la voie philosophique. Absorbé pourtant par son sujet, chaque auteur a admis quelques idées d'ordre général qui pourraient à la rigueur, si elles étaient réunies, former déjà un ensemble assez important pour ouvrir de nouvelles vues aux Penseurs. Mais il manque une direction unique et une forme synthétique dans ces concepts épars. On sent de plus en plus aujourd'hui qu'il faut absolument rectifier nos idées et nos conceptions des choses qui ne s'accordent plus entre elles. La foi, mère de tous les idéals, n'éveille plus dans les masses ces élans formidables des premiers siècles. La philosophie, elle, est devenue surtout la proie des collèges et des Universités. Peu à peu, à force de s'abstraire

et de se confiner dans un cercle plus étroit, elle n'a plus attiré l'attention du grand public, et, à part quelques élèves peu nombreux, surtout en Europe, la masse s'en tient complètement éloignée. Cette idée n'est pas très ancienne, mais elle a fait beaucoup de progrès, malheureusement. En Extrême-Orient, le chemin parcouru est absolument opposé.

Les hommes les plus pauvres et les moins éduqués sont des philosophes naturels parfois très remarquables.

Rien n'est plus curieux, par exemple, que de voir et d'entendre, en Chine, d'humbles porteurs de fardeaux (la classe la moins estimée de la nation) et des muletiers s'arrêter pour admirer un paysage ou un coucher de soleil, et raisonner sur la vie et la mort comme nous voudrions beaucoup le rencontrer en Europe.

On confond d'ailleurs trop facilement l'Orient, c'est-à-dire l'Arabie, la Perse et les Peuples Musulmans avec l'Extrême-Orient, constitué par l'Inde, la Chine et le Japon.

Beaucoup d'auteurs et de voyageurs chrétiens ont adopté pour ces derniers les mots « fatalisme » et « insouciance orientale », qui avaient été créés pour les premiers. C'est un cliché reçu. L'Arabe s'assoit à terre pour attendre la mort, en disant simplement : « C'était écrit ».

Le Chinois, au contraire, y marche avec une calme bravoure, et attend son tour d'exécution en fumant une dernière pipe, comme s'il avait la

certitude de la vie éternelle, au-dessus du temps qu'il semble dominer par la pensée et par la foi!

Ceux qui ont vu mourir ces hommes ne nous contrediront point.

Le peuple entier est profondément imprégné de philosophie, et cette philosophie n'est pas spécialement d'une école ou d'une autre — il faut aller aux Lettrés pour trouver cette distinction, — elle est faite surtout de vie pratique et de connaissances psychologiques recueillies dans leur propre Nation.

L'enseignement en est d'ailleurs très différent. Il ne s'opère pas à la fin des Études comme en Occident. Bien au contraire, on s'attache à élever l'enfance au milieu de cette ambiance particulière.

Pour y parvenir sans la fatiguer, il a été créé sur les anciennes légendes une série de contes merveilleux où le brillant de l'imagination le dispute au luxe des détails. Mais au milieu de toutes ces formes fantastiques, le caractère des gens se dessine avec netteté et la plus rigoureuse fidélité. Les plus pénibles situations y sont dépeintes avec des réflexions empreintes le plus souvent de la plus haute logique et des sentiments très humains; enfin les mœurs y sont étudiées avec une rare finesse pour ceux qui ont pu les juger et les apprécier sur place.

L'enfant, ainsi distrait et amusé, conserve une empreinte profonde des choses qu'il a entendues, et elles le suivront dans toute son existence comme un souvenir réconfortant au moment des

plus grandes peines. Si son intelligence ne réclame pas d'autre nourriture intellectuelle, il aura toujours dans la vie une teinte suffisante de philosophie pour savoir l'accepter sous sa forme la moins pénible. S'il veut pousser plus loin, rien ne l'empêchera d'étudier les auteurs célèbres à son gré.

Je sais pourtant que de nombreux livres existent en Occident où on a cherché à instruire la jeunesse avec des contes greffés sur les anciennes légendes, mais ils sont tous plus ou moins basés sur le Christianisme et n'ont pas, que nous sachions, ce cachet d'universalisme qui convient mieux aujourd'hui.

Il ne paraît pas d'ailleurs utile d'employer cette forme actuellement, mais d'en imaginer une autre, basée peut-être sur l'Histoire, suffisamment riche en faits pour détailler tous les caractères possibles et leurs défauts. Il n'entre naturellement pas dans nos idées de conseiller un système absolument identique pour l'Europe. Il faudrait commencer par trouver les Auteurs pour créer ce genre, qui n'existe pas encore, et il nécessite de très longs travaux. Mais il mérite d'être pris en sérieuse considération. Il ne s'agit pas évidemment d'une littérature enfantine, comme on le fait trop souvent.

Les contes dont nous parlons sont tout aussi goûtés par les adultes que par les jeunes. Et c'est là leur charme spécial. Ils font vivre par l'imagination, tout comme on va au Cinéma ou aux petits théâtres pour se distraire et ne penser à rien.

Mais le cinéma, qui serait un précieux instrument d'éducation s'il était mieux utilisé, est employé de plus en plus pour de mauvaises pièces où on ne trouve rien de consolant ou de vraiment philosophique. Les Contes dont nous parlons ont un côté merveilleux tellement en dehors des réalisations humaines, que personne ne saurait s'y tromper. En eux, pourtant, circule un bon sens qui n'a rien de trivial ni d'ennuyeux, et c'est, en dernier ressort, ce qui reste dans l'esprit de l'enfant. Un pareil système ne manque pas de logique, et il a fait ses preuves séculaires, puisqu'il a pu donner de la gaieté et un bon jugement, qu'on ne peut refuser aux Extrêmes-Orientaux, pour peu qu'on les étudie avec impartialité, et qu'on les ait pratiqués un certain temps.

Nous n'avons pas à examiner les maximes et les enseignements que donnent les religions. Ils sont toujours à peu près les mêmes sous toutes les latitudes, pour peu qu'on les compare les uns avec les autres.

Il ne saurait en être autrement d'ailleurs. Si l'on en excepte les théories finales basées sur les conceptions différentes d'un même principe, nous ne retrouvons en elles, comme nous l'avons dit, que les prescriptions d'une hygiène physique et morale adaptée à chaque Peuple. Une des grosses questions, pour certains philosophes modernes, est de savoir si l'homme a commencé par croire, ou s'il a d'abord simplement cherché à savoir.

Dans le premier cas, c'est la religion qui naît

trait d'abord; dans le second cas, la Philosophie. Au point de vue général, la chose importe peu, au moins comme résultat.

Il nous semble, quant à nous, que les deux besoins peuvent naître en même temps.

C'est l'*inconnu* et le danger qui nous poussent à nous expliquer toutes choses. Et c'est ce manque d'explication qui nous porte à en admettre une que nous acceptons ensuite comme un dogme, faute de pouvoir la raisonner avec succès. Chez certains esprits, par contre, le besoin de croire devance la curiosité, et ils s'y livrent avant toute chose, sans aucun raisonnement préalable. C'est une question de tempérament.

Mais il ne faut pas rechercher dans nos sentiments seulement l'origine de toutes nos impressions.

Les choses, nous l'avons dit, existent par elles-mêmes, et nos sens ne sont qu'un moyen de les percevoir et de les apprécier.

Ces sens sont multiples et bien plus étendus qu'on nous l'enseigne généralement.

Pour nous, d'ailleurs, le mot sens n'exprime pas suffisamment les propriétés de notre individu, et nous préférons de beaucoup employer celui de FACULTÉS, qui répond mieux à ce que nous rencontrons avec leur étude.

Ces facultés nous paraissent s'élever au nombre de *vingt et une*, d'après nos propres recherches.

Nous n'entrerons pas ici dans leur discussion, réservant cette étude pour un autre ouvrage,

mais nous pouvons néanmoins en dire quelques mots.

Les sens les plus connus sont d'abord les cinq qu'on peut trouver dans tout dictionnaire. Il faut y ajouter, pour être complet : le sens génital et la sensibilité *intérieure*, celle que l'on ressent lorsqu'on touche n'importe quel organe interne qui n'a pas de liaison directe avec la peau.

Les autres facultés ou sens que nous possédons ont pour propriété de nous faire distinguer, comme les sept premiers, les ondes ou les forces diverses qui circulent à travers l'étendue, et qui ne se manifestent pas comme la chaleur ou la lumière, par exemple.

Parmi ces dernières, nous pourrions citer justement les ondes télépathiques, qui sont aujourd'hui prouvées; celles affectant notre sensibilité, comme l'amour, la pitié, la colère, etc., qui n'ont aucune forme visible, mais qui n'en existent pas moins d'une manière indéniable.

Nous *sentons* effectivement qu'une personne nous aime, mais ce ne sont ni les oreilles, ni la vue qui nous le font distinguer. Le centre de répercussion de ces sens est plus spécialement le grand sympathique et la colonne vertébrale, comme d'autres ont le cerveau pour siège plus direct. Chacun d'eux, en dernière analyse, nous décèle une propriété qui nous demeurerait sans cela complètement inconnue.

Pour en revenir à la religion, nul ne nous contestera, aujourd'hui, qu'entre deux croyants

de la même confession, la foi du philosophe et celle de l'homme sans culture sont deux choses complètement différentes. Les identifier, comme on le fait trop souvent, est une cause d'erreur très grossière dans laquelle on ne devrait pas tomber. Mais nulle religion ne se maintiendra si elle n'évolue, et l'évolution nécessaire ne peut s'accomplir qu'en s'appuyant sur la science philosophique.

Il y a là l'essence d'un grand bien, car nous y trouvons le base même du progrès.

A ceux qui en douteraient, nous pourrions demander ce que sont devenues les grandes religions de l'Antiquité, celle de l'Égypte, par exemple, qui s'est maintenue pendant un si grand nombre de siècles ?

L'étude des écrits gravés sur la pierre ou sur les Papyrus nous ont enseigné que trois évolutions au moins ont marqué les étapes de cette religion, avant de disparaître, et chacune d'elles a créé ce qu'on peut appeler l'ancien, le moyen et le nouvel Empire.

L'Hellénisme lui-même a subi plusieurs changements, et le Bouddhisme, plus jeune, a déjà évolué, comme on pourrait s'en convaincre aisément en l'étudiant en détail dans l'Inde et la Chine. Les mêmes modifications peuvent se constater dans le Judaïsme Mosaïque et le Judaïsme après Esra. Et pourtant, toutes les bases de ces religions ne sont-elles pas au fond les mêmes ?

Le changement est donc possible à n'importe

quel moment, et les Docteurs des premiers siècles doivent évidemment finir par céder le pas aux autres.

C'est que chaque religion a marqué d'une manière absolue le degré d'élévation scientifique auquel l'homme était parvenu pour son époque, et il ne saurait en être autrement.

Parcourez enfin les catacombes de Rome, qui furent les premières églises chrétiennes, et comparez les humbles demeures qu'habitèrent les premiers princes de l'Église, ayant fait vœu de pauvreté, avec les monuments somptueux et parfois redoutables que l'on rencontre aujourd'hui, tels que le Vatican, le Château St-Ange, ou le Palais des Papes, à Avignon, aux allures de forteresse lugubre, et dites-nous si vous ne croyez pas que l'esprit catholique des premiers siècles se soit modifié à son tour ?

Pensez-vous que les Chrétiens de l'an mille, qui crurent tous à la fin du monde pour leur siècle, sur la foi de leurs Docteurs, jugèrent et raisonnèrent comme de notre époque ?

Et ne trouveriez-vous pas équitable que les Docteurs qui les persuadèrent de cette fin, mais qui acceptèrent en attendant tous les dons qui leur furent faits à ce moment : Domaines, Châteaux, pierreries, or, etc., fussent poursuivis aujourd'hui devant les Tribunaux Français, par exemple, sous l'inculpation « d'avoir, par de « fausses manœuvres ou la supposition d'un pouvoir imaginaire, tenté de s'emparer de tout ou

« partie de la fortune d'autrui », comme on le fait pour les somnambules ou les marchands de bonne aventure ¹.

Est-ce à dire qu'un changement radical s'opérera dans les religions modernes, au moins en Occident ? Toutes nos études s'efforcent de le démontrer, et nous le croyons fermement.

La guerre actuelle aura plus fait dans ce sens que tous les Philosophes réunis. La faillite du « Vieux Dieu Allemand » (nous avouons ne pas comprendre ce que les Germains veulent exprimer par cette phrase, puisqu'ils sont Chrétiens) sur les champs de bataille fera certainement perdre leurs illusions à ceux qui en ont encore, tandis que les supplications au Dieu d'amour et de miséricorde n'auront empêché ni les massacres de la Belgique, ni les tortures infligées aux malheureux Serbes, ni la chute de royaumes ou d'Empires. Il faut donc bien qu'il y ait, en tout ceci, une conception fautive au premier chef, et c'est cette conception qu'il faudra abandonner si on veut se maintenir dans le bon sens, c'est-à-dire dans la raison.

Il paraîtra sans doute bien enfantin aux Peuples de l'avenir que les nations actuellement belligérantes aient pu, tout en étant Chrétiennes, c'est-à-dire adorant toutes la même conception de la

¹ Article 415 du Code pénal : « 3 ans de prison, etc. » ; on peut consulter les textes, tout en s'étonnant de la manière dont les Lois sont conçues et appliquées !

divinité dans ses lignes générales, prier chacune pour la victoire et y croire de bonne foi, en vertu de droits supérieurs ou d'un favoritisme qu'en tout autre moment elles eussent jugé sans doute révoltant.

Dans le fond de leur cœur, pourtant, les hommes éclairés ne peuvent un seul instant accepter de pareilles hypothèses. Ils doivent savoir que, dans le monde, le succès appartient ou doit appartenir à celui qui a su se maintenir le plus fort, non seulement au point de vue physique, mais encore au point de vue moral. Celui qui sera, plus que les autres, capable de prévoir et de juger les suites naturelles des forces déclenchées autour de lui aura très certainement tôt ou tard la victoire sur ses adversaires.

La connaissance de la Psychologie des Peuples est indispensable, dans ce cas, et on peut en juger les effets au milieu des multiples erreurs qui se commettent des deux côtés.

La plus terrible, pour les Allemands, est d'avoir méconnu le caractère Français : chacun s'accorde à le dire, même en Allemagne. La plus préjudiciable en ce moment, pour l'Angleterre, est de parler à haute voix de la guerre d'après-guerre, c'est-à-dire de la lutte économique, dont on fait tant de bruit, que le Peuple Germanique tout entier, menacé dans son pain et convaincu que sa défaite le rendrait absolument esclave, l'anéantirait en un mot complètement, a résolu de décréter la Mobilisation civile, c'est-à-dire de dresser en face

de l'ennemi la plus redoutable machine de guerre qui fut jamais, celle devant laquelle la victoire ne devient possible qu'avec l'écrasement général et définitif des masses, problème assurément beaucoup plus difficile à résoudre que de gagner une ou plusieurs batailles. Autant dire que l'écrasement total dont on parle ne nous paraît ni logique ni réalisable. De plus en plus, les Empires Centraux offrent l'aspect de Peuples encerclés, peut-être, mais possédant un territoire patrimonial ou conquis suffisamment vaste pour y puiser toutes les ressources nécessaires. Dans ces conditions, la lutte peut s'éterniser sans fruit pour personne.

Nous ne voulons pas continuer ici cette critique, qui sort de notre cadre ; elle suffit à montrer où peuvent conduire les faux-concepts, les vues erronées, les idéals vieillis et redoutables comme des cadavres demeurés sans sépulture et semant la peste et la mort parmi les survivants.

Nous le répétons, de cette immense révolution sortiront certainement d'autres pensées et une modification profonde dans l'assiette morale des Peuples. Puisse ce livre y participer dans sa modeste mesure.

Nous avons vu, en effet, que l'idéal des Nations divisées est trop étroit aujourd'hui pour les hommes. Il leur faut une conception plus vaste de leur destinée et de leur mission.

Les races elles-mêmes, tout en formant des distinctions moins arbitraires, puisqu'elles sont basées sur la production naturelle du pays, ne

suffisent pas à créer des lignes de démarcation sensibles, lorsqu'elles sont trop jeunes. Elevées, comme c'est le cas le plus souvent, dans la pensée de voisins ennemis, elles se heurtent forcément un jour à l'idée que l'une ou l'autre est de trop et doit disparaître... De pareils idéals allumeront toujours la guerre tôt ou tard. Pour nous, les pays ouverts à tous les trafics, le libre-échange, la suppression des droits prohibitifs sont les seuls facteurs du progrès et de la paix féconde. La vie à bon marché, et par conséquent une diminution normale des salaires, en sera la conséquence naturelle.

Le monde a assisté, en effet, depuis une trentaine d'années environ, à une surélévation constante des charges en Europe, avec un renchérissement de la main-d'œuvre et toutes ses conséquences désastreuses. Depuis 1879, par exemple, le prix de toutes choses s'est élevé en moyenne de 40 à 100 % suivant les localités.

Il semble que cette expérience devrait suffire pour montrer qu'on est entré dans un cercle vicieux dont l'issue, malheureusement, ne s'est trouvée qu'avec la guerre. Le protectionnisme n'a jamais pour résultat que de sacrifier le consommateur, — et celui-ci semble bien avoir des droits à la parole.

L'Angleterre, jusqu'alors, s'était refusée à ce régime, qui enrichit les uns aux dépens des autres, mais qui ne fait pas la prospérité réelle du pays dans le sens du progrès.

En créant des règles d'obstruction, des difficultés d'un autre ordre surgiront pour elle, avec la ruine de la moyenne Industrie, incapable de lutter sur les marchés mondiaux contre les concurrences étrangères.

C'était déjà le phénomène qu'on enregistrait *avant la guerre*. Le seul moyen logique de combattre la concurrence se rencontre dans le perfectionnement constant et permanent de l'outillage, pour se maintenir par cette voie au-dessus des autres, ou tout au moins sur le pied de l'égalité. En abandonnant les méthodes de routine, on se trouvera ainsi en mesure de conserver une supériorité que chaque race, comme nous l'avons dit, peut acquérir ou développer sans crainte d'être surpassée par ses voisines — et c'est là le côté intéressant de la question.

Pour défendre ses marchés, il ne faut pas fermer ses portes — les marchandises passeraient par les fenêtres, — il faut surtout les conserver par sa propre supériorité, et c'est là le vrai secret de l'avenir et du progrès. Nombre d'esprits éminents ont compris ces questions et ont été les champions de la liberté dans toute l'acception du mot.

La postérité leur doit et leur devra, s'ils réussissaient à faire prévaloir leurs idées, la plus éternelle reconnaissance.

Les Allemands ont parfaitement saisi, quoi qu'on en dise, qu'il s'agissait pour eux surtout d'une guerre économique.

Si on en excepte les quelques fous-furieux du

Pangermanisme, qui s'éveilleront un jour lorsqu'ils n'auront plus ni fils, ni frères à donner à dévorer au Moloch de leur idéal, la grande généralité du peuple a la conscience de nos paroles.

Ceux qui ont impartialement étudié l'Angleterre depuis un certain nombre d'années n'ignorent pas qu'elle a eu son apogée, son point culminant en 1898-1899. Depuis lors, il s'est produit une décroissance lente dont nous ne rechercherons pas les causes ici. Cette décroissance s'est accentuée depuis cinq ans environ. L'entrée en guerre de l'Angleterre, en consommant ses ressources, ne peut pas lui être favorable. C'est un de ces moyens désespérés que l'on accepte et que l'on suit lorsqu'on ne sait plus quel remède appliquer pour sauver un malade. Mais c'est là, nous le répétons, un moyen désespéré.

L'improductivité relative du sol anglais est compensée par les richesses de ses colonies, richesses auxquelles cette Nation peut aisément faire appel sans rien modifier de son système économique.

En reconstituant son outillage usé et en partie démodé, en perfectionnant ses moyens, l'Angleterre peut encore s'assurer certains produits dans ses possessions; sans léser les intérêts ni les libertés de personne, elle peut arriver à maintenir toute sa force industrielle sans crainte de se voir dépassée par qui que ce soit. On pourra sans doute la convoiter, mais il ne sera pas possible de l'atteindre dans ses ressources vives.

La France et la Russie, elles, n'ont besoin de personne sous ce rapport. Elles peuvent trouver sur leur sol ou dans leurs possessions tout ce qui peut assurer une situation prospère dans le monde. On peut en dire autant de l'Allemagne et de l'Autriche réunies.

Mais l'Italie, vraisemblablement, ne possède rien, et ce ne sont pas les provinces irrédentes, conquises ou cédées — si elles le sont, — qui pourront remplacer ce qui lui manque. Il lui faudrait donc d'autres ressources, et tant qu'elle ne les aura pas acquises, son peuple se trouvera dans une condition d'infériorité par rapport aux autres. Il faudra donc lui céder quelque part ce qu'elle ne saurait trouver chez elle, si on veut éviter de futures jalousies et l'entretien de forces armées capables de donner de légitimes inquiétudes aux autres. — Il ne faut pas oublier que c'est l'Italie qui, en 1911, a allumé l'incendie des Balkans et commencé l'ère des guerres actuelles.

En résumé, pour nous, en suivant toujours le plan que nous trace la nature, les frontières déterminées suivant les idéals nationaux, si vagues, comme nous l'avons déjà prouvé, ne pourront jamais donner la solution du problème de la paix d'une manière satisfaisante. Il faut absolument y adjoindre l'idée de l'indépendance relative des produits et la possibilité de trouver chez soi tout ce que le climat et la Latitude du lieu peuvent fournir à ses habitants.

A ce moment, nul ne pourra plus se plaindre

d'être mal partagé, puisqu'il rencontrera chez soi les éléments indispensables à son existence.

On peut en effet reprocher à une barrière tracée par la main de l'homme de n'être ni assez large ni assez généreuse. On ne peut en aucun cas reprocher à un pays de vous avoir vu naître et de vous offrir ce qu'il possède.

* * *

Mais ce n'est pas seulement les besoins physiques qu'il faut satisfaire chez l'homme. Le grave problème de sa subsistance, même si elle était assurée de la manière la plus convenable, ne résoudrait qu'une partie de la question.

La preuve en a été bien faite dans ces dernières années. La prospérité générale était plutôt grande et le travail se trouvait partout en extrême abondance.

Il faut encore lui assurer la nourriture morale et un ensemble d'idéals capables de lui faire supporter les épreuves de la vie, ou lui assurer enfin cette part de bonheur à laquelle chacun a droit.

La religion, que nous avons abordée tout à l'heure, n'a pas été suffisante pour résoudre le problème.

C'est qu'elle nous donne surtout des espérances éternelles, dont l'axe, placé d'abord au delà du tombeau, n'a plus le même intérêt au point de vue immédiat.

L'homme qui souffre n'a qu'un espoir : celui

de trouver le remède le plus prompt et le plus efficace à ses maux.

L'exhorter à les subir avec patience, pour se gagner des avantages futurs, si beaux qu'ils fussent, n'entraînera jamais, quoi qu'on fasse, la totalité des masses.

Il faut des perspectives plus rapprochées et plus directes pour contenter l'esprit, et, sans nier l'importance des autres, que nous n'avons nullement l'intention de discuter, il nous paraît indispensable d'en donner de plus voisines encore.

C'est ici que la Philosophie peut devenir précieuse, en apprenant à l'homme à vivre et à profiter de tous les instants qui constituent le véritable bonheur pour celui qui sait le comprendre et le goûter.

Le « bonheur infini », si diversement chanté, ne s'offre pas à nous comme la béatitude d'une seule pensée, d'une seule jouissance ; ce serait par là même les méconnaître toutes.

Le bonheur est fait, comme l'absolu, d'une infinité de choses, et c'est dans la *diversité* qu'il convient de le rechercher, ainsi que nous l'avons dit. Ce principe doit être appliqué dans toute sa rigueur, si nous voulons arriver à un résultat complet. Savoir justement les discerner, c'est donner à l'homme le moyen d'être heureux, en l'éduquant dans cette direction.

La nature se détourne d'elle-même et fuit la douleur partout où elle la soupçonne, comme on s'écarte de l'ombre.

Créer une société dans laquelle la douleur et les larmes sont la raison d'être, le but et la direction supérieure, c'est se condamner tôt ou tard à l'indifférence, à la neurasthénie et au dégoût de la vie.

Telle n'a jamais été l'intention, ni l'objectif d'aucun législateur. Et pourtant c'est là ce qu'on rencontre dans l'enseignement, ce que l'on montre aux enfants dans les plus tendres moments de leur âge. La lumière, le soleil pénètrent si loin dans le cœur des enfants, et la moindre douleur prend chez eux un tel paroxysme, qu'on évite le plus possible de la leur faire subir, pour ne pas assister à ce violent désespoir.

Mais rien ne saurait peindre l'étonnement, l'inquiétude et l'ébranlement produits chez un enfant, lorsqu'on lui enseigne d'abord que la vie est une succession de peines, qu'il n'y a rien à en espérer, et que mieux vaut, pour ne pas trop souffrir, se livrer à la défiance, c'est-à-dire songer d'abord au mal, plutôt que de croire et d'espérer dans des idéals suprêmes de bonté et de justice.

Justice ! Le mot revêt, ainsi prononcé, un caractère d'amertume plus grande encore.

La justice est inhérente à la vie de chaque être, et pourtant on vient dire un jour à l'enfant, qui commence à peine à comprendre, que la *justice n'existe pas sur la terre !*

En lui arrachant ainsi toutes ses illusions, on en fait, croit-on, *un homme* pour l'avenir !

En réalité, on crée une victime pantelante,

dont l'âme oppressée se replie sur elle-même et verse dans son cœur fermé les larmes qui n'ont pu s'échapper de ses yeux.

La douceur et la bonté sont peut-être des utopies dangereuses pour ceux qui s'en laissent bercer, mais elles charment et adoucissent la vie !

Croire au bien, le vouloir de toutes ses forces, et être trompé, ce n'est pas se tromper, c'est seulement rencontrer des créatures qui n'en jouissent pas et qui n'en jouiront jamais. Celles-là sont certainement plus à plaindre que nous, car elles seront en *désharmonie* avec la nature et en souffriront dans toute la profondeur de leur être.

Le succès auquel elles aspirent s'enfuira loin d'elles, parce que, sous une apparence de plaisir, le *déséquilibre*, la plus *juste* et la plus *souveraine* des punitions, s'installera à leur chevet.

Frappés dans leur santé, logeant sans cesse en eux des maux nouveaux, incoercibles et inconnus, on trouvera toujours ces individus parmi les hôtes les plus assidus des médecins.

La stérilité ou la faiblesse de constitution les atteindra encore dans leurs enfants ; l'idiotisme et l'incapacité au travail sera leur partage, et ils verront s'éteindre leur race comme ils auront vécu : sans profit pour personne !

* * *

Depuis un temps relativement court, on s'étonne de voir le nombre de maladies nouvelles qu'on a

découvertes et cataloguées, avec, pour origine, le développement des bactéries qui envahissent ainsi progressivement la race. On s'efforce de combattre ces dangereux parasites, qui semblent avoir bien plus beau jeu que naguère dans un grand nombre d'organismes évidemment affaiblis, ou disposés à se laisser facilement attaquer.

Les médecins, étonnés et parfois décontenancés, essaient en vain de prévenir la maladie par des traitements et étudient les germes du mal avec acharnement. D'autres, plus avisés peut-être, commencent à rechercher dans le moral de l'individu l'origine de ses faiblesses et tâchent de remonter ainsi jusqu'à la source de l'affection, qu'ils ne peuvent saisir autrement.

La Science philosophique nous enseigne que c'est bien au manque d'équilibre et d'Harmonie morale qu'il faut attribuer les maladies soudaines, que la médecine est impuissante à prévenir, sinon à guérir.

Il y a trente-cinq ans, de semblables assertions auraient fait sourire les élèves et hausser les épaules à bon nombre de professeurs, mais les temps sont heureusement changés et, aujourd'hui, on se tait en observant les phénomènes et en cherchant à les analyser.

Il faut évidemment que le désordre ait pris de bien grandes proportions, pour que la santé physique de la race soit ainsi atteinte. Beaucoup peut-être penseront qu'il y a là exagération de notre part, mais nous sommes certainement encore

bien au-dessous de la réalité, en ne constatant que ses effets.

A ceux qui douteraient du bouleversement moral, nous citerons un exemple étrange qui ne saurait être réfuté. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire certains journaux Canadiens ou Anglais. On sait que la mission des Pasteurs consiste surtout à répandre l'esprit d'union, de concorde, d'amour et de miséricorde autour d'eux.

Que la race humaine soit embarquée dans une guerre monstrueuse et inepte, il semble bien que les Docteurs de la religion devraient se tenir soigneusement à l'écart de toutes ces horreurs, et attendre patiemment la fin de la crise, en tâchant de soulager les misères morales au mieux de leur croyance et de leur charité Chrétienne.

On ne sera pas peu étonné d'apprendre, en lisant le plus grand nombre des sermons prononcés dans les Temples par les Prêtres, en ce moment, surtout dans le Nouveau Monde, que les Eglises sont devenues des agences de recrutement pour les corps de troupes et des centres Politiques où les plus violents discours, les exhortations les plus cruelles et les plus barbares sont dictées avec véhémence comme la « parole de Dieu ». Les écarts de langage sont poussés parfois si loin, que l'appel au carnage ne suffit plus: le Pasteur souffle la haine à pleins poumons et demande des supplices, comme si la mort et les mutilations ne suffisaient plus !

En vérité, on ne sait s'il faut se voiler la face

devant un pareil aveuglement, et on se demande quel vent empoisonné a pu ainsi passer sur la tête de tous ces hommes, pour leur faire perdre en un seul moment le fruit de vingt ans d'efforts et d'une vie devant servir d'exemple aux autres !

Que les Nations assaillies se défendent, qu'elles luttent jusqu'à la dernière extrémité pour assurer et conserver leurs libertés, nous ne voyons là rien que de très humain et de naturel sous bien des rapports. Mais laissez à chacun sa tâche !

Après avoir vu se coucher le soleil de la civilisation qui s'écroule, vous avez le bonheur d'entrevoir dès maintenant l'aube matinale de celui qui éclairera la paix du Monde !

Vous avez, disons-nous, ce bonheur ineffable, que tant de soldats n'auront pas ! Votre caractère et votre profession vous font un devoir de fuir le sang et les actes barbares, et vous voilà pourtant parcourant les Cités, pour agiter le spectre de la guerre, susciter des égorgeurs d'hommes et demander des hécatombes nouvelles, au nom de Celui qui a voulu mourir justement pour renverser l'esprit de meurtre et de carnage ?

En vérité, vous ne voyez plus l'avenir, et vous frappez votre culte d'un coup de poignard mortel ! La guerre finira bien un jour ! Les ennemis de la veille se tendront alors les mains et flétriront ensemble l'esprit de barbarie qui aura pu les pousser à d'aussi incroyables extrémités.

Les hommes qui les auront présidées seront haïs et cloués au pilori de l'Histoire, comme on

écrase certains animaux malfaisants, et l'on appellera à grands cris les voiles du temps pour couvrir toutes ces douleurs et toutes ces turpitudes ; alors vos discours se retourneront contre vous et demeureront sur vos têtes comme une tache ineffaçable de sang, une tache qu'on ne lave pas dans l'oubli, parce qu'elle aura atteint dans ses plus profondes racines la base même de votre Philosophie et de votre Foi !

* * *

En ce moment si difficile que traverse une partie de l'humanité, on peut se demander avec inquiétude si de semblables éventualités se reproduiront dans l'avenir, si une guerre mondiale est encore possible ; si, après les vingt-cinq ou trente millions d'hommes au moins qu'aura coûté cette folie, la sagesse sera enfin rentrée dans les cœurs.

Nous croyons avoir suffisamment étudié la question dans ce livre pour permettre d'y répondre en toute sincérité, et cela sans notre secours immédiat.

Il ne nous semble pas, d'abord, que la guerre puisse durer plus longtemps que les mois de septembre à novembre 1918. Les difficultés se font en effet de plus en plus nombreuses et le terme naturel des choses doit suivre forcément le cours de l'opinion publique, toute-puissante, qui s'exaspère peu à peu devant les lenteurs d'opérations où les gains ne correspondent plus aux pertes.

La poignée d'« embusqués » qui gouvernent en ce moment les belligérants sera alors complètement démasquée, et leur châtiment sera grand de toutes façons, soit qu'ils parviennent à échapper à la main de leur bourreaux, soit qu'ils y tombent pour ne plus se relever ensuite. Le mépris, l'horreur et la honte universelles sont parfois pires que la mort.

Si l'homme sait faire une part équitable de ses droits et de ses devoirs, si le vainqueur sait borner ses désirs aux saines limites que nous nous sommes efforcé d'entrevoir et de tracer dans ce livre, c'est-à-dire, nous le répétons une dernière fois, au sens de la nature et à l'idéal florissant sous chaque latitude, la paix du Monde sera enfin affermie d'une manière à peu près définitive, en dépit de certains turbulents fauteurs de désordre, dans lequel ils trouvent le plus clair de leurs revenus ou de leurs bénéfices.

Une éducation bien comprise, sans cesse dirigée vers la paix, nous paraît enfin indispensable pour réaliser les espérances que chacun sent aujourd'hui grandir de plus en plus dans son cœur.

Cette éducation, il ne faut pas seulement la désirer, il faut l'imposer aux vaincus, de manière à supprimer en eux toute velléité de retour offensif.

Il faut également fermer tous les Arsenaux, où les forces vives de l'humanité s'engouffrent depuis cent ans bientôt sans laisser de traces utiles ni de fruit pour personne.

Le Tribunal des Nations n'est pas impossible,

mais il ne deviendra réel que du jour où chacun se verra dans l'obligation de lui obéir, quand on comprendra qu'il n'existe plus d'autres recours pour faire prévaloir sa thèse ou ses revendications.

Mais cette réforme ne saurait être rapidement réalisée. Elle nécessite, nous le répétons, une éducation constamment dirigée vers le même idéal, et ses effets n'en seront sensibles et définitivement acquis qu'à la deuxième génération au moins.

La *gloire* peut et doit se concevoir ailleurs que sur les champs de bataille. Elle existe en réalité dans le moral, dans le travail, dans les découvertes, dans l'amélioration et le bien-être où nos recherches peuvent nous conduire. Elle n'existe en réalité que là !

L'inventeur, l'homme de Génie et le Penseur ont seuls droit à la reconnaissance éternelle des foules. Ce sont eux qui ont conduit l'humanité à un bonheur plus solide, plus effectif, plus réel que tous les conquérants ou les rhétoriciens à parole creuse, à théories vides et désespérantes. C'est vers eux qu'il faut aujourd'hui nous retourner, pour leur demander de guérir nos plaies et de nous ouvrir les voies de la consolation et de l'espérance.

* * *

Quelques-uns de nos lecteurs pourront peut-être reprocher à cet ouvrage de prendre une

teinte beaucoup plus politique que philosophique. Sans cesse, en effet, nous sommes revenu sur le côté pratique des questions, et nous avons surtout cherché à les résoudre en nous inspirant de nos règles, en les éclairant des connaissances déjà acquises sur la nature et sur la Psychologie.

Cette forme de Philosophie pratique nous a semblé beaucoup plus profitable et plus utile que la discussion de théories abstraites, l'adoption de mots ou de critiques d'Auteurs confinés dans un monde spécial d'idées où l'étude de la vie tient en somme peu de place.

En suivant cette voie seulement, on ne s'adresse qu'à la fraction la plus minime des hommes. On s'écarte du reste de plus en plus, comme nous l'avons déjà dit, de l'étymologie même du mot philosophie (Ami de la Sagesse), qui ne consiste pas à se bâtir des vérités, MAIS A EN VIVRE.

Il ne faut donc pas s'étonner si, quittant justement les chemins ordinairement frayés, nous nous sommes lancé à la poursuite d'idéals en passant plutôt à l'adaptation immédiate des pensées qu'à leur comparaison, à leur discussion avec d'autres abstractions, à leur classification dans telle ou telle école.

La philosophie est le fruit des siècles, mais elle était surtout à l'origine la doctrine que l'on désirait suivre pour vivre avec la nature, pour trouver enfin le véritable chemin du bonheur, car où le prendre, sinon dans la connaissance exacte de ce qui nous est favorable et de ce qui nous est nuisible ?

La religion catholique a tenté de se substituer aux anciens Philosophes d'une manière complète et définitive.

Armée des pouvoirs publics, dont elle s'empara du V^{me} au XII^{me} siècle d'une manière totale, quoique non officiellement déclarée, elle parvint à faire oublier si complètement les civilisations antérieures, que même le Colisée, avec ses arcades et ses formes gigantesques, n'évoquait plus aucun souvenir dans l'âme des « barbares », auxquels, il faut bien le reconnaître, on s'attacha à cacher, à voiler tout.

On voulut remplacer la vie philosophique par la vie religieuse.

Au lieu de peupler des universités et des écoles, comme dans l'Antiquité, on vit des couvents sortir de terre de tous côtés.

Le culte de la Mort, des restes plus ou moins authentiques, prit une grande extension.

Le fétichisme des reliques remplaça celui des Barbares. On sait que ces derniers firent à Rome, vers le VI^{me} siècle, un commerce très actif d'ossements de Saints, dont ils tiraient des exemplaires à volonté des Catacombes, perdues et retrouvées par eux dans leurs recherches intéressées. On se légua, à cette époque, une catacombe comme on donne le secret d'un Trésor.

Les anciens tombeaux furent exploités par eux en nombre considérable, et les reliques de martyrs se multiplièrent à tel point qu'ils purent enfin en inonder l'Europe.

Le résultat d'une pareille substitution ne tarda pas à se faire sentir.

Lancée dans une direction bien opposée à ses sentiments, l'Humanité descendit plus bas qu'on n'avait prétendu la faire monter. Elle ne comprit pas, et le résultat fut la naissance du Moyen-Age, avec ses crimes et ses mœurs monstrueuses.

Comparez, par exemple, la brillante société Romaine, ses manières civilisées, ses palais, véritables objets d'art les plus raffinés, avec le brutal château féodal et le « droit du seigneur », qu'il n'est pas nécessaire de détailler ici.

Pourquoi ces hommes, héritiers des Romains, ignorèrent-ils tellement la valeur de l'Industrie et des Sciences, qu'ils démolirent les Palais et mirent en morceaux les chapiteaux des colonnes finement sculptés pour s'en construire de sordides masures ?

On ne peut qualifier cet état de « réaction Populaire », puisque le Forum de Rome fut exploité pendant mille ans comme une carrière, et l'esprit d'obstruction dure même encore aujourd'hui à travers une grande partie de la société moderne.

Il est évident qu'il faut rendre ici à ceux qui le méritent le fardeau d'ignorantisme et de noir asservissement des masses dont ils furent à la fois les bénéficiaires et les propagateurs.

Capter la science à leur profit, conserver la lumière pour eux seuls fut toujours le rêve des oppresseurs de Peuples, quelque part qu'on les rencontre. En substituant à la philosophie, si ré-

pandue autrefois dans le public, une morale religieuse sans avenir, sans espérances terrestres, on décourageait du même coup la Science et l'étude de la Nature.

Il fallait pour cela attaquer l'amour, ce soleil des cœurs, et la lumière du soleil, cette grande purificatrice des cloaques.

Les Couvents, le célibat des prêtres (invention plus moderne, mais conséquence forcée de l'esprit dit « de chasteté » poussé à outrance) illustrèrent les premiers; l'ombre et l'obscurité des Cathédrales et des demeures religieuses, celle des Châteaux féodaux bâtis sur le même modèle, consacrèrent les seconds.

Et voici la vérification d'un principe que nous avons émis dans cet ouvrage, et que nous répétons ici :

A chaque fois que l'homme s'écartera de la *Nature*, à chaque fois qu'il la reniera ou voudra la surpasser (on sait que c'est là justement l'illusion de toutes les vies religieuses qui veulent se faire « surnaturelles »), la réponse se fera dure et inexorable.

Lorsque le poison n'arrivera pas à pénétrer aussi loin, il laissera toujours quelque chose de son venin. L'idée des costumes sombres, des habits noirs, de la tristesse répandue sur les cérémonies officielles, est un reste du Moyen-Age qui n'a pu encore s'effacer complètement.

Alors que l'idée monastique régnait puissante et redoutable, il n'y a pas encore cent vingt ans ;

lorsqu'on voulait brûler Claude et Ignace Chappe, les malheureux inventeurs du télégraphe, la couleur des vêtements importait peu aux maîtres incontestés de l'heure. Mais lorsque le pouvoir leur échappa peu à peu, il se fit une réaction qui s'étendit jusqu'aux habits. C'était en somme la dernière protestation susceptible d'être faite — elle dure encore aujourd'hui. Dans certains pays, au lieu des gaies fêtes champêtres, au lieu de la joie répandue partout comme sous les Romains, les jours de repos populaire, chacun s'enferme chez soi, la rue devient déserte et vide, les maisons se font closes, et on reste à « se divertir tranquillement », c'est-à-dire à lire la Bible, réciter des prières ou faire une promenade grave, à pas compassés, dans les environs, avec des habits noirs ou foncés; privés de lumière, privés de soleil, privés enfin de tout ce qui peut faire la joie de vivre et le charme de l'existence.

On ne peut nier ici que le sombre Moyen-Age trône encore dans toute sa force au milieu de ces hommes, qui ne veulent goûter du monde que l'espérance d'en sortir.

Le « spleen » en a été une des conséquences. C'est une maladie anglaise un peu remplacée aujourd'hui par le vocable plus récent de « Neurasthénie », mais tout aussi étendue dans ses racines.

* * *

La philosophie doit être le partage du Peuple. Il faut faire tous nos efforts pour l'en instruire et la lui faire comprendre. Tâchons de la rendre moins froide, moins austère, moins difficile à assimiler. On répand aujourd'hui tant qu'on peut la science en la vulgarisant. On a même créé à cet effet des revues, des journaux spéciaux, afin de la rendre plus abordable. Bien mieux, de grandes feuilles quotidiennes insèrent très souvent des articles destinés à instruire le Peuple sur les découvertes les plus récentes. Il y a là une excellente pensée qui a porté enfin ses fruits depuis une cinquantaine d'années qu'elle a été commencée.

Les phénomènes astronomiques n'inquiètent plus personne, — nous dirons même pas assez en certaines circonstances. Chacun possède déjà des notions suffisantes de physique ou de chimie pour ne plus s'étonner ou attribuer à une puissance mystérieuse ou diabolique des combinaisons dont on sait pouvoir trouver l'explication ou tout au moins la description quelque part. C'est un grand pas.

Mais ce n'est pas assez.

Le Peuple peut croire à la Science, il peut lui donner une partie de sa foi, comme on le constate aujourd'hui, mais cette science ne lui apportera ni la confiance ni la quiétude de l'âme.

Ecrasé sous la grandeur des chiffres astronomiques, ou perdu dans l'inimaginable infiniment petit, il ne voit plus la place qu'il doit occuper entre ces deux immensités qui lui échappent.

C'est à la philosophie de remplir cet espace demeuré vide.

Il faut absolument créer des ouvrages de vulgarisation philosophique sans mots techniques incompréhensibles pour les masses, sans langage « savant » qui demeure fermé aux multitudes, sans crainte de mettre de côté cette forme par trop académique qu'on puise dans les Ecoles, mais que le grand Public ignorera toujours.

Il ne faut pas que ces ouvrages soient des Traités de morale ordinaire dont le premier résultat, souvent, est d'ennuyer les gens.

Il faut leur inculquer le goût du raisonnement logique par l'emploi du bon sens, qui ne leur fait jamais défaut, et la mise en œuvre de théorèmes déjà démontrés et suffisamment élucidés.

Les « Traités d'Hygiène » qu'on leur met entre les mains ne suffisent pas.

Il est presque impossible d'obtenir d'un ouvrier constamment plongé dans des travaux pénibles, manipulant journellement des produits ou des matières insalubres, qu'il s'habitue, en rentrant le soir, à ne pas se mettre au lit avant que d'avoir procédé sur soi-même à une toilette minutieuse.

La propreté indispensable est une vertu beaucoup plus difficile à faire prospérer dans le Peuple que l'honnêteté et la probité.

On s'étonne parfois devant la négligence, l'abandon et le manque de soins où vivent un grand nombre de femmes et d'enfants.

Cette sorte d'habitude ouvre la porte à de re-

poussantes maladies ; on les accepte, on les tolère, parce que — il faut une dernière fois le reconnaître — c'est encore là un reste du Moyen-Age que les idées ecclésiastiques n'ont pas cherché à corriger — bien au contraire.

On sait, par exemple, que chez les sœurs de certains ordres, et même d'une façon très générale, les ablutions sont considérées comme un péché... Ne pourrait-on faire passer dans chaque logement, tous les huit jours, par exemple, un inspecteur sanitaire qui oblige à la propreté ?

On frémirait, si on entraît dans certains galetas de Londres ou de Paris (pour ne citer que ces deux villes) où l'air ni la lumière ne pénètrent jamais !

Ce défaut, si commun aux pays froids, ne se rencontre pas, sous certaines latitudes, parmi des Peuples inférieurs en mentalité et en développement artistique.

Nous avons pu constater nous-même, au cours de nos voyages, combien la plupart des nègres et les habitants de Madagascar étaient propres en général. Ils se baignent parfois jusqu'à cinq fois par jour.

Les Japonais et les Indiens ont également des habitudes d'hygiène très remarquables.

En revanche, les Chinois et les Espagnols, à une si grande distance, peuvent aisément se donner la main pour leur manque de propreté et le peu de soin de leur individu.

En Hollande, bien des gens ne quittent leur

linge de corps que lorsqu'il tombe en morceaux : ils ne se baignent jamais !

Les Romains n'avaient pas ces défauts, issus des idées du Moyen-Age. Les ruines de leurs villes montrent toujours une ou plusieurs piscines publiques, avec eau froide et eau chaude, où la population se rencontrait continuellement à des heures réglées.

Mais les ablutions, le soleil ne suffisent pas à un Peuple, nous le répétons. Il faut encore lui donner des espérances, des consolations et des joies immédiatement accessibles dans cette vie. C'est à cette œuvre que nous convions tous nos lecteurs. Chose bien digne d'attention : nous avons toujours rencontré de l'intérêt quand nous nous sommes adressé au Peuple pour lui parler de Philosophie, non de celle qui emploie de grands mots ou qui cite une masse effrayante d'Auteurs ou de livres que, naturellement, personne d'entre eux n'a jamais lus et ne lira jamais, mais de la Philosophie pratique, que nous nous sommes efforcé de tracer dans ce livre.

Plus que jamais l'homme a besoin de consolation et d'espérance, qu'il ne trouve plus nulle part. * Parlez-lui-en, montrez-lui, avec la succession des effets dans les causes, les forces et les succès qu'il peut attendre d'une orientation dirigée dès l'enfance dans une seule direction, et ne craignez pas de lui citer des exemples qu'il puisse admettre et adopter, sans même avoir besoin de les vérifier. Faites-lui surtout comprendre la merveilleuse

puissance de la *volonté, qui peut tout* lorsqu'elle est invariablement appliquée et suivie pendant de longues périodes.

Sur toutes choses, comprenez que l'être humain, quel qu'il soit, a toujours un point douloureux, un regret, un chagrin dans son cœur qu'il cache et nourrit souvent avec une sorte de joie amère, sans jamais oser la confier à qui que ce soit, souvent sans la formuler à lui-même.

L'habitude et le coup-d'œil vous viendront rapidement à pratiquer cette recherche, en étudiant les sujets qui se présenteront devant vous.

Un mot, alors, une expression, une tendresse dans le regard, et cet homme vous comprendra, vous aimera et vous suivra.

Votre tâche sera dès lors considérablement simplifiée pour lui.

Ne vous inquiétez pas des larmes que vous verrez rouler dans les yeux de ceux à qui vous aurez parlé. Ces Saintes larmes feront plus pour leur bien, à ce moment, que tous les efforts imaginables, — et n'y a-t-il pas de plus ineffable, de plus douce joie que d'apporter dans les cœurs, autour de soi, un rayon de consolation, d'espérance et d'amour ?

Il importe de dire, d'affirmer au besoin, et d'écrire, pour tous ceux qui voudront *savoir*, que la vie n'est pas un vain assemblage de devoirs et de droits, de devoirs surtout, sans compensations comme sans avenir.

Qu'est-ce qui fait, en général, le succès des

tireuses de cartes et des diseurs de bonne aventure ? C'est qu'ils trouvent toujours moyen de glisser un mot d'espoir qui permette à leurs clients de prendre patience et d'attendre les événements.

En vérité, construire une philosophie sur ces bases, c'est connaître le cœur humain et savoir lui rendre le courage et l'énergie nécessaires pour surmonter les obstacles.

Il faut enfin montrer que la plus grande partie de nos maux sont la conséquence de nos erreurs et de nos fautes. Il faut que le Peuple comprenne que, dans la plupart des cas, *la nature n'y est pour rien* comme cause du mal, ou tout au moins n'intervient que dans la mesure où elle a été lésée.

Une dernière question pourra être posée ici : Comment atteindre ce but sans créer seulement de nouveaux livres de morale que personne ne lirait plus que les premiers, car ils n'auraient en somme rien de plus tentant ? Nous avons dit plus haut qu'il nous semblait indispensable d'instruire en amusant, comme les Orientaux ont su y parvenir avec leurs contes merveilleux.

Nous n'avons pas la prétention, ici, de donner un plan complet à cet égard, mais nous pouvons faire part de nos idées à ce sujet, idées que l'on pourra modifier ou transformer suivant la mentalité de chaque Peuple.

En étudiant de notre mieux les caractères généraux que l'on rencontre dans les Pays Latins, par exemple, on demeure surpris du cadre étroit que le grand public aime plus que tous les autres,

soit dans ses divertissements, soit dans sa littérature.

Il y a encore là une évolution à accomplir qui s'effectuera lorsque les moyens de transports seront devenus assez rapides et assez bon marché pour permettre à toutes les petites bourses de faire de longues tournées dans le temps limité qui demeure à leur disposition.

En attendant que cette possibilité soit devenue réalisable, la plupart des gens ne consentent à lire un roman, par exemple, que si l'action se passe de préférence dans leur pays ou même dans leur ville.

Cette étrange prédisposition d'esprit est cause de tous ces mauvais et, le plus souvent, stupides romans que l'on voit débiter dans les journaux ou dans les cinémas, qui attirent tant de monde et font depuis quelques années une concurrence si redoutable aux théâtres.

C'est toujours, comme nous l'avons expliqué ailleurs, la théorie du moindre effort qui intervient, mais cette fois malheureusement pour de mauvais fruits.

On ne veut pas se donner la peine de chercher.

En cinéma, il faut saisir et saisir vite.

Un paysage familier sera, à ce point de vue, infiniment plus goûté qu'une image exotique ; si le spectateur reconnaît une rue de Londres, une gare parisienne, le quai de New-York, il sera immédiatement satisfait, et son esprit n'aura pas

à se livrer à un travail plus considérable pour situer l'action ou le héros qui l'intéresse.

En littérature, nous assistons au même phénomène.

Ce mal, car c'en est un, ne peut pas être négligé en ce moment. Il faut absolument en tenir compte.

Il est, on le voit bien, en grande partie dû à la banale littérature moderne, qui s'adresse beaucoup plus au vice qu'à la vertu pour se tailler des succès faciles et à bon marché.

Allons plus loin.

A force de pousser à l'excès dans ce chemin, on finit par créer des types de bandits intéressants. Ce sont des héros qui rossent les gendarmes, trompent les juges, percent les prisons, et donnent des leçons de crime absolument complètes à l'usage de la jeunesse.

Tel jeune bandit qui ne saura pas employer le chloroforme, par exemple, et voudra en connaître le maniement et les effets, n'aura qu'à se rendre au cinéma du coin pour recevoir, moyennant quelques sous, une éducation parfaite et soignée.

Tel autre apprendra en détail le moyen de s'évader dans un train, d'y assassiner quelqu'un, de faire ensuite passer les valises de la victime par les portières, tandis que le cadavre sera jeté sur la voie, etc., etc. Nous le répétons, les leçons ne manquent pas, et le Public, toujours, suit anxieusement les péripéties du drame, riant et battant des mains quand le bandit a joué à la justice un tour de sa façon.

Dans les romans modernes, nous trouvons la même tendance, les mêmes errements. Chacun a pris une plume et a cru pouvoir écrire des œuvres où l'absurde des situations le dispute le plus souvent à l'impossibilité des sentiments.

Mais ce qui frappe le plus, dans tous ces volumes, c'est le manque absolu de philosophie, le défaut de connaissance et la détestable psychologie.

La recherche du style, la formation des phrases, véritable snobisme du langage, constitue généralement tout le fond de ces ouvrages, où l'imagination, l'étude et la véritable observation ont cessé de figurer depuis longtemps.

Je passe ici sous silence certains Auteurs ayant, par leurs livres, tenté de semer des idées bien plus criminelles encore. C'est justement de cette littérature, de ces spectacles que l'on peut obtenir, pourtant, nous l'avons déjà dit, de très bons résultats. Rien n'empêche, à nos yeux, qu'on bâtit des romans ou des pièces où l'on mettra en scène tel bandit que l'on voudra.

Mais il faut qu'on expose ce bandit sous la véritable lumière où il évoluera dans la société. Il faut le montrer non comme un idéal, un héros, mais simplement tel qu'on les rencontre, et la vérité, en ce cas, la peinture exacte, les fins auxquelles l'homme injuste s'expose suffiront bien pour donner à réfléchir à de trop faciles jeunes gens qu'un faux sentiment de gloriole conduit trop souvent à l'erreur et au crime. Nous ne parlerons pas ici de la suppression de l'alcool comme bois-

son, puisque la guerre a amené ce résultat, et rendu ce service. Il faut cependant reconnaître que le principe n'en est pas encore assez rigoureusement maintenu, surtout dans les grandes villes, et dans les grands établissements, où les spiritueux sont débités à tout venant, au moins en France.

D'autres moyens nous paraissent encore devoir donner de bons résultats, tels que la connaissance à enseigner aux jeunes gens des terribles dangers où peut les conduire un précoce libertinage. Mais ce sont là des tentatives faites depuis longtemps. Le mieux, en dehors de la création des romans dont nous avons parlé tout à l'heure, semblerait devoir être la mise au jour de la Philosophie pratique, vulgarisée comme nous l'avons préconisé, mais surtout en mettant de côté, dans ces traités, toute idée confessionnelle, toute pensée se rattachant à une religion quelconque susceptible de blesser ceux qui en pratiquent plus particulièrement une, ou tout au moins de mettre en défiance ceux qui n'en ont aucune.

Il ne faut pas, à notre époque, conduire l'homme dans la croyance en l'Être suprême. Il faut que, par ses propres efforts, *IL LE TROUVE LUI-MÊME*, s'il y est disposé. A ce moment de son évolution morale, rien ne sera plus facile pour lui que d'ouvrir les traités spéciaux et de faire les recherches qui l'intéresseront. Si, au contraire, son tempérament, ses goûts et ses idées ne le poussent pas dans cette voie, il aura devant lui,

ouvertes toutes grandes, toutes les portes des sciences qui l'attireront le plus. Mais il est peu d'esprits, parmi le Peuple, qui ne préféreront s'en remettre, pour ces études, à de plus aptes qu'eux.

Poussés par l'idée du siècle contre le sentiment religieux, ils ne sauraient admettre ni accepter le concept de la Divinité. Vouloir les obliger à entrer dans cette voie, c'est échouer sûrement et misérablement.

Mais notre expérience nous a appris que si ces pensées sont déjà ancrées dans leur cerveau, elles n'ont pas poussé trop loin de trop profondes racines. Il s'ensuit que l'homme placé devant des problèmes qu'il ne peut résoudre, en voyant l'intelligence qui semble présider à l'organisation de toutes choses autour de lui, sera conduit forcément à admettre que cette intelligence rayonne de toutes parts dans l'immensité.

Il n'est pas nécessaire de le mener plus loin sur ce chemin.

Conduit de lui-même à cette conception, il est sur la meilleure des voies pour comprendre les choses et devenir un philosophe, c'est-à-dire un ami de la sagesse, de la justice, de la vérité.

Oui, nous le répétons, instruisons le Peuple et instruisons-le de toutes nos forces. Plus il *saura*, plus il comprendra, et plus les mauvais penchants s'éloigneront de lui.

Dans le monde (a dit Bouddah, il y a plus de 2600 ans), il n'y a qu'un seul mal pour l'homme,

et c'est l'*IGNORANCE*, mère de tous les vices et de toutes les catastrophes.

Plus on éduquera l'humanité et plus on lui montrera la voie qui peut la mener à l'accomplissement des saines vues de la nature sur sa race et sur son idéal, plus elle se convaincra d'elle-même qu'elle doit s'y conformer et s'y maintenir, si elle veut posséder tout le bonheur compatible avec l'état d'évolution actuelle et notre période géologique.

Ne craignez pas surtout de développer le raisonnement.

A ce point de vue, beaucoup d'efforts ont été déjà faits, mais ils ne sont pas conduits dans la direction nécessaire pour montrer à l'homme sa valeur personnelle, son indispensabilité pour l'équilibre général.

De criminelles théories sont sans cesse mises en circulation pour créer la lutte des partis et des classes, sans avantage réel pour personne. Les riches, enviés, sont donnés comme point de mire à ceux qui possèdent moins. On parle sans cesse d'un dépouillement général qui ne saurait être bien profitable à tous, puisque toutes les fortunes, partagées également entre les hommes, ne donneraient pas cent francs à chacun d'eux.

Mais on ne trouve que peu de gens pour raisonner ainsi.

Après la guerre des Nations, nous aurons la guerre des classes, plus terrible encore si on n'y prend garde dès maintenant, pour la prévenir et la rendre impossible.

Les conséquences en seraient bien plus funestes que celles auxquelles on assiste actuellement, et qui ne sont à bien prendre qu'un des préliminaires de l'autre guerre.

La société, frappée au cœur, ne pourrait plus se reconstituer, et il faudrait souhaiter la catastrophe sidérale pour mettre fin une bonne fois à un aussi lamentable spectacle.

Croire qu'on gouvernera toujours par la force, en écrasant celui-ci ou celui-là, comme on le fait encore aujourd'hui, c'est demeurer dans les formes et les erreurs du passé. A suivre ce chemin, l'explosion terrible se fera tôt ou tard, et la barbarie aura reçu une consécration de plus.

Une vision sage et lointaine des choses doit nous conduire à prendre des précautions infinies pour éviter ce péril, plus grand que tous les autres, et qui sera toujours cher aux fauteurs de désordre et aux bandits politiques, qui y puisent à chaque instant leurs ressources et leur jouissances, sans s'inquiéter du lendemain.

Nous y revenons ici une dernière fois :

Pour créer la *Philosophie Populaire*, il faut simplement apprendre à raisonner, à comprendre le mécanisme de la société, basée sur le respect de la liberté d'autrui et la possibilité d'arriver à toutes les situations par le travail, sans recourir à aucun moyen brutal, à aucun déploiement de force inutile, qui ne peut amener que l'injustice et l'oppression.

Il faut enfin se hâter de créer la *MORALE*

PHILOSOPHIQUE, mot que nous écrivons pour la première fois et qui est indispensable pour transformer ou remplacer dans certains cœurs la morale religieuse, qu'ils n'acceptent plus, malheureusement, dans ce qu'elle avait de meilleur : le sentiment de l'ordre. Pour y arriver d'une manière pratique, il n'est pas nécessaire de fabriquer de ces traités fades et assommants que peu de gens liront, parce qu'ils n'en concevront ni la valeur ni la portée et qu'ils seront dès l'avance rebutés par une forme pédagogique. Il suffit simplement de montrer des applications, des règles à toutes les situations générales de l'existence. Il faut puiser largement dans l'Histoire, qui contient tous les documents, tous les enseignements imaginables, sous une forme qu'on peut rendre attractive autant que suggestive.

Il ne faut pas pour cela s'inspirer de la seule Histoire d'Europe. Il faut aller un peu partout, en Orient et en Extrême-Orient. Il faut montrer le parti qu'on peut tirer des différentes mentalités des peuples et leur manière de comprendre ou de résoudre tous les problèmes généraux, qui se sont partout et toujours présentés sous des formes analogues.

C'est alors seulement qu'on pourra élaborer des Lois bien en rapport avec la mentalité et la direction d'esprit de l'ensemble, c'est-à-dire du plus grand nombre.

On ne saurait croire, en effet, combien nous avons retrouvé en Angleterre, en France, en Ita-

lie, en Allemagne et en Russie, des coutumes, des méthodes et des formes même de langage essentiellement chinoises.

Nous ne citerons pas de preuves ici, cela nous conduirait trop loin, mais beaucoup certainement l'auront constaté comme nous.

La Morale Philosophique pourrait tenir en peu de lignes. Nous en avons donné suffisamment d'exemples dans ce livre pour ne pas y revenir. La matière, à ce point de vue, ne manque pas, mais c'est la forme qu'il importe de créer pour la rendre claire, attrayante et compréhensible. Il faut que toutes les vulgarisations scientifiques soient tournées de ce côté. Il faut surtout les répandre dans les campagnes, où la routine et l'indifférence ont le plus d'action et de durée.

Nous n'avons pas la prétention de tracer un programme complet de tout ce qui peut être entrepris dans le but de répandre ces idées et de les faire fructifier, mais nous croyons devoir appeler l'attention sur le moyen le plus puissant que nous connaissions pour obtenir, surtout en Europe, des résultats rapides et extrêmement précieux. On ne connaît pas suffisamment le pouvoir de la grande Presse quotidienne sur les masses et sur les foules pour les éduquer, et surtout FORMER LEUR OPINION. Nous avons étudié ces questions avec plusieurs directeurs de grands journaux et nous sommes tous tombés d'accord sur l'effort intéressant qu'il y aurait à tenter dans ce sens.

Peu de gens savent, en effet, que pour chaque

Nation, quelques feuilles à peine créent les partis sous la bannière desquels viennent se ranger ensuite tous les autres confrères plus ou moins bien informés. Chacun de ces journaux adopte naturellement un langage et un ton correspondant à la couleur et aux idées des lecteurs qui se les partagent. Les rédacteurs, ayant acquis une grande expérience, savent néanmoins qu'il est possible d'écrire des séries d'articles qui, tout en conservant le ton propre à chaque parti, peuvent avoir en vue une direction unique vers laquelle, en s'orientant, on modifiera peu à peu l'opinion des masses dans le sens et la forme favorables à leur éducation.

La grande Presse prendrait ainsi une mission beaucoup plus haute et plus généreuse que celle qui lui est ordinairement dévolue. Aucun de ses administrateurs, nous en sommes certain, ne s'y refuserait, pourvu qu'on sache les entreprendre et les y intéresser.

Tous les jours, dans un ou deux journaux différents, des causeries de cet ordre pourraient être instituées. Elles ne comprendraient rien qui fût de nature à blesser les opinions religieuses de ceux qui s'y attachent, mais elles montreraient la lumineuse philosophie qui se dégage de certaines découvertes scientifiques et le fruit qu'on peut en retirer pour nos institutions et nos lois sociales.

L'Œuvre nécessitera peut-être vingt ans d'efforts, mais elle aurait certainement d'immenses résultats. Les journaux quotidiens pénètrent en

effet, aujourd'hui, jusqu'aux couches les plus profondes et les plus humbles de la Société. Eduquer par l'école ou le livre, relativement cher pour les petites bourses, ne suffit plus. L'esprit humain, parmi les classes pauvres, demande à être entretenu continuellement et même obsédé par des formes, des suggestions et des idées qui le leur ouvrent peu à peu et leur donnent des espérances et des forces qu'elles ne savent plus trouver ailleurs. Le journal si bon marché, et à influence si éphémère en apparence, mais si répandu, nous paraît devoir atteindre un but qu'aucun autre moyen peut-être ne réaliserait si brillamment. C'est d'ailleurs une force importante que nous ne pouvons ni négliger ni passer sous silence. Pour atteindre un pareil idéal, toutes nos énergies, toutes nos ressources doivent être employées et concentrées.

Il faut enfin faire voir à l'homme que le BIEN n'est pas cette silhouette vague et imprécise qu'on lui sert et qui demeure pour lui un fantôme inexplicable. Il faut lui faire comprendre que ce mot a surtout une portée philanthropique et sociale, que les résultats doivent être attendus immédiatement sur la Terre, et que si même ils devaient avoir au delà leur répercussion et leur prix, ce que nous n'examinerons pas ici, ils n'en posséderaient que plus de valeur dans leur application et leur poursuite. Il est peu probable qu'on parvienne aujourd'hui à créer une nouvelle et grande religion acceptée par les multitudes, comme l'ont

été le CHRISTIANISME, le BOUDDHISME, etc., sur la base d'une révélation analogue à ce qui se produisit dans l'Antiquité. Les choses ont leur temps sur cette terre, et l'humanité a passé, comme notre planète, par des chemins qu'elle ne reprendra plus.

C'est là une Loi inéluctable que nous ne devons pas plus déplorer que la mort ou les autres obligations auxquelles nous sommes assujettis.

La véritable Philosophie, dans ce cas, consiste à accepter ce que nous ne pouvons immédiatement réformer et tirer de notre vie même tout le parti susceptible pour notre avantage et celui de la communauté.

Se révolter contre ces obligations serait une folie qu'on commet parfois, mais dont on se repent toujours. Nous pensons en avoir dit assez pour ne pas être ici mal compris ou mal interprété.

Peut-être, soit dit en passant, les disciples et les successeurs de Jésus-Christ eurent-ils une claire vision de ces choses, quand ils prétendirent qu'il serait le dernier des Prophètes, et qu'après lui il n'en viendrait plus...

Nous ne voulons pas cependant désespérer de notre race, mais il est bien clair que ce n'est plus par cette voie, dans l'état d'évolution auquel nous sommes parvenus, qu'il faut attendre une modification générale de nos croyances.

Pourra-t-elle avoir lieu dans un lointain avenir ?

Il est évident que cela ne nous paraît pas impossible, mais il faudra que la mentalité ait consi-

dérablement changé et que les flots du temps passent et repassent pendant de longues périodes encore sur l'Europe, pour ruiner ou désaffecter peu à peu toutes ses Cathédrales et ébranler ses vieux Temples.

L'Humanité n'abandonne que difficilement ses rêves et les idées de son enfance.

A peine l'en a-t-on détournée un instant qu'elle y revient avec force, comme on revoit avec une sorte de bonheur les lieux témoins de nos premiers pas.

Même lorsque nos parents ont disparu, alors que la Mort les a séparés de nous pour jamais dans ce monde, c'est à eux que l'on pense, c'est eux qu'on revoit, et c'est aussi souvent le nom de sa mère que l'homme murmure une dernière fois sur cette terre alors qu'il la quitte à son tour.

Il faut, aujourd'hui, que la Philosophie populaire rebâtisse dans le cœur humain le Temple qui s'écroule pierre à pierre depuis tant d'années. L'existence devient trop triste si au soleil qui éclaire l'Univers ne correspond pas, dans notre âme et dans notre cœur, ce soleil idéal vingt fois plus lumineux pour nous qui s'appelle L'ESPÉRANCE !

* * *

Nous voici arrivé au terme de notre ouvrage, et, si nous nous sommes fait bien comprendre, c'est vers un idéal plus élevé de justice que nous nous sommes efforcé de diriger nos regards.

Dans le monde, l'ÉQUILIBRE seul, avec tous ses détails, avec toutes ses conséquences est, à nos yeux, la véritable voie de la vérité et du bonheur.

C'est cet équilibre qui, compris dans toutes ses parties, peut nous donner à la fois confiance dans l'avenir et foi dans l'amélioration et le perfectionnement de notre Race.

Marseille, le 11 décembre 1916.



TABLE DES MATIÈRES

| | Pages. |
|--|--------|
| PRÉFACE. | 7 |
| CHAPITRE PREMIER. — <i>La « Matière » philosophique</i> | 19 |
| CHAPITRE II. — <i>La Science philosophique.</i> | 45 |
| CHAPITRE III. — <i>La Théorie des nécessités.</i> | 79 |
| CHAPITRE IV. — <i>Choix, consolidation et fixation des idées. — Comment apprendre à penser. — Solidité des conceptions réalisables</i> | 107 |
| CHAPITRE V. — <i>La Personnalité philosophique.</i> | 153 |
| CHAPITRE VI. — <i>La Loi d'harmonie. — La Science civilisatrice.</i> | 213 |
| CHAPITRE VII. — <i>La Victoire</i> | 295 |
